NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

ERNEST DUPUY

LES GRANDS MAITRES DE LA LITTÉRATURE RUSSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LES PROSATEURS :
Nicolas Gogol — Ivan Tourguénef
Comte Léon Tolstoï

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie)
15, rue de Cluny, 15

1897

A Gaston Deschamps
remerciements affectueux
Ernest Dupuy

LES GRANDS MAITRES

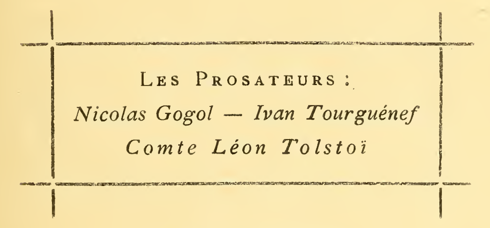
DE LA

LITTÉRATURE RUSSE

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

ERNEST DUPUY

LES GRANDS MAITRES
DE LA
LITTÉRATURE RUSSE
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE



LES PROSATEURS :

Nicolas Gogol — Ivan Tourguénef

Comte Léon Tolstoï

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie)

15, rue de Cluny, 15

1897

NICOLAS GOGOL

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE :

LES PARQUES, *poème couronné par l'Académie française.*

Une jolie plaquette in-16, tirée sur beau papier (JOUVET ET Cie, ÉDITEURS). **2** fr.

VICTOR HUGO, 1 volume orné de plusieurs portraits (*reproduction d'originaux*)

Prix, broché. **1 50**

Relié toile souple, fers spéciaux. **2 50**

(*Collection des Classiques populaires*, LECÈNE, OUDIN et Cie, Éditeurs).

BERNARD PALISSY, un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

(*Bibliothèque littéraire*, LECÈNE, OUDIN ET Cie, Éditeurs.)

A LA MÉMOIRE

D'IVAN TOURGUÉNEF



PRÉFACE

Ce livre ne peut s'adresser aux Russes qu'à titre d'hommage, et je n'espère apprendre quelque chose qu'aux Français.

Je n'ai même pas l'ambition de leur rien révéler. Je sais que j'ai été précédé dans l'étude de la littérature russe. Il ne m'en coûte pas, comme disait volontiers un des écrivains que j'explique, de regarder « de bas en haut » mes devanciers; je ne prétends ni renier ni faire oublier aucun d'eux. Je pense seulement qu'on n'ouvrira jamais trop de fenêtres sur l'horizon de l'étranger : si petite que soit la mienne, je cède au vif plaisir de l'ouvrir toute grande.

Je ne fais pas une préface pour vanter, ni

même pour excuser mon travail. J'ai seulement voulu nommer mes collaborateurs. Parmi les citations de Gogol, de Tourguénef et de Tolstoï que j'ai mêlées à ma critique, les unes sont empruntées aux traductions courantes, les autres sont directement tirées de l'original. Toutes les qualités de ces dernières appartiennent à deux jeunes savants russes, mes amis, MM. Michel Krouchkoll et Wladimir Déruginski ; les défauts ne sont qu'à moi seul, et j'ai tenu à les revendiquer.

Ernest Dupuy.

28 juin 1885.





NICOLAS GOGOL

On peut dire qu'en Russie l'émancipation des lettres date à peine d'une cinquantaine d'années. Poètes ou prosateurs, tous les écrivains russes, sauf peut-être un ou deux satiriques, n'ont guère été pendant longtemps que des imitateurs. Quelques-uns des auteurs les plus estimés de la première moitié de ce siècle, Joukovsky, par exemple, ont dû toute leur renommée à des traductions. Pouchkine lui-même, que, sur la foi de Mérimée, nous admirons de-

puis assez longtemps en France, n'est pas beaucoup sorti de l'imitation byronienne. Il est mort, à vrai dire, au moment où il trouvait sa voie. Il a soupçonné le parti qu'on pouvait tirer des sources nationales ; il a pressenti l'éclosion d'une littérature vraiment russe ; il l'a aidée à se produire ; sa plus grande originalité, c'est d'avoir deviné, prôné, peut-être préparé ou inspiré Gogol.

I

Nicolas Gogol naquit en 1810, dans un bourg du gouvernement de Poltava. Son père, petit propriétaire assez instruit, obtint pour lui une bourse au collège de Niéjine. Heureusement pour le jeune Gogol, il sut rester rebelle à la direction de ses maîtres, et ne mit à profit ni l'enseignement des langues mortes ni celui des langues vivantes. Il évita ainsi de devenir un lettré vulgaire, et il eut moins de peine,

dans la suite, à se retrouver d'abord original.

Il reçut, dans la maison paternelle, une éducation autrement précieuse, celle que Pouchkine essaya vainement de se donner par toutes sortes d'artifices : il s'imprégna de poésie populaire. Son enfance fut bercée avec les légendes merveilleuses du peuple petit-russien. Le grand-père de Gogol était un de ces Cosaques Zaporogues, dont l'auteur de *Tarass Boulba* devait un jour célébrer les exploits héroïques. Il excellait dans l'art de conter, et ses récits avaient une couleur mystérieuse qui donnait le frisson : « Quand il parlait, je n'aurais pas bougé de tout le jour... Mais j'avais quelquefois si peur que la nuit je ne rêvais que de choses horribles ». C'est ce fond de légendes, pour la plupart fantastiques et diaboliques, qui fournira au descendant du narrateur villageois de l'Ukraine la matière de son premier ouvrage original (1).

(1) *Les Soirées à la ferme.*

Original, Gogol ne le fut pas du premier coup : il débuta de trop bonne heure. Dès le collège, il écrivait, rimait, s'essayait le matin dans les genres à la mode, et le soir les parodiait. Il avait fondé un journal manuscrit, l'*Étoile*. L'écolier, grisé de la lecture de Pouchkine, restait encore empêtré, dans ses vers sans inspiration, des formules du romantisme. Certains traits révélaient déjà l'observateur précoce, le satirique de génie. Aussi ses articles en prose, glissés sous le manteau, avaient-ils un succès d'enthousiasme que l'homme mûr ne retrouvera pas, même avec sa comédie du *Revizor*.

Ses classes finies, Gogol dut conquérir la faveur d'un public moins facile que celui des rhétoriciens et des philosophes de Niéjine. Il avait obtenu un emploi tout à fait modeste au ministère des apanages; mais dans le bureau, où, comme le Popritschine des *Mémoires d'un fou*, il bornait sa besogne à tailler des douzaines de plumes pour

le directeur, il brochait une comédie sur le patron de Scribe, ou dévidait une idylle cotonneuse dans le goût allemand. La comédie était sifflée par le public, et l'idylle si mal accueillie par la critique, que Gogol fit suspendre la vente de cet essai (1).

Gogol secoua presque en même temps le double joug de la servitude bureaucratique et de l'imitation littéraire. Au lieu de se traîner, après tant d'autres, sur les traces des écrivains français, anglais ou allemands, il se décida à être lui-même. Il remonta le cours de ses premières années pour y retrouver dans toute leur fraîcheur ses impressions d'enfance : il se retourna vers ses premiers, vers ses vrais maîtres, et reprit langue au foyer petit-russien. Il fit appel aux souvenirs de sa mère ; il demanda à ses amis leur collaboration ; il les lança, comme autant de limiers, sur la piste de lé-

(1) *Hans Kuchel Garten* (c'est le nom de l'idylle malencontreuse) fut replacé plus tard par l'auteur, et non sans complaisance, parmi ses *Juvenilia.*

gendes à demi oubliées, de traditions à demi perdues ; il assembla des documents de toute sorte, et quand il fut assez pénétré de barbarie pour penser et parler au besoin en Cosaque du dernier siècle, il fit une œuvre à la fois moderne et archaïque, érudite et enthousiaste, rustique et raffinée, russe en un mot, et la publia sous le titre de *Soirées à la ferme.*

Cette série de contes fantastiques, donnée dans des revues sous le pseudonyme de Roudy-Panka (le Petit Gentilhomme roux), produisit un effet singulier. Le lecteur russe fut surpris et charmé, comme pourrait l'être un voyageur français qui, après avoir visité tous les pays et admiré toutes les flores du monde, découvrirait les coteaux de la Seine et se déclarerait prêt à donner les splendeurs des savanes pour une touffe de gazon et un pied de violettes. Personne ne fut plus frappé du mérite de ces récits que Pouchkine. Il recommanda l'auteur à Pletnéef, ministre de l'instruction

publique, et Gogol obtint une place de professeur. C'était une servitude plus lourde encore que celle de la bureaucratie ; le jeune écrivain avait trop d'originalité pour s'y plier longtemps ; une seconde fois il se déroba, et partit pour l'Ukraine.

Le petit-fils du Cosaque Zaporogue s'était dit qu'il y avait dans les exploits de ses aïeux la matière d'une Iliade. Il se plongea dans la lecture des annales de la Petite-Russie; il recueillit les traditions, surtout il rassembla les chants nationaux de l'Ukraine, ces sortes de cantilènes héroïques, psalmodiées par les joueurs de bandoura. Nouveau diascévaste, il fit un corps de tous ces débris poétiques, les rattacha à l'aide d'une intrigue romanesque, et renouvela l'étonnement causé par l'apparition des *Soirées à la ferme* en publiant *Tarass Boulba*. Le ministre se persuada qu'on ne pouvait ressusciter l'histoire de la sorte sans être très apte à l'enseigner; il offrit donc à Gogol une chaire d'histoire du moyen âge à l'Uni-

versité de Pétersbourg. Le romancier ne fit qu'une leçon, la leçon d'ouverture. Ce jour-là, il éblouit son auditoire. Le reste du cours ne fut pour les étudiants et pour le professeur qu'un long ennui qui aboutit une fois de plus à une démission.

Gogol rêvait d'autres succès. En 1835, il donna sa comédie du *Revizor* (l'Inspecteur général). Elle fut applaudie, et, ce qui valait mieux, combattue à outrance. L'auteur s'acquit autant d'admirateurs et d'ennemis que le *Tartufe* en valut à Molière. A Pétersbourg comme à Paris, le chef-d'œuvre ne dut de paraître sur la scène et de s'y maintenir qu'à un caprice heureux du souverain.

La santé de Gogol, déjà si altérée, le décida vers cette époque à quitter la Russie. Il séjourna longtemps en Italie ; il y acheva son grand roman, les *Ames mortes.* L'ouvrage parut dans son entier, en 1841. L'auteur était arrivé à un état d'irritation nerveuse et d'hypocondrie qui s'accuse de plus

en plus dans sa correspondance, publiée en partie vers 1846. Les dernières années de la vie de Gogol ne furent qu'un long tourment. Une sorte de folie mystique s'était emparée de ce cerveau usé ou surexcité par la production : la mort mit fin à la névrose (1852).

II

Rêverie et raillerie, telles sont les deux tendances naturelles, les deux voluptés favorites de l'âme russe. Ce sont aussi les deux éléments du talent de Gogol. Au début de sa carrière d'écrivain, et dans les années légères de la jeunesse, c'est la rêverie qui domine : le conteur s'enfonce avec délices dans les sentiers non frayés des légendes petit-russiennes ; il découvre, sur la trace des sorcières, des Roussalkas, la poésie inédite des bois, des étangs, de la plaine et du ciel des steppes. Les beaux

jours passent. L'âge assombrit cet esprit mélancolique, inquiet dès l'enfance. Les yeux de l'observateur se détournent du spectacle adoucissant de la nature, et ne s'attachent plus qu'à noter les ridicules irritants de l'humanité.

Le satirique chez Gogol débute donc comme un poète. Poète, il ne l'est qu'en prose; mais sa prose vaut les plus beaux vers. En effet, la poésie, ce n'est pas la rime, ni la mesure, ni même le rhythme, c'est la faculté de s'émouvoir et de rendre ses impressions en images vives et vraies. Pour ressentir l'émotion qui conduit à l'expression poétique, il n'est pas besoin de se forger des héros sublimes, ou de mettre sous ses regards des paysages merveilleux : à le bien prendre, un paysan petit-russien vaut un héros de Corneille, et l'imagination d'un auteur, par suite celle de son lecteur, peuvent tout aussi bien être ébranlées par la représentation d'un bout de steppe plate et nue que par le spectacle de la baie de Naples

ou du coucher du soleil sur les ruines du Colisée.

Voilà ce que Gogol a compris, et qui mieux est, ce qu'il a fait comprendre. Au lieu de refaire, après tant d'autres, sa copie de Werther et son décalque de Child-Harold, il a osé peindre d'après nature ; et dans cette nature russe, dont il a été pour ainsi dire le premier à sentir la grâce sauvage et l'étrange saveur, ce qui l'attire avant tout, ce sont les aspects modestes. Son champ d'observation, c'est le village. Ses héros sont les petites gens, des paysans à demi barbares, de vrais fils de Cosaques, de vigoureux buveurs, à l'esprit borné, à l'imagination superstitieuse, en un mot, des âmes très simples, dont les passions naïves se montrent sans aucun voile, mais dont la naïveté même repose délicieusement de nos caractères de roman ou de théâtre si artificiels dans leur laborieux mécanisme, si fades et si prévus dans leurs raffinements de convention.

Gogol place ses personnages dans leur cadre naturel. C'est le hameau, qui lui-même confine à la steppe, monotone mais infinie, déserte mais mystérieuse. Tout ce pays parle à l'imagination de l'écrivain, comme à celle de ces Petit-Russiens, dont il nous contera tour à tour l'histoire présente et passée. Chaque buisson retient un souvenir, chaque creux de vallon abrite une légende. Dans la pièce d'eau, hérissée de joncs et constellée de nénuphars, le voyageur sceptique, indifférent, ne voit qu'une sorte de marécage. Le paysan, qui est ici un poète, et le poète, qui se souvient d'avoir été paysan, savent bien quelle est la Roussalka qui s'y cache depuis des années. C'est de là que, par les nuits où la lune éclaire le brouillard argenté, la reine des noyées sort avec son cortège de vierges, pour retrouver et entraîner au fond de l'eau sa marâtre, la sorcière, dont les maléfices l'ont jadis poussée au suicide.

Mais, pour émouvoir ceux qu'elle a por-

tés, cette terre de l'Ukraine n'a pas besoin de s'envelopper de mystère. Il suffit à Gogol de prononcer le nom du Dniepr pour ressentir une sorte de trouble amoureux dont l'expression, malheureusement peu traduisible, égale en beauté les accents de la plus large poésie.

« Merveilleux est le Dniepr, par un temps tranquille, quand il roule d'un cours libre et reposé ses pleines eaux à travers les forêts et les montagnes. Pas la moindre secousse, pas le moindre fracas. Tu regardes, et tu ne sais pas si sa largeur majestueuse marche ou ne marche pas ; c'est vaguement l'aspect d'une nappe de verre coulé. On dirait qu'une route de glace bleue, sans mesure dans la largeur, sans fin dans la longueur, décrit ses sinuosités dans la verte étendue. Quel charme alors pour le soleil brûlant de tourner au-dessus ses regards en tous sens et d'enfoncer ses rayons dans la fraîcheur des flots vitreux, et pour les arbres du rivage de se réfléchir avec netteté dans ce miroir !

Oh ! les vert-chevelus ! Ils se groupent en foule avec les fleurs des champs dans le voisinage de l'eau, et, après s'être inclinés, ils y regardent et ne peuvent pas se rassasier de regarder. Ils ne peuvent pas admirer assez leur image claire, et ils lui sourient, et ils la saluent en agitant leurs branches. Au milieu du Dniepr ils n'osent pas jeter un regard : personne, excepté le soleil et le ciel bleu, ne regarde là. Quelque rare oiseau peut voler jusqu'au milieu du Dniepr. Oh ! le géant qu'il est ! Il n'y a pas un fleuve qui l'égale au monde !

« Merveilleux encore est le Dniepr par une chaude nuit d'été, quand tout s'endort, et l'homme, et la bête, et l'oiseau. Dieu seul fait planer majestueusement son regard sur le ciel et la terre, et secoue avec solennité sa chasuble, et de l'habit sacerdotal s'éparpillent toutes les étoiles. Les étoiles s'allument, éclairent le monde, et toutes, au même instant, reparaissent dans le Dniepr. Toutes il les tient, le Dniepr, en son giron

sombre ; pas une ne s'échappera de lui, à moins qu'elle ne s'efface du ciel. La noire forêt, ponctuée de corbeaux dormants, et les montagnes, déchirées de temps immémorial, s'efforcent, en s'éclairant, de le couvrir de leur grande ombre. En vain ! Il n'y a rien au monde qui puisse couvrir le Dniepr. Toujours bleu, il marche dans son cours reposé, et par la nuit et par le jour. On le voit d'aussi loin que peut voir le regard humain. En se couchant voluptueusement et en se blottissant tout contre la rive par suite du froid nocturne, il laisse après lui une traînée d'argent ; elle trace un éclair comme une lame de sabre de Damas, et lui, le bleu, s'est endormi de nouveau. Alors aussi, il est merveilleux, le Dniepr, et il n'y a pas de fleuve au monde qui l'égale.

« Mais quand les nuages noirs s'avancent par montagnes dans le ciel, la sombre forêt oscille jusqu'à la base ; les chênes craquent, et la foudre, se brisant en zigzag

à travers la nue, éclaire tout d'un coup le monde entier. Terrible alors est le Dniepr. Les colonnes d'eau tonnent en se heurtant contre la montagne, puis, avec éclats et gémissements, se retirent et pleurent, et fondent en larmes au loin. — Ainsi se consume une vieille mère Cosaque quand elle fait les préparatifs du départ pour son fils qui s'en va à l'armée. Tout fringant, en vrai garnement, lui s'avance sur le cheval noir, le poing sur la hanche, le bonnet gaillardement incliné, et elle, pleurant à haute voix, court après lui, le saisit par l'étrier, cherche à prendre la bride et se tord les bras, et fond en larmes brûlantes. — Par taches noires émergent sinistrement du milieu des vagues en lutte les bases des arbres carbonisés, et les rochers sur la rive élevée ; et à la rive se heurtent, en se levant et s'abaissant, les bateaux amarrés. Qui des Cosaques oserait monter dans son canot au moment où le vieux Dniepr est en courroux ? Apparemment celui-là ne sait

pas qu'il avale les hommes comme des mouches. »

Le même sentiment puissant et plein de charme se retrouve dans toutes les descriptions dont l'œuvre de Gogol est parsemée. Il faut lire dans *Tarass Boulba* ce célèbre développement sur la beauté de la steppe aux diverses heures du jour. Quel tableau que celui de cet océan de verdure dorée, où parmi les tiges fines et sèches de l'herbe haute, brillent les taches des bleuets aux nuances d'azur, de violet ou de rouge, le genêt avec sa pyramide de fleurs jaunes, le trèfle avec ses pompons blancs, et, dans cette flore luxuriante, un épi de blé, apporté là, Dieu sait d'où, qui se dresse avec l'orgueilleuse vigueur d'un fruit solitaire. L'air chaud retentit des cris d'oiseaux qu'on ne voit pas. Quelques éperviers planent ; une troupe d'oies sauvages passe, et la mouette des steppes s'élève et s'abaisse, tantôt noire, tantôt éblouissante dans un rayon de soleil. Puis c'est le crépuscule du

soir avec ses vapeurs qui descendent de plus en plus épaisses, ses parfums qui montent de plus en plus pénétrants; les gerboises sortent de leurs gîtes, les grillons font rage dans leurs trous, « et l'on entend, venant d'un lac lointain, le cri du cygne solitaire, qui résonne comme une cloche vibrante dans l'air endormi. »

Ce qui donne à cette prose imagée et vivante un accent singulièrement pénétrant, c'est l'émotion de l'écrivain. Son admiration a un caractère vraiment passionné, et cette passion éclate en cris de joie, en jurons même. « Que le diable vous emporte, steppes, tant vous êtes belles ! » Il y a là un ragoût de barbarie qui nous saisit comme une nouveauté, et qui dut flatter le goût russe, comme, après l'abus des fadeurs étrangères, la saveur secrètement préférée du mets national.

Et même cette nature, que Gogol contemplait et décrivait, ou, pour parler plus justement, chantait avec une sorte d'ivresse,

était pour bien des Russes une sorte de Nouveau-Monde plein d'attrait. Rien n'est plus particulier que le paysage de la Petite-Russie, avec ses solitudes, ses lacs, ses vastes fleuves, la pureté invraisemblable de son ciel tour à tour glacé et brûlant. Il y a là de quoi tenter la palette des coloristes les plus épris d'inédit. Mais quelle palette de peintre a des couleurs assez puissantes pour exprimer, comme le fait Gogol, la poésie profonde, ineffable des bruits et des clartés nocturnes ?

« Connaissez-vous la nuit de l'Ukraine ? Oh ! vous ne connaissez pas la nuit de l'Ukraine. Fixez sur elle vos yeux. Du milieu du ciel la lune regarde. La voûte céleste immense s'est élargie et déployée encore : elle est devenue plus immense ; elle brûle, elle respire. La terre tout entière est dans une lumière d'argent, et l'air merveilleux est tout ensemble étouffant et frais ; il est plein de tendresses ; il met en mouvement un océan de parfums.

« Nuit divine ! Nuit enchanteresse ! Muettes et comme inspirées se dressent les forêts pleines d'obscurité ; elles projettent une ombre énorme. Silencieux et immobiles sont les étangs : la froideur de leurs eaux ténébreuses est enfermée mélancoliquement entre les murs vert sombre des jardins.

« Les massifs vierges de merisiers et de cerisiers étendent avec une précaution peureuse leurs racines vers l'eau glacée des sources, et de leurs feuilles ne sortent que de rares chuchotements, comme s'ils se fâchaient, comme s'ils s'indignaient quand le bel étourdi, le vent nocturne, se glisse furtivement jusqu'à eux et les baise.

« Tout le paysage dort, et en haut tout respire, tout est merveilleux, tout est solennel. L'âme ne peut embrasser cela ; cela est sublime. Un nombre infini de visions d'argent surgissent, comme une harmonie, dans la profondeur. Nuit divine ! Nuit enchanteresse ! Et tout d'un coup tout

est devenu vivant, les forêts, les étangs, les steppes. Majestueusement, le tonnerre de la voix du rossignol de l'Ukraine se déroule, et il semble que la lune boive son chant au sein du ciel.

« Un sommeil magique tient là-haut le village endormi. Encore plus brillante au clair de lune se détache la foule des maisonnettes ; encore plus aveuglants se découpent dans l'obscurité leurs murs bas. Les chants ont cessé ; tout est tranquille. Les pieuses gens dorment déjà. Çà et là d'étroites fenêtres sont éclairées : devant le seuil de quelques maisons seulement une famille attardée achève son repas du soir. »

Gogol n'excelle pas seulement à figurer les grands aspects du paysage de l'Ukraine ; il a des coins de tableau d'une adorable minutie, et rien n'est plus curieux que le contraste entre le lyrisme avec lequel il célèbre les séductions du ciel petit-russien et le ton fin, discret, atténué de tant d'impressions familières. Le sentiment de la nature

chez Gogol a trouvé toutes les expressions ; il passe tour à tour par toutes les nuances.

Tantôt c'est une ébauche vigoureuse, faite de quelques traits à la fois larges et précis, que domine une image étrange et grandiose :

« Par endroits le ciel noir se colorait par l'incendie des joncs secs au bord de quelque rivière ou de quelque lac perdu, et une longue file de cygnes, allant au nord, frappés soudain du rose argenté de la flamme, semblaient des mouchoirs rouges volant à travers la nuit. »

Tantôt c'est une peinture de détail, dont tous les motifs ont été curieusement assemblés et traités délicatement, précieusement, comme à la loupe.

« Je vois d'ici la petite maison, entourée d'une galerie, que soutiennent de minces colonnettes en bois noirci, et qui fait le tour entier du bâtiment, afin qu'on puisse, pendant le tonnerre et la grêle, fermer les volets des fenêtres sans être mouillé par la pluie ;

derrière la maison, des mûriers en fleur, puis de longues rangées d'arbres fruitiers nains, noyés dans le vif écarlate des cerises et dans une mer d'améthyste de prunes au duvet plombé ; puis un large et vieux hêtre, sous l'ombre duquel est étendu un tapis pour le repos ; devant la maison, une cour spacieuse avec une herbe courte et verdoyante, avec deux petits sentiers tracés par les pas de la grange à la cuisine et de la cuisine au logis du seigneur ; une oie au long cou, qui boit de l'eau dans une flaque, entourée de ses oisillons d'un jaune tendre et soyeux ; une longue haie, à laquelle pendent des liasses de poires et de pommes séchées et des tapis mis à l'air ; un chariot, chargé de melons, près de la grange ; à côté, un taureau dételé et ruminant, paresseusement couché. Tout cela a pour moi un charme inexprimable. »

Voilà un réalisme antérieur au nôtre, et qu'il me soit permis de l'affirmer, bien supérieur. Ce n'est pas, comme ailleurs, des

traits emmagasinés et reproduits avec la conscience ou plutôt l'inconscience d'un objectif photographique ; il y a ici un choix, une attention émue. Le regard de l'observateur est celui d'un poète ; le monde extérieur se réfléchit non plus dans une lentille de cristal, mais sur une rétine frémissante ; l'image, qui passe dans le livre, est vivante comme elle ; et ce que l'écrivain a senti de la sorte, le lecteur le sent à son tour.

Autant la description purement descriptive produit une impression de puérilité, d'invraisemblance, et, quand on la prolonge comme nos réalistes, de fatigue et d'écœurement, autant elle offre ici d'intérêt, de pittoresque et d'à-propos. Qui ne croit voir et qui refuserait d'admirer l'attitude de « ces chaumières en bois, penchées sur le flanc, et perdues dans un fouillis de saules, de sureaux et de poiriers ? » Elles ont mieux qu'une physionomie ; elles ont un langage :

« Je ne saurais dire pourquoi les portes chantaient ainsi. Est-ce parce que les gonds

en étaient rouillés ? Ou bien le menuisier qui les avait faites y avait-il caché quelque secret mécanisme ? Je ne sais ; mais le plus étrange, c'est que chaque porte avait sa voix particulière. Celle de la chambre à coucher avait un soprano des plus fins ; celle de la salle à manger, une basse ronflante. Quant à celle qui fermait l'antichambre, elle rendait un son bizarre, tremblotant et plaintif ; tellement qu'en écoutant avec attention, l'on discernait clairement ces mots : « Mes petits pères, je gèle. » Je sais que nombre de personnes n'aiment pas le cri des portes ; moi, je l'aime beaucoup. Et quand il m'arrive à Saint-Pétersbourg d'entendre une porte crier, je sens tout d'un coup l'odeur de la campagne avec le souvenir d'une petite chambre basse, éclairée d'une lumière plantée sur un antique chandelier. Le souper est déjà sur la table, près de la fenêtre ouverte, par laquelle une belle nuit de mai regarde dans la chambre. Un rossignol remplit des éclats de sa voix le jardin, la mai-

son, et jusqu'à la rivière qui miroite dans le sombre lointain ; les arbres bruissent faiblement. O mon Dieu ! quelle longue file de souvenirs arrive jusqu'à moi ! »

Il faut noter ces exclamations qui, chez Gogol, servent de conclusion passionnée aux descriptions les plus précises. Elles nous donnent la clef de son réalisme poétique. C'est le sentiment qui a déposé l'impression dans les arcanes de la mémoire ; c'est le sentiment qui la ressuscite et qui la met sous les yeux du lecteur, éclairée de tous les feux de l'imagination.

III

Cette puissance de résurrection, qui fait du poète un dieu, Gogol l'applique également aux faits et aux idées, aux hommes et aux choses, aux légendes et à l'histoire. Toute son œuvre le démontre ; mais rien, dans son œuvre, ne le démontre mieux

que ses premiers écrits. L'imagination y tient le premier rôle. Dans les œuvres de la maturité, c'est l'observation qui dominera jusqu'à tout envahir. La part de poésie, de fantaisie, ira diminuant. L'auteur du *Revizor*, des *Ames mortes*, ne s'appliquera plus guère qu'à marquer du trait caractéristique des modèles de grossièreté, de platitude ou de laideur.

L'écrivain des *Soirees à la ferme* se plaît encore à faire vivre ou revivre dans des récits moitié imaginés, moitié vécus, des amoureux naïfs, passionnés et touchants, des héros d'une grandeur épique, de bonnes vieilles gens du temps passé, aux dehors singuliers, aux ridicules apparents, mais dont le regard charme, dont le sourire émeut, comme dans les pastels pâlis, défraîchis, d'un autre âge. Ce sont là des figures que Gogol ne nous représentera plus ; ce sont celles que nous allons essayer d'isoler de son premier recueil, pour les examiner tout à notre aise.

Ce recueil des *Soirées à la ferme* se divise en deux parties, qui portent, en guise de sous-titre, un nom de ville : *Dikanka* et *Mirgorod.*

Chaque partie contient deux groupes de nouvelles. Dans les *Soirées de Dikanka,* le premier groupe comprend *la Foire de Saratchine*, *la Veillée de saint Jean*, *la Nuit de mai* ou *la Noyée*, *une Charte perdue.* Le second groupe renferme *la Veillée de Noël, une Vengeance terrible, Ivan Théodorevitch Schponka et sa tante*, *un Lieu ensorcelé.*

Les Soirées de Mirgorod contiennent quatre nouvelles en deux groupes : d'une part, *un Ménage d'autrefois* et *Tarass Boulba* (sous la première forme ; l'auteur le reprit peu après et le développa) ; de l'autre, *Wiy*, traduit en français sous le titre de *Roi des gnomes*, et la *Nouvelle sur la brouille d'Ivan Ivanovitch et d'Ivan Nikiforovitch.*

Les nouvelles de la première partie ont

surtout un caractère fantastique. Le diable, qui tient tant de place dans l'imagination des paysans petit-russiens, est le héros principal de certaines nouvelles, la *Foire de Saratchine*, par exemple. Les sorcières jouent aussi un rôle prépondérant dans ses récits mystérieux. Mais ici la sorcière n'est pas cet être ridé, édenté, immonde, qui se cache comme une bête malfaisante dans quelque taudis redouté. C'est le plus souvent une belle fille aux yeux verts comme une ondine, à la peau blanche et rose, aux longs cheveux blonds comme l'or ou noirs comme de l'ébène, aux sourcils fins, égaux et fiers. Parfois, comme dans *Wiy*, c'est la fille du seigneur, et ceux qui ont l'imprudence de la regarder longtemps sont perdus, témoin le piqueur Mikita.

Ce piqueur n'avait pas son pareil dans le monde. Ensorcelé par la demoiselle, il devint une femmelette, une guenille, le diable sait quoi. Le regardait-elle ? la bride lui tombait des mains. Il oubliait les noms

de ses chiens et les appelait l'un pour l'autre. Un jour qu'il pansait un cheval à l'écurie, la demoiselle vint lui demander d'appuyer sur lui son petit pied. Il accepta avec joie, l'insensé; mais elle le força à courir comme un cheval, le frappant à coups redoublés de son bâton de sorcière. Il revint à demi-mort, et depuis ce jour il dépérit à vue d'œil. « Une fois qu'on entra à l'écurie, au lieu de lui on ne trouva qu'une poignée de cendre à côté d'un seau vide. Il avait brûlé, brûlé tout à fait et de lui-même. Cependant il avait été un piqueur comme il n'y en a plus dans le monde. »

Sorcellerie naïve, mais point sotte. C'est l'hommage craintif, et touchant dans ses craintes, que rendent ces âmes barbares à l'éternel pouvoir de la beauté et de l'amour.

Ces sorcières de Gogol, d'une conception si hardie et si neuve, me remettent en mémoire un tableau de l'école espagnole, attribué à Murillo. Cette toile, entrevue il y a quelques années dans une galerie privée,

est une Tentation de saint Antoine interprétée d'une façon inattendue. Un garçon d'une trentaine d'années, brun de visage, au regard passionné, avec les traits du peintre, se retourne vers sa maîtresse, une jolie fille au charme piquant, *sal y pimiente*, qui se penche sur son épaule, et dont la bouche se relève au coin des lèvres, dans un sourire d'une irrésistible séduction.

Dans ces nouvelles de Gogol, le merveilleux abonde. Mais il abonde également dans la vie de ces Petit-Russiens que l'auteur a voulu nous peindre. Le surnaturel les effraie et les charme. Si lugubres que soient les légendes de l'Ukraine, ils ne se lassent pas de les entendre conter. La jeune fille qui, aux premiers accords de la sérénade, a ouvert le loquet, franchi le seuil et rejoint l'amoureux joueur de bandoura, ne veut pas d'autre entretien, sur le bord de l'étang, qui, aux lueurs étranges de la nuit, réfléchit dans ses eaux les saules et les érables. « Raconte-le-moi, mon beau

Cosaque ! lui dit-elle, en approchant son visage de sa joue et en l'embrassant. — Non ? — On voit que tu ne m'aimes pas, que tu as une autre jeune fille. Parle, je n'aurai pas peur. Mon sommeil n'en sera pas troublé. Au contraire, je ne pourrai pas m'endormir si tu ne me contes pas cette histoire. Je serai préoccupée, je croirai... Allons, Levko, raconte. — Ils ont raison ceux qui disent que le diable hante la cervelle des jeunes filles pour tenir en éveil leur curiosité. »

Levko cède pourtant et déroule la vieille légende. C'est celle de la fille du sotnik (centenier). Le sotnik avait une fille blanche comme la neige. Il était veuf, et amena un jour dans sa maison une seconde femme jeune et belle, blanche et rose ; mais elle regarda sa belle-fille d'une façon si étrange que celle-ci poussa un cri à sa vue. La jeune femme était une sorcière, comme on le vit tout aussitôt. La nuit même des noces, un chat noir entre dans la chambre de la

jeune fille et veut l'étrangler de ses griffes de fer. Elle saisit un sabre à la muraille, frappe l'animal, dont une patte se détache, et qui disparaît en hurlant. Quand la marâtre reparut, sa main était couverte de bandages. Cinq jours après, le père chassait son enfant, qui, de douleur, se noya dans le lac. Depuis lors, la noyée attend la sorcière pour la battre avec les joncs verts de l'étang; mais jusqu'à ce jour la marâtre a pu se dérober à tous ses pièges. « Elle est très rusée, dit la pauvre ondine : je sens qu'elle est ici, je souffre de sa présence ; à cause d'elle je ne puis nager librement comme un poisson. Je vais au fond comme une clé. Cherche-la. »

Levko, le chanteur, entend la noyée lui parler ainsi dans un rêve. Mais ce rêve est une réalité, car, au réveil, Levko, qui a deviné et désigné la marâtre dans le cercle des jeunes ombres, trouve dans sa main la récompense de la reine du Lac. C'est un billet contenant un ordre de mariage entre Levko et Hanna, sa fiancée. L'ordre est

intimé par le commissaire du district au père d'Hanna, qui jusqu'alors s'était montré récalcitrant. « Je ne dirai à personne le miracle qui s'est accompli cette nuit, murmure l'heureux fiancé; je te le confierai à toi seule, Hanna; toi seule me croiras, et ensemble nous prierons pour l'âme de la pauvre noyée. »

IV

Dans ce recueil des *Soirées à la ferme* figure un récit héroïque d'un grand caractère, l'histoire de l'ataman Tarass Boulba. Gogol remania plus tard cette épopée en prose; mais les retouches ne modifièrent pas le caractère de la composition primitive. Le héros de *Tarass Boulba* est un de ces Cosaques Zaporogues dont le rôle est si important dans l'histoire de la Pologne et plus tard de la Russie. A dater du seizième siècle, les Zaporogues, qui formaient une

république militaire, ou, si l'on aime mieux, une association de chevaliers bandits, devinrent la terreur des peuples voisins. Ils avaient dans un île de Dniepr un camp permanent, la *setch*, où, même en temps de paix, les jeunes Cosaques venaient se former au noble jeu de la guerre. La femme était rigoureusement exclue de la setch. Les hommes étaient enrégimentés par quartiers ou *koureni* ; chaque kouren avait un chef, un *ataman* ; le camp tout entier était commandé par un chef suprême, l'*ataman-kochevoï*.

Le roman de *Tarass Boulba* s'ouvre de la façon la plus originale. Les deux fils du Cosaque Tarass arrivent du séminaire, où ils ne retourneront plus. Le père, vigoureux Zaporogue blanchi sous le harnais, les accueille par des railleries sur leurs robes longues. C'est une sorte d'épreuve à la façon de celle que don Diègue tente sur ses fils dans le *Romancero*. L'aîné des fils de Boulba, Ostap (Eustache), se comporte comme Rodri-

gue : « Quoique tu sois mon père, si tu continues de rire, j'en jure Dieu, je te rosserai. » Tarass, surpris et charmé, accepte la provocation, et la mère, qui n'a pas encore eu le temps d'embrasser ses enfants, regarde avec désolation, mais sans oser intervenir, cette étrange scène de reconnaissance.

Après un échange de coups bien dirigés de part et d'autre, Tarass embrasse avec effusion le fils dont il vient d'éprouver le courage et la force ; il raille rudement la douceur d'Andry (André), le plus jeune : « Tu es un freluquet, à ce qu'il me semble. N'écoute pas ta mère, c'est une femme : elle ne sait rien. Qu'avez-vous besoin d'être dorlotés ? Une bonne plaine, un bon cheval, voilà les chatteries qu'il vous faut. Voyez ce sabre ; voilà votre mère, mes fils. »

La pauvre femme n'est pas au bout de ses peines. Tarass annonce son prochain départ avec ses fils ; elle proteste en pleurant ; le Cosaque la rudoie et coupe court à ses plaintes. Les deux fils passent dans la maison

paternelle juste assez de temps pour que le narrateur ait le loisir de décrire cet intérieur si piquant et d'une couleur si brillante. Au mur pendent toutes les exquises recherches de l'homme barbare : sabres, fouets, armes travaillées, brides lamées d'or, entraves clouées d'argent. Sur les dressoirs sont des produits de la civilisation venus des divers coins du monde : chefs-d'œuvre des ciseleurs florentins, des verriers de Venise, des orfèvres d'Orient ; et pour contraster avec tout ce trésor, fruit du pillage, les bancs de bois, le poêle en briques vernissées du paysan de l'Ukraine, et les images saintes, à l'attitude hiératique, ces Lares indispensables de tout foyer petit-russien.

Le vieux Boulba a dit à table devant tous les centeniers de son polk (régiment) présents au village qu'il partirait le lendemain. La mère passe la nuit dans les larmes, accroupie au chevet des enfants, les couvant d'un regard plein d'angoisse, comme la mouette des steppes sur son nid. Elle espère

encore qu'au réveil Boulba oubliera ce qu'il a promis dans l'exaltation de l'ivresse.

« Depuis longtemps la lune du haut du ciel éclairait toute la cour pleine de dormeurs, ainsi qu'un massif de saules et la haute bruyère dans laquelle était noyée la palissade de clôture. Elle était toujours assise au chevet de ses fils chéris, sans détourner d'eux son regard un instant, et elle ne pensait pas au sommeil. Déjà les chevaux, pressentant l'aube, s'étaient couchés sur l'herbe et avaient cessé de brouter. Les hautes feuilles des saules commençaient à balbutier, et graduellement un ruisseau de frissons jaseurs descendit de la cime à la base. Elle resta assise jusqu'au jour, ne sentant pas la fatigue, et elle faisait des vœux au fond de l'âme pour que la nuit ne s'achevât point. De la steppe retentit le hennissement sonore d'un poulain. Des raies rouges diaprèrent le ciel. Boulba s'éveilla soudain et se leva en sursaut. Il se souvenait très bien de tout ce qu'il avait ordonné la veille. »

Les apprêts du départ sont détaillés avec une complaisance homérique. Boulba demande à la mère de donner à ses fils sa bénédiction. « La bénédiction d'une mère préserve de tout danger sur la terre et sur l'eau. » Les adieux sont déchirants ; la pauvre femme saisit l'étrier d'Andry, le plus jeune, s'accroche à la selle, et par deux fois, dans un accès de délire maternel, se jette au-devant des chevaux, jusqu'à ce qu'on l'emporte. On reconnaît ici les traits d'un tableau rapidement esquissé par Gogol dans une autre nouvelle. On trouverait encore ailleurs les éléments de cette scène. Elle remonte aux vieilles *doumy*, aux cantilènes des Petit-Russiens, dont on retrouve la trace à chaque instant dans l'épopée de Tarass Boulba.

Ils partent. Tout en cheminant, ils agitent des pensées assez mélancoliques. Andry repasse en son esprit une aventure romanesque dont le début remonte à son séjour au séminaire. A Kiew, pour se venger d'une

raillerie, il a pénétré dans la chambre d'une Polonaise étourdie, la fille du vaïvode de Kovno. La Polonaise s'est jouée de lui comme d'un barbare ; il s'est laissé éconduire, mais il est resté amoureux. On devine que cet amour aura sur la conduite d'Andry une influence décisive et que la belle fille reparaîtra. Pour le moment, l'activité de la vie d'aventures qui commence chasse ces souvenirs. Les Cosaques traversent la steppe, et le narrateur nous pénètre du charme tout neuf de cette existence primitive, avec ses sensations aussi fortes que simples, dans ce cadre immense, qui sous une monotonie apparente est si diversement merveilleux.

On arrive à la setch, et rien n'égale la vigueur, la couleur, la vie des scènes que l'imagination du conteur met sous nos yeux. Au sortir du bac qui, pendant trois heures de traversée, les a conduits à l'île Hortiza, Tarass Boulba et ses fils arrivent dans le camp par un carrefour où résonnent les mar-

teaux de vingt-cinq forges et qu'encombrent les étalages des colporteurs. Un immense Zaporogue, dormant au beau milieu de la route, bras et jambes étendus, est le premier spectacle qui s'offre à leur admiration. Plus loin, c'est un jeune Cosaque qui danse avec frénésie, ruisselant de sueur dans sa pelisse d'hiver ; il refuse de l'ôter, car elle passerait bien vite au cabaret : le gaillard a déjà bu son bonnet, sa ceinture et son mouchoir brodé. On sent qu'il y a ici une race jeune, exubérante, indomptable. Il faut remonter à l'Iliade pour rencontrer de pareils hommes, et à Homère pour retrouver cette franchise de pinceau. D'autres tableaux éveillent des rapprochements que l'auteur de *Tarass Boulba* n'avait guère prévus. Son héros retrouve des visages connus, et il s'informe des anciens compagnons d'armes. Ce sont les questions de Philoctète à Néoptolème, et c'est la même réponse, suivie des mêmes regrets mélancoliques : « On avait perdu Borodavka à Tolopan,

écorché vif Koloper à Kisikermen, envoyé la tête de Podzichok salée dans un tonneau jusqu'à Constantinople. Le vieux Boulba se mit à réfléchir tristement et répéta maintes fois : « C'étaient de bons Cosaques. »

Je ne m'appesantirai pas sur les scènes où Gogol nous écrit les mœurs de la setch, comme l'élection du nouveau kochevoï, et les ruses de ces Zaporogues, altérés de pillage, pour reprendre l'offensive sans avoir l'air de violer les traités. On apporte de l'Ukraine des nouvelles qui arrivent fort à propos. Les Polonais et les Juifs ont accumulé les infamies : le peuple cosaque est opprimé, la religion est persécutée odieusement. Tout le camp s'exalte. On jette à l'eau les juifs colporteurs. L'un d'eux, Yankel, a reconnu Tarass : il se précipite à ses genoux en gémissant, lui rappelle un service qu'il rendit jadis à son frère, enfin évite le supplice grâce à cette protection dédaigneuse et brutale. Quelques heures après, Tarass le retrouve établi sous une tente,

vendant toute sorte de provisions, poudres, vis, pierres à fusil, au risque d'être repris et « tué comme un moineau. » « Tarass haussa les épaules en voyant ce que pouvait la force de la race juive. » On saisit ici sur le vif le comique ordinaire de Gogol et cette observation curieuse que relève toujours un ragoût satirique.

Les Zaporogues envahissent le sol polonais. Ils mettent le siège devant Doubno. Une nuit, Andry voit surgir devant lui une forme de femme. Il reconnaît une vieille Tatar, la servante de la fille du vaïvode. Elle vient, au nom de sa jeune maîtresse, demander par grâce un peu de pain. La ville assiégée est en proie à toutes les tortures de la famine. Andry veut sur-le-champ pénétrer dans les murs. Il est introduit par le passage souterrain qui a conduit la vieille femme jusqu'au camp. Andry revoit celle qu'il aime, et c'en est fait de lui : « Il ne verra plus ni la setch, ni le village paternel, ni le temple de Dieu. L'Ukraine ne reverra

plus l'un de ses enfants les plus braves. Le vieux Tarass s'arrachera ses cheveux gris à poignées, maudissant le jour et l'heure où, pour sa propre honte, il a engendré un tel fils. »

Le roman s'arrête ici pour faire place à l'épopée. Des secours sont entrés dans la ville presque aussitôt après la défection d'Andry. Ces nouvelles sont apportées par Yankel, qui, en vrai juif qu'il est, a su se glisser dans la ville, en sortir, tout voir, tout entendre, et empocher un bon profit. Ce qui console Tarass de la trahison d'Andry, c'est la vaillance d'Ostap, qui est nommé *ataman* sur le champ de bataille. Il faut lire ces exploits de géants où la crudité du carnage est relevée par la beauté du coloris. Des images d'une splendeur héroïque éclairent ces scènes sinistres, et la magie d'une palette étincelante poétise les violences du réalisme le plus audacieux.

Tout à coup la nouvelle arrive au camp des Zaporogues que la setch a été pillée par

les Tatars. Le vieux Bovdug, le Nestor de cette autre Iliade, propose un plan qui divise l'armée des assiégeants de manière à sauvegarder à la fois les intérêts et l'honneur de la nation cosaque. Les uns partent à la poursuite des Tatars; les autres restent sous les murs de la ville avec le vieux Tarass pour ataman. On voudrait citer d'un bout à l'autre ces énumérations de héros avec leurs noms petit-russiens, à la terminaison presque uniforme. On voudrait reproduire ces parenthèses, ces hors-d'œuvre consacrés à détailler complaisamment les états de service de tous ces braves. La séparation est d'une mélancolie pleine de grandeur. Le sentiment de la solidarité qui a groupé tous ces hommes, de la fraternité qui unit tous ces fils de l'Ukraine, est exprimé avec une rare puissance. Tarass sent bien qu'il faut faire diversion à cette tristesse profonde. Il donne à ses Cosaques le secours d'un vin précieux, et le stimulant d'une parole fortifiante. On boit à la reli-

gion, à la setch, à la gloire. « Pas une belle action ne périra, et la gloire des Cosaques ne se perdra point comme un grain de poudre échappé du bassin et et tombé au hasard. »

La bataille reprend ; le canon ouvre les rangs, et bien des mères ne reverront plus leurs fils tombés en ce jour. « C'est en vain que la veuve ira arrêter les passants et les regarder aux yeux pour voir s'il ne se trouvera pas parmi eux l'homme qu'elle aime le plus au monde. » Quel accent dans tout cela, et comme on retrouve sous le travail d'arrangement de l'écrivain la force native du chant primitif, la profondeur du sentiment populaire ! Ceci vient en effet de la chanson petit-russienne, et aussi ces provocations qui rappellent celles des héros d'Argos ou de Troie, et ce refrain sublime de la mort, que chaque héros murmure en expirant : « Fleurisse la terre russe ! » et aussi ces interrogations rhythmées et alternées de réponses comme des couplets : « Y a-t-il encore de la poudre dans les poudrières ?

La force cosaque n'est-elle pas affaiblie ? Les Cosaques ne commencent-ils pas à plier ? — Il y a encore de la poudre dans les poudrières ; la force cosaque n'est pas affaiblie ; les Cosaques ne plient pas encore. »

Au fort de la bataille, Andry, qui combat comme un lion à la tête des Polonais, se trouve tout à coup en présence de Tarass Boulba. C'est ici que se place une scène admirable et admirée depuis longtemps, mais admirée chez un imitateur. Le dénoûment de *Mateo Falcone* n'est-il pas une invention dérobée à Gogol ? Dans les deux récits, le père se fait le justicier de la trahison commise par le fils ; les détails de cette exécution, les paroles qui l'accompagnent, l'impression de froideur calculée du récit, destinée à augmenter l'horreur du fait, toutes ces ressemblances semblent constituer un larcin littéraire dont Mérimée aurait mieux fait de ne pas dissimuler la trace ; et l'on est presque en droit de lui prêter

cette intention, quand on voit son parti pris de dénigrement au sujet de *Tarass Boulba.*

A cette tragédie succède un nouveau drame encore plus poignant. Ostap, fait prisonnier, est emmené pour le supplice à Varsovie. Tarass, laissé pour mort, est ramassé par les siens. Il guérit, et, ne pouvant survivre à son cher fils, va exposer sa tête pour essayer de le sauver. Il s'introduit à Varsovie, grâce aux ruses d'Yankel ; mais le secours des juifs polonais ne peut le faire pénétrer jusque dans la prison. Il n'est arrivé à temps que pour voir l'exécution des Cosaques. Ostap est roué sous les yeux de son père. Dans une minute de défaillance, l'héroïque garçon pousse le cri du crucifié du Golgotha : « Père, où es-tu ? Entends-tu tout cela ? » — « Oui, j'entends, » répond une voix puissante au milieu de la foule. Un peu après, Tarass a repris les armes, et il fait à son fils de terribles « messes funèbres. » Il meurt enfin, cloué comme Prométhée, et brûlé vif ; mais, du milieu

des flammes, il savoure le triomphe que son dernier cri de commandement vient d'assurer à ses soldats.

V

Quand on parlait de Gogol au grand romancier Tourguenef, il disait simplement : « C'est notre maître ; c'est de lui que nous tenons par nos meilleures qualités. » Mais lorsque Tourguénef venait à parler de Tarass Boulba, il s'animait, et allait jusqu'à dire avec un accent d'admiration que pour ma part je n'ai pu oublier : « Le jour où notre Gogol a mis debout le colosse Tarass, il a eu du génie. »

Il eût été fort délicat de demander à Tourguenef son opinion sur un autre petit chef-d'œuvre de Gogol, le *Ménage d'autrefois*. La demande aurait pu paraître indiscrète à l'auteur de *Terres vierges* : car, à l'apparition de ce dernier roman de Tourguenef,

tous les lecteurs russes, en arrivant au chapitre charmant où entrent en scène les deux vieillards Fimouchka et Fomouchka, poussèrent le même cri : « C'est du Gogol tout pur, c'est le *Ménage d'autrefois.* » Si l'on examine de près le modèle et l'imitation, on démêle une quantité de différences de détail, et l'on se dit qu'ici, comme ailleurs, Tourguenef a fait œuvre personnelle, originale à sa façon. Mais, au premier coup d'œil, on avait le droit d'être frappé des ressemblances.

Le *Ménage d'autrefois* est une nouvelle de quelques pages; il n'y a dans cette nouvelle ni intrigue, ni péripéties, ni fantastique, ni coups de théâtre, ni caractères surprenants, ni sentiments inattendus ; Gogol s'est passé de tous les éléments de succès, il semble avoir voulu réduire l'intérêt à son minimum, et il a écrit un chef-d'œuvre.

Il nous introduit dans une de ces maisons de campagne dont le seul aspect raconte la vie calme et paisible de ceux qui

l'habitent : « Jamais un vœu n'a franchi la haie qui sert de clôture à la petite cour. » Dans cette demeure de sages, tout est amical, tout est bienveillant, « jusqu'à l'aboiement flegmatique des chiens. » Que dire de l'accueil qu'on trouve auprès des maîtres du logis ? Le mari, Athanase Ivanovitch, assis d'ordinaire et courbé, sourit toujours, qu'il parle ou qu'il écoute. Sa femme, Pulchérie Ivanovna, est sérieuse au contraire ; mais il y a tant de bonté dans ses yeux et dans tous ses traits, que le sourire serait de trop et qu'il affadirait cette expression de visage déjà si douce.

Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna avaient vieilli sans enfants ; ils en étaient venus à s'aimer de cette affection qu'on tient en réserve pour les êtres dans lesquels on voit refleurir son jeune âge. Leur jeunesse avait été vive pourtant, comme toute jeunesse ; mais elle était loin. Le mari avait servi à l'armée ; il avait enlevé sa fiancée. Mais à ces temps agités avaient succédé tant

de jours d'une vie calme, retirée, uniforme, absolument heureuse, qu'on ne parlait jamais de ce passé, et que sans doute on n'y pensait pas davantage.

Ces heures délicieuses ne sont troublées que par des événements comme une lourdeur d'estomac ou un tiraillement d'entrailles. Elles ne sont remplies que par des collations et des repas petits ou grands. Elles ne laissent place à aucune autre préoccupation que celle de varier le menu, de faire accorder entre eux les aliments les plus divers, de solliciter un appétit rassasié, mais non pas assouvi.

Rien ne semble, au premier abord, plus vulgaire qu'un pareil sujet. Quelle poésie, quel intérêt même pourrait s'attacher à ce ventre dolent dont il faut endormir, tout le jour et une partie de la nuit, les renaissantes angoisses? C'est ici qu'apparaît toute la puissance du talent de Gogol. Il nous peint l'égoïsme, l'égoïsme à deux ; mais il le peint avec des nuances si délicates que la peinture

excite plus que de l'admiration ; elle provoque une sorte de sympathie.

Gogol sait bien que les gens heureux sont les meilleures gens, que leur satisfaction rayonne en quelque sorte, et qu'elle échauffe, éclaire, égaie, autant que la tristesse, même légitime, refroidit, blesse, écarte tout ce qui l'approche. Les deux vieillards sont heureux, non pas tant par la qualité des voluptés qu'ils goûtent, ou par le prix des biens dont ils jouissent, que par l'assurance où ils sont de ne voir, de leur vivant, ni disparaître cette abondance luxuriante, ni se tarir ces plaisirs peu ruineux. En dépit des vols de l'intendant, de la femme de charge, des gens de service, des visiteurs, de leurs cochers, de leurs valets, « cette terre fertile et bénie produisait tout en telle quantité, Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna avaient si peu de besoins, que tant de déprédations ne pouvaient faire aucune brèche à leur bien-être. »

Ces deux heureux sont adorés pour leur

indulgence qui est faite d'insouciance, et pour leur libéralité qui prend sa source, sinon dans la vanité de donner, comme eût dit La Rochefoucauld, du moins dans le besoin de se contenter encore, après avoir pleinement joui du nécessaire, en abandonnant une certaine part de superflu.

De même leur pitié est surtout un retour sur eux-mêmes et un mouvement d'effroi à l'idée de tomber dans les chagrins ou les ennuis dont la situation d'autrui les rend témoins. « Restez, dit Athanase Ivanovitch à chaque visiteur ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Des voleurs peuvent vous attaquer, ou l'on peut rencontrer des mauvais sujets ! — Dieu nous garde des voleurs, disait Pulchérie Ivanovna ; pourquoi raconter de pareilles histoires quand il fait nuit ? »

Dans cette association pour le bonheur qui n'est guère autre chose que la mise en commun de deux aspirations vers le bien-être, comment Gogol a-t-il pu faire pour ménager sa rentrée à l'esprit de sacrifice ?

De ces deux bons vieillards égoïstes, il y en a un en effet qui se sacrifie dans une certaine mesure, qui, sans cesser de s'aimer soi-même, s'absorbe en partie dans l'affection de son compagnon plus indifférent, plus porté à se laisser gâter sans esprit de retour. Tout amour, a-t-on dit, se réduit en somme à ceci : l'un embrasse, l'autre tend la joue. Ici celui qui tend la joue, c'est-à-dire celui qui se laisse dorloter, et de son côté borne ses manifestations de sentiment à des taquineries non méchantes, mais sans bonté, c'est le mari. Sa femme l'adore à sa manière. Cette adoration a beau s'exprimer vulgairement et se traduire par des attentions d'un ordre assez peu relevé ; elle est réelle, et elle amène sur les lèvres du lecteur un sourire plein d'indulgence, jusqu'au moment où elle arrache de ses yeux une larme d'une qualité rare, témoignage discret de l'attendrissement le plus profond et le plus pur.

Cette bonne vieille femme se sent mourir ; et dans la mort qui « vient la prendre » elle

ne voit qu'une douleur, celle de laisser seul et comme orphelin ce pauvre vieil enfant pour qui elle a vécu, et qui sans elle ne saura que faire de sa triste vie. Elle le recommande avec prières, avec menaces même, la bonne âme ! à une servante « vieille comme eux ; » et, après avoir tout disposé, tout réglé, de manière à ce que son compagnon « ne puisse trop se ressentir de son absence, » elle s'en va du côté où la mort l'appelle.

Athanase Ivanovitch reste d'abord atterré de douleur. Au retour de l'enterrement, sa solitude lui apparaît avec la sensation d'un vide irréparable. « Et il se mit à sangloter amèrement, inconsolablement, et les larmes coulaient, coulaient comme deux sources de ses yeux ternis. » N'est-il pas frappant de retrouver ici les expressions d'Homère ? « Il s'assit en versant des pleurs, comme une source à l'eau sombre, qui répand son eau ténébreuse le long du rocher où les chèvres mêmes ne montent pas. » Et n'est-

ce pas ici, comme dans le récit épique de *Tarass Boulba*, la puissance de pathétique, la savoureuse fraîcheur d'émotion dont la poésie primitive a seule le secret ?

Mais ce qui n'est pas d'un primitif, ce qui révèle au contraire dans Gogol un écrivain très averti, un psychologue très réfléchi, un satirique dont le parti est bien pris d'avance, et dont les moindres traits sont ajustés fort sûrement, c'est la petite parabole qui, au moment le plus touchant de ce récit, en interrompt le fil, et qui en dégage le sens caché, la portée morale, la leçon de psychologie.

Gogol quitte les deux époux à l'heure même de leur séparation très émouvante, et nous conte rapidement le roman d'un jeune homme, épris, à la folie, d'une maîtresse qui meurt. Dans l'effervescence de sa douleur, l'amoureux essaie de se tuer à deux reprises : une première fois d'un coup de pistolet dans la tête ; quelque temps après, et à peine guéri, en se jetant sous les roues d'un équipage

qui passe. « Il guérit encore, et un an après, dit Gogol, je le rencontrai dans un salon du monde. Il était assis à une table de boston et disait d'un ton dégagé : Petite misère. Derrière lui, appuyée à sa chaise, se tenait sa jeune et belle femme, qui jouait avec les jetons du panier. »

Le vieil Athanase Ivanovitch n'essaie pas de se tuer, mais il meurt lentement, jour par jour, du regret sans cesse croissant de celle qu'il a perdue, de la blessure toujours plus vive et toujours plus large que lui a laissée en plein cœur, ou, si l'on veut, en pleine chair le faisceau déchiré de ses impérissables habitudes.

« Je n'ai jamais écrit d'imagination, dit Gogol, c'est une aptitude que je n'ai pas. » — « Pouchkine, dit-il ailleurs, a touché juste quand il affirmait à mon endroit qu'il n'avait jamais connu dans un autre écrivain un pareil don d'exposer vivement les misères de la vie réelle, d'esquisser d'un trait ferme le néant d'un homme de rien. » Ce

talent, qui se manifestera d'une façon si éclatante dans le grand roman des *Ames mortes*, donne déjà un caractère frappant aux nouvelles écrites par Gogol sur Saint-Pétersbourg. Il y décrit d'une façon saisissante les déboires, les humiliations, les tortures mêmes qu'il avait ressenties ou pressenties à l'époque de ses débuts pénibles dans la carrière littéraire et de son stage fastidieux dans la bureaucratie.

Le Portrait, par exemple, est un conte fantastique qu'un accent de satire plein d'amertume distingue des récits du premier recueil. C'est l'histoire d'un peintre réduit à l'extrême misère, tant qu'il prend son art au sérieux. Un accident heureux lui met en main une somme d'argent qui lui permet de prendre un appartement sur la Perspective de Newsky : au travail il fait succéder la réclame. Il s'enrichit du jour où il perd son talent; toutefois, la préoccupation de l'idéal délaissé le suit comme un remords, et ce remords le mène droit à la folie.

Le Manteau est l'histoire d'un petit employé, doux, consciencieux, mais timide, lent et distrait. Le pauvre diable a une idée fixe : acheter un manteau pour se préserver de la gelée. Cette idée irréalisable finit par ébranler ce cerveau quelque peu débile.

On le voit, c'est un refrain des plus lugubres qui sert de conclusion à ces diverses analyses morales. *Les Mémoires d'un fou*, connus chez nous par la traduction, font faire au lecteur un pas de plus dans cette région du trouble mental, explorée avec une audace vraiment inquiétante. Involontairement on reporte sa pensée sur la folie finale de l'auteur, et le récit fait l'effet d'un prélude, ou tout au moins d'un pronostic.

J'insiste, au risque d'une redite, sur cette évolution qui s'accomplit dans l'esprit et dans l'œuvre de Nicolas Gogol. La note satirique n'apparaissait guère que dans certains détails des *Soirées à la ferme* ; elle s'y trouvait tempérée et comme rafraîchie par un souffle pur de poésie ; la nature y parlait

presque autant que l'homme, et elle y parlait un langage d'une douceur très pénétrante ou d'une superbe grandeur. Dans les Nouvelles sur Saint-Pétersbourg, la satire a déjà pris presque toute la place. Il s'y mêle pourtant un élément de fantaisie et de caprice, qui n'est plus la poésie des premières Nouvelles, mais qui fait encore sa part à l'imagination. Imagination troublée, déréglée, qui trahit chez Gogol un état physique et moral assez voisin de l'hyperestésie des voyants, des hallucinés. Cette période d'excitation est suivie de quelques années d'observation et de contemplation un peu moroses, pendant lesquelles Gogol écrit ou prépare ses deux grandes œuvres, la comédie du *Revizor* et le *Roman des Ames mortes.* Ici nous sommes en pleine satire, et la satire est en plein dans la réalité. Réalité souvent vulgaire, et parfois odieuse; l'auteur ne peint que ce qu'il voit; et si entre les objets de sa contemplation et son regard perçant, impitoyable, il passe parfois comme un

nuage d'illusion, c'est seulement une illusion sombre, un reflet de mélancolie qui obscurcit le vrai jour et rend la couleur des choses plus terne, l'aspect des hommes plus piteux.

Ce n'est pas que le roman des *Ames mortes* et surtout la comédie du *Revizor* n'aient des détails, ou des morceaux entiers, très amusants. Il n'y a point de satire sans gaîté, et Gogol s'entend à railler, c'est-à-dire, à égayer aux dépens d'autrui, autant que satirique au monde. Mais jamais rire ne fut plus amer que le sien, et ne se rapprocha plus de l'antique définition : « *cachinnus perfidum ridens.* » Cette âpreté de plume s'explique trop bien par un état morbide dont les premières manifestations remontent à l'enfance même de Gogol, et dont le dénoûment tragique a été la folie.

VI

La comédie du *Revizor* (l'inspecteur général) est donc une satire, la satire du fonctionnarisme en Russie. L'action se passe dans une petite ville de province. Les fonctionnaires de l'endroit sont réunis chez le gouverneur, car on vient d'annoncer la prochaine arrivée du revizor : « Que voulez-vous? dit le gouverneur avec un soupir; c'est un jugement de Dieu ! Jusqu'à présent, cela était tombé sur d'autres villes. C'est notre tour maintenant. »

En homme prudent, il a pris ses mesures, et il recommande aux autres employés d'en faire autant. « Vous, dit-il au directeur de l'hospice, vous ferez bien de vous arranger pour que tout soit sur un bon pied... Qu'on ait des bonnets de coton blancs, et que les malades n'aient pas l'air de ramoneurs comme d'habitude. — Et vous, dit-il au

médecin, il faudrait veiller à ce que chaque lit eût son écriteau en latin ou en n'importe quelle langue... Et le mieux serait qu'il y eût moins de malades; car on ne manquera pas de rejeter la faute sur l'administration. » Le directeur de l'hospice expose la méthode de traitement appliquée. Pas de médicaments coûteux. L'homme est un être simple; s'il meurt, il meurt; s'il guérit, il guérit. Toute autre méthode serait d'ailleurs peu pratique avec un médecin allemand qui n'entend pas le russe, et qui par conséquent ne peut tirer un mot de ses malades.

« Vous, dit-il au juge de paix, attention à votre tribunal! Dans votre salle des pas-perdus, votre garçon laisse vaquer vos oies, qui viennent caqueter entre les jambes des plaideurs.... Et votre salle d'audience, elle a l'air... le diable sait de quoi! Une cravache au milieu des dossiers! Et l'assesseur, qui exhale toujours une odeur comme s'il sortait d'une distillerie! » Mais le plus grave de l'affaire, ce sont les bruits de corruption. « Une

vétille, reprend le juge ; quelques cadeaux de chiens courants ! » Et il rend aussitôt allusion pour allusion : « Ah ! je ne dis pas, par exemple, que si quelqu'un se laissait donner une pelisse de cinq cents roubles et un châle à sa femme... » Le gouverneur l'interrompt vivement, et avec ce ton de tartuferie si fréquent chez le fonctionnaire russe : « C'est bon ! savez-vous pourquoi vous prenez des cadeaux de chiens ? C'est parce que vous ne croyez pas en Dieu. Vous n'allez jamais à l'église. Moi, au moins, j'ai de la religion. Le dimanche, je vais à la messe. Mais vous... Ah ! je vous connais bien. Quand vous vous mettez à disserter sur la façon dont le monde s'est fait, les cheveux s'en dressent sur la tête. »

« Et vous, dit-il au principal de collège, voyez à surveiller vos professeurs. Leurs façons sont suspectes ; il y en a un qui s'oublie dans sa chaire jusqu'à mettre la main dans sa cravate et à se gratter le menton : il ne faut pas inculquer des habitudes d'indé-

pendance à la jeunesse. » Survient le directeur des postes. Le gouverneur l'engage à décacheter un peu les lettres, histoire de s'assurer s'il n'y a pas de dénonciations. « Vous ne m'apprendrez pas mon métier, répond le directeur; je ne fais pas autre chose. » C'est en effet sa distraction de tous les jours; il ne pourrait plus se passer de cette lecture. Certaines lettres sont quasi aussi bien tournées que les gazettes de Moscou. Il a justement dans sa poche la lettre d'un petit lieutenant, des souvenirs de bal, une description achevée. Le gouverneur le prie de retenir au passage toute requête ou dénonciation : « Rien à craindre d'ailleurs : à la bonne heure si cela se pratiquait publiquement ! mais c'est comme en famille que la chose se fait. »

Deux flâneurs de l'endroit, deux mouches du coche, qui font assaut de caquetage et de bourdonnement, accourent tout essoufflés, et, après force propos interrompus, finissent par accoucher de la grande nouvelle. Il est

là, l'employé du gouvernement, le revizor; il les a vus manger du saumon, à l'hôtel; il a jeté un regard terrible sur leurs assiettes: « Ah! Seigneur Dieu! s'écrie le gouverneur, ayez pitié de nous, pauvres pécheurs! »

Et là-dessus, confession générale, récapitulation des gros péchés les plus récents: la femme du sous-officier fouettée, les prisonniers privés de leurs rations, les cabarets établis en plein vent, les rues non balayées. « Quel âge a-t-il? C'est un jeune homme: il y a plus d'espoir qu'avec un vieux diable. Vite des ordres, des mesures, et courons au-devant de lui. Mon chapeau, mon épée; mais l'épée est abîmée! Ce maudit chapelier! Il voit que le gouverneur a une vieille épée et il ne lui en envoie pas une neuve. Quel tas de coquins! Ah! mes drôles! Et je suis bien sûr qu'ils ont déjà leurs pétitions toutes prêtes, et qu'il va en sortir de dessous les pavés!... Il faut que chacun m'empoigne la rue... Diable emporte la rue! m'empoigne

un balai, veux-je dire... et me nettoie la rue devant l'hôtel, et qu'elle soit propre... Écoute, gare à toi ! Je te connais bien. Tu fais la sainte-n'y-touche, et tu fourres les cuillers d'argent dans tes bottes. Méfie-toi. Ne m'échauffe pas les oreilles ! Quel tripotage as-tu fait chez le marchand tailleur ? Il t'a donné deux archines de drap pour te faire un uniforme, et tu as chipé toute la pièce. Attention ! *Tu voles trop pour ton grade !* »

Le mot est passé, en Russie, à l'état de proverbe, et notre Molière n'en a pas beaucoup de plus forts. Tout aussi bien que dans Molière, la situation se prolonge et se renouvelle avec une verve qui ne faiblit pas. Dans la bouche du gouverneur, les ordres se succèdent, les idées se pressent, les mots se heurtent, les exclamations de fureur, de terreur se précipitent, la note hypocrite se mêle au trait de caractère dont la violence se fait jour sous les faux semblants, et ce trouble intime est comme rendu visible par des jeux

de scène un peu vulgaires, mais tout à fait plaisants : « C'est le carton que vous prenez, voilà votre chapeau ! » Tout cela constitue un comique rude, violent, mais veau et irrésistible.

Le personnage qui trouble ainsi toute une ville est lui-même un pauvre diable assez troublé. Klestakof a quitté Pétersbourg, où il est petit employé, pour aller passer un congé en province. En route il a joué, s'est fait vider les poches, et il attend que son père lui ait envoyé de nouveau de quoi payer les frais de poste et la note de l'hôtelier. C'est son valet Osip qui nous instruit de tous ces détails. C'est lui qui nous donne, avec le mot de la situation, la clé du caractère de son maître : « Aujourd'hui on se flanque une bosse, demain on crève de faim... Mais il nous faut des fiacres. Chaque jour il m'envoie lui chercher un billet de spectacle. Ça dure une semaine, et puis il me dit de porter son habit neuf au clou... Un habit lui coûte cent cinquante roubles. Il met vingt

roubles à un gilet; pour les pantalons, je n'en dis rien : on ne peut pas savoir où ça monte. Et le pourquoi de tout cela ? Le pourquoi ? Voilà : Monsieur n'est pas à son affaire. Au lieu d'aller à son bureau, Monsieur se promène sur la *Prechpective* (la Perspective de Newsky); Monsieur fait sa partie. Ah ! si le vieux gentilhomme savait tout ce trafic-là ! Il se soucierait bien de penser que Monsieur occupe une place du gouvernement; il vous lui relèverait la chemise et il lui donnerait une volée de coups à se frictionner toute une semaine. »

Dans la pièce du *Revizor*, ce valet Osip remplit un rôle bouffe assez analogue à celui du fou dans Shakespeare ou du gracieux dans la comédie espagnole. Toutefois, le bouffon russe est un butor plus qu'un badin; il n'égaie pas la scène de lazzis; il fait pouffer le spectateur par ses naïves balourdises. Cela sent la farce et peut paraître excessif. Mais excessif de cette manière, ne l'est pas qui veut. C'est le beau défaut d'Aristophane,

et même de Molière: rappelons-nous ce qu'en disaient Fénelon, La Bruyère et Rousseau. Et peut-être, en dépit de la définition célèbre, le plus grand effort du poète comique n'est-il pas de faire rire et surtout sourire les délicats? Un excellent acteur contemporain définissait le grand comédien celui qui n'a qu'à montrer sa grimace entre les deux battants d'une porte pour faire éclater de rire tout le public. L'auteur et l'acteur de génie ne se reconnaissent-ils pas au même trait? N'ont-ils pas tous les deux le secret de cette grimace?

Pour revenir à l'analyse de la pièce, Klestakof querelle son valet, qui n'ose plus porter à l'office les réclamations du voyageur. L'hôtelier traite cet inconnu en homme qui ne paie pas : il lui octroie, après bien des négociations, une lavasse en guise de soupe, et de la savate brûlée sous couleur de rôti. Au milieu des vociférations que lui arrache une semblable avanie, Klestakof voit revenir Osip, qui lui annonce la visite

du gouverneur. Il s'imagine que le personnage vient procéder à l'arrestation dont on le menaçait il n'y a qu'un instant, et il essaie aussitôt de se disculper à ses yeux. Ses explications, énigmatiques pour le visiteur encore plus troublé, claires seulement pour le lecteur ou l'auditoire, n'ont d'autre effet que d'augmenter la terreur du haut fonctionnaire qui se croit en présence d'un inspecteur général très retors. Dans les propos incohérents, mais pleins d'aveux naïfs, que lui tient le petit employé, le gouverneur n'entend que certains mots effrayants, la prison, le ministre. Il ne se rassure à moitié que lorsque l'entretien lui présente un biais pour offrir et faire accepter de l'argent.

Klestakof a fini par dire la chose comme elle est : « Si je suis ici, c'est que je n'ai pas un kopek. » Le gouverneur voit dans cet aveu une finasserie de plus ; il fait toutefois des offres de service. On lui emprunte deux cents roubles. « Prenez, dit-il avec empressement, ne comptez pas, ce n'est pas la

peine ; » et, au lieu de deux cents roubles, il en glisse cinq cents. Et voilà nos deux aigrefins enchantés de se trouver si aisément d'accord. Klestakof flaire une méprise, et se garde de dire un mot qui puisse la dissiper. Le gouverneur croit démêler sous les façons ambiguës de Klestakof tout un dessein profond. « Il veut qu'on respecte son incognito. A deux de jeu. Feignons de ne pas savoir quel homme il est. » En attendant que les malles du voyageur soient déposées en un lieu plus digne de lui, c'est-à-dire à l'hôtel même du gouverneur, on part en drochki pour visiter le collège et l'hospice ; on brûlera la politesse à la prison, qui n'offre pas le moindre attrait pour Klestakof : « A quoi bon voir la prison ? Il vaut mieux s'en tenir aux établissements de bienfaisance. »

Nous voici donc dans la maison du gouverneur. On attend Klestakof, et l'entrée de ce personnage d'importance est fort bien préparée par deux ou trois scènes de caque-

tage où dominent surtout les voix de la femme et de la fille du gouverneur. Enfin il paraît, suivi du gouverneur et des autres fonctionnaires du district. On sort de visiter l'hospice, c'est-à-dire de déjeuner copieusement chez l'administrateur. La glace est rompue ; les langues sont déliées ; celle de Klestakof fait merveille.

Ce sont d'abord les politesses raffinées de la présentation, puis le développement sur les charmes de la capitale, et aussitôt commence une série d'inventions de Klestakof greffées l'une sur l'autre.

En voici le résumé, qui supprime le mouvement endiablé, non la vertu comique de la scène.

Au ministère, Klestakof est l'intime du directeur ; dans la rue, on le reconnaît au passage ; les soldats sortent du poste et lui portent les armes ; au théâtre, il est un habitué des coulisses ; il fait des vaudevilles, il est l'ami de Pouchkine, « un grand original ; » il écrit dans les journaux ; il a fait

le *Mariage de Figaro*, *Robert le Diable*, *Norma*; c'est lui qui signe sous le nom de baron de Brambeus ; on lui cite un livre : « Il est de moi ; » on lui objecte que le titre porte le nom d'un autre auteur : il a réponse à l'objection ; les bals qu'il donne à Pétersbourg sont merveilleux ; il rassemble autour de sa table de whist le ministre des affaires étrangères, l'ambassadeur de France et celui d'Allemagne ; par moments, un bout de vérité se fait jour à travers ce tissu de vanteries improvisées ; mais il rattrape lestement la phrase imprudemment lâchée ; son importance augmente à chaque effort nouveau de son imagination ; un jour on lui a offert la direction du ministère : il aurait voulu refuser, mais qu'eût dit l'empereur ? Il prend donc le service, et de quelles mains ! Il donne à chacun son paquet ; tous ventre à terre ; le Conseil d'Etat tremble de peur à sa vue ; aujourd'hui pour demain on le fera feld-maréchal.

L'aventurier ne déparlerait pas, si l'ivresse

ne s'en mêlait, et ne lui coupait la parole. Les employés, dont l'effroi est monté à son comble, l'aident respectueusement à quitter la salle pour aller cuver sa gloire et son vin sur un lit de la chambre voisine. « Charmant garçon ! » répètent à qui mieux mieux la femme et la fille du gouverneur. « Terrible homme ! » dit celui-ci d'un ton préoccupé. Car il a bien démêlé dans toute cette hâblerie quelque petit mensonge. « Mais comment parler de quelque chose sans mentir un peu ? Le sûr, c'est qu'il joue avec les ministres, c'est qu'il va à la cour ! » Et pendant que le faux revizor ronfle paisiblement sa méridienne, on s'attache au valet Osip, faute de mieux; lui aussi, il reçoit sans broncher les cajoleries, les compliments et les pourboires.

Mais voici la partie vraiment neuve, et puissante de cette satire hardie. Comment amadouer le féroce inspecteur ? Est-il homme à recevoir de l'argent ? Cette tentative de corruption peut conduire à la Sibérie. Le

juge se risque en tremblant. Le billet de banque qu'il tenait à la main lui échappe. A sa grande frayeur, il voit le revizor se précipiter sur le billet ; à sa grande joie, il l'entend dire : « Vous me feriez plaisir de me prêter cela. — Comment donc ! trop d'honneur ! » Et discrètement il cède la place à un autre.

Le directeur des postes entre en grande tenue, avec une attitude des plus officielles. Klestakof abrège les formalités de la conférence. « Ne pourriez-vous pas me prêter trois cents roubles ? » Nouvel acquiescement empressé ; nouvelle disparition plus empressée encore.

Le principal du collège paraît : Klestakof, mis en belle humeur, offre un cigare, entame des propos gaillards, toutes façons qui achèvent de troubler la tête du pauvre homme, déjà fort intimidé. Mais un nouvel emprunt de trois cents roubles se négocie en quatre mots, et le principal s'enfuit en criant : « Dieu merci, il n'a pas visité les classes ! »

L'administrateur des hospices a imaginé de se blanchir aux dépens des autres fonctionnaires. Il a apporté contre eux un réquisitoire dont notre aventurier n'a que faire : le faux revizor consent pourtant à ce qu'on lui transcrive tous ces détails-là. Ce que l'administrateur ne songe pas à offrir, c'est la somme de quatre cents roubles, qu'on finit par lui demander, et qu'il débourse sans souffler mot.

Il est plus difficile de faire cracher quelque argent aux deux nouvellistes qui ont les premiers découvert dans le voyageur de l'auberge l'étoffe d'un inspecteur général. Le diable d'homme trouve pourtant le moyen de les rançonner quelque peu. Ils ne sont pas fonctionnaires, il est vrai ; mais comme ils complètent gaîment le cortège ! Gogol justifie leur visite en les donnant pour des solliciteurs. L'un veut légitimer un sien bâtard, « né, pour ainsi parler, pendant le mariage » et par conséquent à moitié légitime. L'autre voudrait qu'à l'occasion on prononçât son

nom devant la cour et devant l'empereur : « rien que ceci : dans telle ville demeure un tel ; oui, pas davantage : un tel demeure en telle ville. »

Ce défilé des fonctionnaires a une contre-partie d'un comique éloquent et même douloureux. Klestakof vient de compter son argent : il trouve le rôle aisé à jouer et plein de profit. Mais Osip, dont la tête lourde a plus de sens que le cerveau éventé de son maître, lui conseille de faire atteler les chevaux de poste et de déguerpir avant qu'il ne soit plus temps. Klestakof se rend à ses raisons ; toutefois la farce est si bonne qu'il ne peut pas se tenir d'en écrire à un de ses amis, journaliste de Pétersbourg. On devine que cete lettre n'arrivera pas à son adresse et qu'elle servira au dénoûment.

Tout à coup des voix se font entendre au dehors. Ce sont les marchands, le chapelier en tête, qui viennent exposer au revizor leurs récriminations. Le gouverneur

les vole sans pudeur ; quand on réclame, il vous ferme la porte au nez en disant : « Je ne te ferai pas appliquer la question, cela est contre la loi, mais je te ferai avaler des couleuvres... » Une femme arrive et se plaint qu'on lui ait pris son mari pour le faire soldat, à la place de deux autres qui ont échappé au service à l'aide de cadeaux. « Ton mari est un voleur ; il l'est ou le sera. » Voilà la raison qu'elle a tirée de ce « gredin de gouverneur ! »

Mais c'est l'affaire d'un inspecteur général pour de bon que d'exercer les devoirs de l'emploi. Klestakof a touché les profits et croit pouvoir s'en tenir là. Justement les malades apparaissent en houppelande d'hôpital, avec des mines de fiévreux et de pestiférés : le faux revizor fait chasser rudement tout ce monde importun, et il condamne la porte.

A ces scènes d'une impression lugubre l'auteur fait succéder, par un heureux contraste, des inventions d'une charmante

bouffonnerie. La fille du gouverneur entre. Pour tromper le temps, Klestakof lui conte fleurette, l'embrasse, tombe à ses genoux. La mère paraît, et se montre choquée, mais à la façon de Bélise dans les *Femmes savantes* : ces hommages-là lui sont dus. La fille sort après une verte semonce. L'amoureux improvisé continue, à l'adresse de la mère, la déclaration commencée pour la fille, qui rentre au moment où il se jette à genoux pour la seconde fois. Le gouverneur survient, et il manque étouffer de surprise en s'entendant demander la main de sa fille par un inspecteur général. Comment se dérober à tant d'honneur? l'accord se conclut sur-le-champ, et les deux fiancés tombent dans les bras l'un de l'autre.

C'est à ce moment que le valet Osip vient tirer son maître par la basque de l'habit et lui annoncer que les chevaux sont prêts. L'aventurier, rappelé à la réalité, donne une brève explication : un oncle richissime à visiter, une absence d'un jour ; la chaise

de poste part, et l'acte finit sur ce mot du postillon à ses chevaux : « Enlevez, les ailés ! »

Le dénoûment a beau être prévu : il est d'une gaîté, d'une verve, d'une variété dans le détail, qui le rendent plaisant, attachant, fécond en surprises. Ce n'est pourtant que le dénoûment de notre *Misanthrope*, la lettre révélatrice où chaque personnage de la pièce reçoit son lot d'épigrammes. L'humeur de Gogol s'est donné carrière dans cette série de portraits rapidement esquissés, dont les originaux sont réunis autour du lecteur, qui n'est pas plus épargné que les autres. Le développement de l'idée est d'une verve intarissable ; mais l'idée même revient à Molière, et il y a longtemps que Mérimée lui en a reporté tout l'honneur.

Ce qui appartient à Gogol, ce qui donne au dénoûment du *Revizor* une couleur originale, c'est la fureur comique du gouverneur en se voyant jouer de si belle façon. Son nouveau titre de beau-père d'un ins-

pecteur général l'exaltait, le grisait déjà. Il en écrasait les marchands. Il les foudroyait de son regard. Il les congédiait sur un de ces mots profonds qui peignent le fonctionnaire russe avec sa redoutable hypocrisie : « Dieu commande de pardonner; je n'ai pas de rancune... Vous serez seulement assez bons pour vous rappeler que je marie ma fille, et pas au premier noble venu. Tâchez que vos félicitations soient à la hauteur. Ne comptez pas vous en tirer avec un saumon fumé ou un pain de sucre ; vous m'entendez ? Allez, et Dieu vous garde ! » Le gaillard rêvait déjà les épaulettes de général : il s'enflait à vue d'œil ; il recevait avec des airs de prince les compliments doucereux des autres fonctionnaires. Tout à coup le pot au lait tombe et se répand ; le ballon crève. Dans tout ce qui s'est passé, il n'y a eu que comédie : un filou adroit et des coquins dupés. Le plus dupé de tous, le gouverneur se livre à des emportements d'une frénésie tout à fait amusante : « Grosse

bête, se dit-il à lui-même en se donnant des coups, idiot ! Tu as pris un torchon pour un grand personnage. Et lui, à cette heure, il galope sur la route au bruit des clochettes. Il contera l'histoire à un chacun. Bien plus, il se trouvera un écrivassier, un barbouilleur de papier pour te couvrir de ridicule ! Voilà la honte ! Il ne ménagera ni ton grade ni ton emploi, et il se trouvera des gens pour appuyer cela de la voix et des mains. Vous riez ? Riez de vous, oui... (Il trépigne de fureur). Si je les tenais, ces barbouilleurs de papier ! Maudits libéraux ! Graine du diable ! Je leur mettrais un mors, un caveçon ; je broierais toute cette engeance ! »

Et voici qui ajoute encore au piquant de cette aventure.

Au moment même où le gouverneur, outré d'avoir pu prendre ce fat pour un inspecteur général, cherche autour de lui celui qui l'a poussé à commettre cette bévue, un gendarme entre et lui dit : « Vous êtes prié de

vous rendre sur-le-champ chez M. le Revizor qui arrive en mission de Pétersbourg. Il est descendu à l'hôtel. » Toute l'assistance est comme foudroyée, et la toile tombe sur une scène muette dont Gogol a réglé l'arrangement avec la minutie d'un écrivain réaliste, pour qui les attitudes et les jeux de physionomie sont le complément indispensable d'une peinture morale. En effet, ils sont bien, surtout dans ces moments où une vive émotion arrache tous les masques, la traduction fidèle et lisible du caractère.

VII

Après avoir mis à nu les vices de l'administration russe dans la comédie satirique du *Revizor*, Gogol aborda la question sociale dans le roman des *Ames mortes*. Il se mit à l'œuvre au moment même où le czar Nicolas, en humeur de libéralisme, proclamait, dans un ukase d'un effet prodigieux,

le principe de l'abolition du servage. Malheureusement, cette politique libérale du pouvoir ne tint pas devant le mécontentement des classes élevées : le décret ne fut pas appliqué. Mais l'élan était donné, et la satire de Gogol allait une fois de plus se faire l'écho du sentiment populaire.

Le titre même du roman était déjà un trait satirique dont le sens ne pouvait pas échapper à un Russe, mais qui pour un lecteur français exige une assez longue explication. A l'époque du servage, la fortune d'un seigneur russe s'évaluait non pas d'après l'étendue de ses terres, mais d'après le nombre des paysans mâles qui les peuplaient. Ces serfs s'appelaient des *âmes*. Un propriétaire de mille âmes était un grand seigneur ; un propriétaire de cent âmes n'était qu'un piètre hobereau. Le propriétaire payait la capitation pour toutes les âmes de son domaine ; mais, comme le recrutement se faisait rarement, il lui arrivait de payer longtemps pour des serfs

morts, en attendant qu'une nouvelle revision officielle les eût retranchés du nombre des vivants. On comprend ce que pouvaient coûter ces âmes mortes à un seigneur dont la famine, le choléra ou tout autre fléau avait visité les terres, et l'on s'explique qu'il eût intérêt à s'en débarrasser.

Ce qui paraît plus surprenant, c'est qu'il y ait eu des gens pour en faire l'acquisition. Mais cette fois encore il suffit, pour diminuer l'étrangeté du fait, de l'accompagner d'un simple commentaire. Il y avait en Russie, à l'époque où nous transporte le roman de Gogol, une sorte de banque établie et encouragée par l'Etat, et dirigée par le conseil de tutelle des divers Instituts d'orphelins, d'orphelines, de sourds-muets, etc. Cette banque empruntait à 4 pour 100 et prêtait sur gages. On y pouvait hypothéquer ses biens meubles ou immeubles et y engager sa terre et ses paysans jusqu'au chiffre de dix mille âmes, soit à deux cents roubles par tête, jusqu'à la somme de deux

millions de roubles. Voilà pourquoi le héros du roman de Gogol, Tchitchikof, ancien employé de douanes, destitué pour malversation, achète des âmes mortes. Il espère en posséder un jour assez pour peupler une terre perdue dans une province extrême de l'empire, et engager ce domaine à l'Etat pour une somme d'importance qui lui permette d'aller vivre en grand seigneur à l'étranger.

Comme on le voit, la donnée du livre a perdu de son intérêt depuis l'abolition du servage, et elle n'en a jamais eu beaucoup que pour les lecteurs russes. Mais cette donnée n'est pour Gogol que le prétexte piquant d'une série d'études sur la vie provinciale en Russie. Ces études sont d'une originalité, d'une variété et parfois d'une force dont il est à craindre que notre analyse ne donne qu'une idée bien affaiblie.

Le héros des *Ames mortes* est bien un héros de roman réaliste, c'est-à-dire qu'il n'a rien qui justifie ce titre de héros. Il n'est

ni beau ni laid, ni gros ni maigre, ni roide ni souple ; on ne peut pas dire qu'il soit vieux ; on ne peut pas non plus le prendre pour un jeune homme. C'est un homme plus prudent que courageux, plus ambitieux qu'honnête, plus obséquieux que digne, plus soucieux de sa tenue que de sa conduite, à la fois capable d'astuce et coupable d'étourderie, sans talent, mais non sans ressources, sans fonds de bonté, mais non sans quelque menue monnaie de bienveillance, sans conscience, mais non sans un certain vernis de décence et de gravité. Ce personnage effacé reçoit une sorte de relief du cadre même dans lequel l'auteur l'a ingénieusement placé. Tchitchikof voyage à travers la province, et Gogol ne le sépare point de ce qui lui est indispensable pour l'accompagner dans sa bizarre odyssée, je veux parler de sa calèche, de ses chevaux et de ses gens.

Pétrouchka, son laquais, est un lourdaud d'une trentaine d'années, à gros nez, à

grosses lèvres, d'une physionomie rude, dont la peau exhale une odeur *sui generis*, qui se communique à tout ce qu'il approche. Il parle rarement, et lit le plus qu'il peut : mais peu lui importe la nature du livre. Il ne s'inquiète pas du sujet. « Ce qui lui plaisait, ce n'est pas ce qu'il lisait, c'était l'acte même de la lecture. Il n'en revenait pas de voir qu'il sortait éternellement des mots dont le diable seul sait ce qu'ils veulent dire. »

Le cocher Séliphane est un petit homme aussi bavard que Petrouchka est silencieux. Il remplit les longues heures de la route, à travers la steppe déserte ou les cultures monotones, par des monologues d'une désopilante variété. C'est le plus souvent à ses chevaux que son discours incohérent s'adresse. Il cingle de reproches, accompagnés parfois d'un coup de fouet sous le ventre ou sur les oreilles, le *Tigré,* un grand finaud, attelé à droite en bricole, qui feint de tirer à vous faire croire qu'il se donne un grand

mal, et qui de fait ne tire pas du tout. Le bai est au contraire un cheval très « respectable ; » il fait son devoir en conscience, ainsi que l'alezan clair, surnommé l'*Assesseur*, parce qu'il a été acheté chez un juge. Le cocher Séliphane, qui connaît l'esprit de ses bêtes, ne trouve aucun sujet d'entretien trop élevé pour elles. Il leur cite l'exemple de son maître, qu'on respecte parce qu'il a servi le gouvernement, parce qu'il est conseiller de collège; et, une fois entré dans ces considérations abstraites et subtiles sur le devoir, il va si loin, il s'élève si haut, qu'il se perd régulièrement dans l'écheveau brouillé des sentiers russes, et qu'il achève parfois son raisonnement dans le fond d'un bourbier.

Quant à la voiture, elle a aussi sa physionomie étrange, et, pour ainsi parler, son cachet national. C'est la britchka, aux rideaux de cuir munis de deux œils ronds vitrés, la britchka dont le postillon, non pas botté à l'allemande, mais seulement, avec sa grande

barbe et ses mouffles, assis on ne sait sur quoi, siffle, brandit son fouet, hurle sa chanson et fait voler l'attelage emporté sur la terre qui tremble.

C'est dans cet équipage que Tchitchikof arrive dans la ville de N... Il se présente au gouverneur, au vice-gouverneur, au procureur fiscal, au président de cour, au maître de police, au fermier des eaux-de-vie, au directeur général des usines de la couronne. Sa politesse, ses propos habilement flatteurs à l'adresse de chacun de ces messieurs, son air pénétré en présence des dames, lui donnent aussitôt la réputation d'un homme du meilleur ton. Il est accablé d'invitations ; il fait ses débuts dans le monde de N... à l'occasion d'une soirée donnée par le gouverneur. La foule des fonctionnaires s'y divise en deux classes: les « *fluets* » qui papillonnent autour des dames, jargonnent gaîment en français, et en trois ans réussissent à engager au *Lombard* tout le bien paternel; et les « *gros* » qui sans bruit thésaurisent, achètent du bien

sous le nom de leur femme, et un beau jour prennent leur retraite pour aller vivre en seigneurs de village, en vrais « *barines* » russes, jusqu'à ce que leurs héritiers, ordinairement des *fluets*, arrivent prendre possession de l'héritage et n'en fassent qu'une seule bouchée.

Dans cette foule un peu uniforme, l'attention de Tchitchikof est attirée par deux gentilshommes campagnards : Manilof, un Philinte russe extrêmement doucereux, empressé et sensible, et Sabakévitch, un colosse aux façons brusques, au parler laconique. Tous les deux prient le nouveau venu d'honorer de sa présence leur habitation éloignée de quelques verstes seulement. On voit paraître ici le plan du romancier. Il va conduire son héros et ses lecteurs de visite en visite à travers tous ces intérieurs de seigneurs provinciaux, dont il s'est promis de railler les défauts ou de flétrir les vices. Et ce que le trafic du voyageur ramènera toujours sous nos yeux dans ses pérégrinations, ce sera la

condition des serfs chez ces divers maîtres, condition précaire et mal réglée chez les meilleurs, lamentable chez les mauvais. Aussi l'importance des mérites littéraires dans le roman des *Ames mortes* s'efface, quelle qu'elle soit, devant la portée politique et sociale de la conception. Ou plutôt c'est là le caractère nouveau et durable que Gogol imprime au roman national : il applique ce genre, où la fantaisie dominait, à la description réelle de la vie russe, c'est-à-dire qu'il le voue à la peinture des abus de toute sorte dont le peuple russe est encore en quelque sorte emmaillotté, à l'expression des souffrances dont se sent de plus en plus accablée la classe des gens qui pensent, plus opprimée aujourd'hui que les serfs d'autrefois, enfin à la traduction de tous ces vœux obscurs mais pressants, de ces aspirations vagues mais ardentes, qui se résument dans le vieux cri moscovite : « En avant ! » répété aujourd'hui tout bas d'un bout à l'autre du pays comme un mot d'ordre.

Le premier intérieur que Gogol nous fait visiter en compagnie de l'acheteur d'âmes mortes est celui de la famille Manilof. Dès l'approche du village de Manilofka on commence à ressentir une impression de banalité, de fadeur et d'ennui. Le paysage est d'une pauvreté qui n'exclut pas la prétention : c'est, dans le bas, une mare verdâtre, jouant le tapis de billard, et, dans la partie élevée du coteau, quelques bouleaux atrophiés. Sous deux de ses arbres vieillot est phthisiques, se dresse une tonnelle à toit plat, en lattes croisées peintes en vert, dont l'entrée est formée par deux colonnettes avec un fronton où se lit cette inscription : « Temple de la méditation solitaire. »

Le cadre est tout à fait approprié aux personnages. Manilof est un blond fade, aux yeux bleu de faïence. « Son visage toujours souriant, ses phrases toujours sucrées font dire à la première minute : Quel homme aimable et bon ! La minute suivante, on ne disait rien du tout, et à la

troisième on pensait à part soi : « Que diable est-ce que cet homme ? » C'est avant tout un homme ennuyeux. Il n'a pas une passion, une manie, un tic ; il n'offre pas une saillie. Il a servi autrefois et a laissé à l'armée la réputation d'un officier très doux, mais « d'un bourreau de tabac du Levant. » Retiré dans sa terre, il laisse la culture aller comme elle veut. « Quand un de ses paysans venait le trouver et lui disait, en se grattant la nuque : « Seigneur, permets que j'aille chercher de l'ouvrage pour gagner de quoi payer ma redevance, » — « Bon, va ! » répondait-il en envoyant une bouffée de pipe, et il ne s'avisait pas de penser que cet homme demandait à s'éloigner de sa vue pour se livrer commodément à ses habitudes d'ivrognerie. » Lui-même il est continuellement plongé dans une sorte de rêverie somnolente, qui ressemble à une ivresse de l'esprit. Ses pensées ne sortent pas de l'état embryonnaire ; mais elles reviennent avec la persistance de l'idée fixe dans le cerveau

de l'homme qui n'a plus d'idées. Son bureau porte toujours le même livre ouvert au même endroit. Le salon de sa maison a été tendu de soie et meublé luxueusement il y a quelques années. Il manque toujours deux fauteuils « qui ne sont pas encore prêts » depuis les premiers jours de mariage. Un candélabre en bronze,qui est un objet d'art, a pour pendant un mauvais chandelier de cuivre, boiteux, bossu, souillé de suif.

Ce désordre ne choque personne dans la maison. Manilof et sa femme sont enchantés de tout, d'eux-mêmes, de leurs enfants, de leurs voisins, de la ville de N... Chaque fonctionnaire est un homme « des plus distingués, des plus aimables, des plus honnêtes. » Des gens si prompts à l'admiration et à la louange se fondent en grâces pour recevoir leur hôte. A son tour, il exalte les mérites des Manilof, s'extasie sur l'intelligence précoce de leurs deux fils, Alcide et Themistoclus, et quand il a séduit tout son

monde par ses façons délicieuses, il tire Manilof à part et lui demande s'il a perdu beaucoup de paysans depuis le dernier recensement. Le propriétaire, très embarrassé pour répondre, mande son intendant, ancien manant, qui a coupé sa barbe et jeté le caftan aux orties, grand ami du lit de plume et du couvre-pieds de fin duvet, compère ou parent des gros bonnets du village, tyran des pauvres diables qu'il accable de charges et de corvées. Ce gaillard rebondi, qui se lève à huit heures du matin, et qui se lève pour mettre le samovar de cuivre rouge sur la table et savourer son thé en gourmet pendant une heure et demie, n'en sait pas plus long que son maître sur l'article insignifiant de la mortalité des serfs : « Le nombre des morts ? Voilà une chose qu'on ne sait pas. Comme çà, le nombre des morts ? Personne n'a eu l'idée de les compter, naturellement. »

Tchitchikof demande qu'on lui en dresse la liste exacte, avec les noms, prénoms, so-

briquets, dates de naissance, couleur d'œil, nuance de cheveux. L'intendant parti, il arrive à l'explication délicate. Manilof prend un instant son hôte pour un fou ; mais la physionomie de celui-ci n'a rien que de très rassurant. Il est arrêté encore par la crainte d'une illégalité ; l'acheteur lève ce scrupule. L'acte de vente ne parlera point d'âmes mortes : « Mortes ? jamais ! Nous les inscrirons comme vivantes ; c'est le titre qu'elles ont sur les registres officiels. Personne ne me fera jamais enfreindre la loi. Je la respecte : j'ai assez souffert de cette rigidité dans ma carrière de fonctionnaire. Le devoir d'abord, la loi avant tout. Voilà comme je suis, et je mourrai comme cela. Quand la loi parle, pas d'objections. » Manilof se rassure donc, et quand il est convaincu que la couronne n'a qu'à gagner à ce mouvement de la propriété même fictive, il offre toutes ses âmes mortes gratuitement. Il voudrait avoir de bien autres occasions de manifester à son nouvel ami

« tout l'entraînement de son cœur, tout le magnétisme de son âme. » L'ami part en promettant des jouets aux enfants prodiges, et « quand le nuage de poussière soulevé par la britchka eut disparu, Manilof rentra, s'assit et s'abandonna à la douce pensée qu'en somme il avait été avec son convive d'une amabilité parfaite et telle qu'on pouvait l'attendre de sa nature éminemment bienveillante et heureuse de plaire. »

Toutes les négociations n'aboutiront pas avec cette facilité. En se rendant chez le laconique géant Sabakévitch , l'équipage s'égare, et la voiture verse à point devant une maison de campagne habitée par une vieille dame russe, madame Karabotchka. Comme chez Manilof, l'aspect du pays décèle en quelque sorte le caractère de l'habitant. Le paysage n'est guère qu'un nid à poules. Des volailles de toute sorte remplissent la basse-cour, derrière laquelle s'étendent des champs de légumes accidentés çà et là d'arbres fruitiers , que préservent de vastes

housses de filet. Au milieu de cette nature vulgairement utilitaire se dresse une perche terminée par une traverse en forme de croix, et sur les bras de cette croix une camisole trouée que surmonte un bonnet avarié de « la dame et maîtresse de tous ces biens. »

Avec Nastasia Petrovna (ce sont les prénoms de la dame), Tchitchikof n'y met pas tant de façons qu'avec Manilof. Il est Russe, c'est-à-dire qu'il possède à fond toutes les nuances de langage et toutes les intonations diverses par lesquelles on peut témoigner à son interlocuteur de la vénération, du respect, de la déférence, de l'estime, une considération banale, une familiarité dédaigneuse, et, en descendant encore, tous les degrés de la protection jusqu'à la limite extrême du mépris. Il aborde donc familièrement son sujet. Mais la proposition épouvante la bonne femme. « Qu'as-tu donc à faire de mes morts ? » dit-elle, en braquant sur lui ses deux grosses prunelles striées de jaune safran. Elle flaire là-dessous quelque méchant tour;

et son entêtement de paysanne bornée, mais prudente, finit par exaspérer l'acheteur, qui s'emporte, frappe le plancher d'une chaise de jonc placée à sa portée, et, au grand effroi de la vieille dame, mêle le nom du diable à ses exclamations furieuses. Ces violences font cependant moins d'effet qu'une promesse coulée en douceur dans le courant de l'entretien. « Moi, qui voulais me rendre acquéreur de la plupart de vos produits, car j'ai pris à ferme des fournitures pour des particuliers et pour plusieurs grands établissements de la couronne ! » Ce mot de couronne fait entendre raison à la vieille tête de chêne. — « Soit, dit-elle, je consens pour quinze roubles en assignats. Seulement, écoute encore, petit père : pour les fournitures, s'il te faut de la farine de seigle ou de blé, de sarrasin ou d'orge, s'il te faut de la volaille et du bétail sur pied ou abattu, ne va pas m'oublier et me faire du tort. » A trafic, trafic et demi. L'acte se rédige à l'instant même, et Mme Karabotchka, voyant

son hôte exhiber de son nécessaire de voyage une provision de papier timbré neuf, s'arrange pour se faire octroyer, en cas de nécessité, une feuille de cinq roubles.

Toute cette comédie mériterait d'être transcrite mot pour mot. La situation, déjà traitée dans le chant précédent, y est renouvelée avec un art consommé. Les caractères se développent en pleine lumière ; les reliefs s'accusent ; le trait est plein de franchise dans sa vulgarité voulue ; le coloris est plein d'éclat dans ses audaces un peu triviales. Cette scène bourgeoise est elle-même enclavée dans deux narrations excellentes qui ouvrent et ferment le chapitre ou le « chant » avec une symétrie du plus habile effet.

Au début de l'épisode, c'est l'entretien déjà mentionné de Séliphane le cocher avec ses chevaux, les erreurs de la britchka sous une pluie torrentielle à travers des chemins défoncés par l'orage, enfin la catastrophe qui envoie tout l'équipage au fond d'un fossé dans la boue.

A la fin du chant, c'est le retour de la britchka guidée par une fillette de l'endroit, sorte de sauvagesse aux jambes nues littéralement bottées de vase fraîche. Séliphane conduit son attelage avec une application silencieuse qui fait un piquant contraste avec sa fougue loquace du jour précédent. Les chevaux, le Tigré surtout, regrettent ses discours ; car il les a remplacés par une grêle de piqûres traîtresses sur les parties grasses, charnues, molles, délicates et sensibles de leur corps. Enfin, quand la voiture est sortie de la région des boues, et qu'à travers tous ces chemins courant dans tous les sens, « comme des écrevisses au marché quand on les laisse fuir du sac, » le cocher eut atteint la grande route et aperçu l'auberge, il retint son attelage, aida la petite à descendre, et, tout en l'assistant, il la regarda pour la première fois. Il marmotta entre ses dents : « Que ça de boue aux jambes ! Hou ! hou ! hou ! va-t-elle, d'ici chez elle, gâter de la belle herbe ! » Tchit-

chikof donna à la petite un gros de cuivre (un gros sou de deux liards); elle tourna vite le dos et se mit en route, en débutant par cinq ou six gambades folles ; elle était ravie du superbe cadeau, ravie surtout d'avoir été admise à figurer sur le siège d'une britchka. »

A l'auberge, Tchitchikof tombe sur un original qu'il a déjà rencontré au dîner du procureur fiscal, et dont la familiarité l'a surpris, moins cependant que son habileté aux cartes, et la façon soupçonneuse dont les autres joueurs inspectaient ses doigts. C'est un hâbleur terrible, qui entraîne chez lui le voyageur bon gré mal gré. Une fois de plus, le domaine ressemble à l'homme. Nozdref est un coureur de foires, grand buveur, grand joueur, grand menteur, ou, comme on dit en Russie de ces improvisateurs impudents, « grand fondeur de balles. » Il est toujours prêt à brocanter ce qu'il possède. Il gagne quelquefois au jeu, et dépense son gain en achats de toute nature. Les boutiques de

la foire lui soutirent en quelques heures le profit du jeu. En général, il perd, et, sous prétexte de rattraper son argent, il jette dans le même trou sa montre, ses chevaux, et la voiture et le cocher. Il faut qu'un ami le rapporte au logis en simple petit surtout d'étoffe de Boukharie, dépouillé et tondu, mais préoccupé seulement de prendre sa revanche au prochain marché.

La maison de campagne de ce fou n'a de remarquable que son chenil, où grouillent et aboient des bêtes de toute race. Quant au moulin, il y manque la pièce dans laquelle on affermit la meule. Les champs sont en friche. Le cabinet de travail de Nozdref n'est garni que de fusils, de sabres, dc poignards turcs ; joignez à cela des pipes de toute pâte et de tout calibre et un vieil orgue de Barbarie.

Ici l'entretien au sujet des âmes mortes s'engage mal. Nozdref traite son homme de menteur, de filou : il veut le forcer à des échanges aussi saugrenus que désavantageux,

puis il lui offre de jouer les âmes au lansquenet. Tchitchikof, malgré les injures, n'accepte qu'une partie de dames, et encore la quitte-t-il à peine commencée, devant l'obstination bizarre avec laquelle la manche de son adversaire fait avancer des pions qui ne jouent pas. Là-dessus, querelle terrible. Nozdref saisit le joueur soupçonneux à la gorge et appelle ses valets pour le fouetter. La comédie tourne au drame. L'acheteur d'âmes est plus pâle qu'un de ses morts. Tout à coup une voiture arrive, et il en descend le *deus ex machinâ*, un policier qui vient arrêter Nozdref pour violences, exercées par lui et quelques autres gentilshommes, envers la personne d'un M. Maximof, qu'ils ont fustigé au sortir d'une orgie.

Le défilé des vices et des ridicules se poursuit. Après Nozdref, le joueur fripon et brutal, paraît Sabakévitch, le goinfre russe, un colosse aux pieds énormes, au dos large comme la croupe des chevaux de Viatka, aux bras et aux jambes grosses comme les

bornes de granit qui bordent certains monuments, un homme capable de lutter corps à corps contre un ours, un ours lui-même, comme le dit assez son prénom de Michel (c'est le sobriquet de l'ours en Russie) (1).

Après Sabakévitch, c'est l'avare Pluchkine, un portrait dont le relief hideux dépasse en effet le Grandet de Balzac. Le village qu'il habite garde encore des traces d'antique opulence, qui rendent plus visible et plus affreux l'état de dégradation et de misère où le maître actuel l'a laissé tomber. L'apparition de l'avare sur le seuil de la maison, la réception maussade qu'il fait au voyageur, le détail de son costume et de sa personne, l'énumération des richesses qui remplissent les hangars, des ustensiles qui bondent son office, du bric-à-brac qui encombre ses meubles, le détail de ses habitudes de lésine, le retour sur son passé heureux et sage, l'histoire de ses chagrins domestiques et de

(1) Voir la nouvelle de Mérimée, intitulée *Lokis*.

sa transformation rapide sous l'influence du souci et de l'isolement, tout cela fait de ce chant non seulement une peinture pittoresque, une comédie des plus animées, mais surtout une étude psychologique profonde autant que neuve. En effet, l'avarice avait pu être aussi bien décrite dans ses effets; elle n'avait jamais été aussi étudiée dans son principe et comme définie dans son essence.

Pluchkine a vendu à Tchitchikof toutes ses âmes mortes et de plus tous ses serfs fugitifs. La liste des achats divers déjà conclus est d'une longueur respectable. Les noms, prénoms, sobriquets, signalements et autres particularités complaisamment détaillées par les vendeurs donnent à Tchitchikof l'illusion de la propriété réelle. Son imagination ressuscite tous ces morts. Il connaît les habitudes, les défauts, les tics, les traits distinctifs de chacun. Il ne s'agit plus que de donner à toutes ces ventes la sanction des tribunaux. C'est l'occasion ou jamais de revenir à la satire du fonction-

narisme russe et de son incurable corruption. Les manèges des greffiers, dont il faut acheter les moindres offices, la complicité du président, le caractère des témoignages, la façon d'arroser le contrat chez le maître de la police, ce serait là de quoi écrire une autre comédie dans le goût du *Revizor*.

Tout réussit au gré de Tchitchikof. Dans la ville, il marche d'ovation en ovation ; il semble au comble de ses vœux. Mais, par malheur pour lui, Nosdref le rencontre au bal du gouverneur et le raille en public à très haute voix de sa manie d'acheter des âmes mortes. Ce mot mystérieux fait son effet. On s'écarte de Tchitchikof comme d'un homme dangereux. Les caquets de toute une ville oisive s'acharnent après lui. La justice s'émeut ; elle lui impute toute sorte de délits ou même de crimes ; il est vrai que ces imputations tombent presque aussitôt ; mais l'opinion ne charge pas impunément un innocent ; il lui reste toujours un soupçon sur la tête. Chaque bourgeois

renchérit sur ce qui a été déjà imaginé. Le directeur de la poste arrive un jour en disant que Tchitchikof est le capitaine Kopéïkine. Ce Kopéïkine est un chef de brigands connu pour sa jambe de bois et son bras amputé ; il va sans dire que Tchitchikof possède tous ses membres.

Enfin ce Nozdref, qui a fait tout le mal, le répare en partie. Il apprend à Tchitchikof ce qu'on pense et ce qu'on dit de lui dans la ville de N.... L'homme « aux acquêts » fait nettoyer et graisser sa britchka, boucle sa valise et donne à Séliphane ses ordres pour le départ. Séliphane se gratte la nuque à ce mot de départ. Que voulait dire cette pantomime expressive ? Regrettait-il le cabaret et les buveurs ses amis, à la touloupe négligemment jetée sur les épaules ? Etait-il engagé dans quelque affaire de cœur, et regrettait-il la porte cochère à l'abri de laquelle il pressait deux mains assez blanches à l'heure où le bandouriste en camisole rouge gratte son instrument ? Tournait-il

simplement un regard mélancolique vers la cuisine aux parfums savoureux de choux aigres, et voyait-il avec effroi succéder à cette vie contemplative la fatigue du froid, du vent, de la neige et des chemins interminables ? « Son geste pouvait signifier tout cela et encore bien d'autres choses ; car chez le peuple russe l'action de se gratter la nuque est l'indice non pas de deux ou trois idées, en nombre limité, mais bien d'une infinie quantité de pensées. »

On repart ; c'est une nouvelle odyssée qui commence, c'est-à-dire une nouvelle série de visites et une nouvelle galerie de portraits. Cette fois, l'auteur semble avoir voulu adoucir ses satires et joindre à la partie critique de son livre quelques théories ou tout au moins quelques conseils. A propos d'André Tentëtnikof, un gentilhomme doux et nonchalant, qui se consume peu à peu dans le vague tourment d'une vie sentimentale, il expose ses idées sur l'éducation et fait son programme d'études à la façon

de Rabelais, son auteur de prédilection. En regard d'André, il place une charmante figure, celle de Julienne, la fille du vieux général Bétrichef. Ceux qui reprochent à Gogol de n'avoir pas su créer une héroïne élégante et gracieuse n'ont pas lu le chant XIII des *Ames mortes;* on n'oublie pas, après l'avoir seulement entrevue, l'éblouissante amazone dont le portrait commence ainsi : « Quant à la personne si soudainement introduite, que baignait et caressait la lumière du ciel, elle était droite et légère comme une javeline en bois de rose. » André en est amoureux. Mais ce roman, à peine entamé, se dérobe à nous pour céder de nouveau la place à la satire.

Nous retombons dans la vie vulgaire et dans l'épicuréisme le plus bestial avec le gastronome Peetoukof. Ce ventru joyeux a un voisin spleenetique. Avec une bonne santé et quatre-vingt mille roubles de revenus, le beau, doux et bon Platonof s'ennuie. Il n'a que ce mot à la bouche : l'ennui. Son beau-

frère Constantin est, à ce qu'il semble, le seul de tous ces seigneurs russes à qui Gogol ait voulu faire grâce. Laborieux comme un bœuf, il exige de ses serfs un travail assidu. « J'ai éprouvé, dit-il, que quand on ne travaille pas, les rêves arrivent, la tête s'en va, et on est fou de son corps. » Ce seigneur-là n'a d'ailleurs aucune prétention nobiliaire ; « il se souciait très peu de son arbre généalogique, jugeant que la possession des preuves ne valait pas le coût de la recherche, et que de tels documents sont sans application en agronomie. » Enfin il se bornait à parler le russe « sans ambages » et sans mélange de français, tout à fait à la russe.

Ce sage a fait de son bien un domaine modèle, et il voudrait voir le pays se peupler de bons propriétaires comme lui. Il prête de l'argent à Tchitchikof pour acheter une terre dans le voisinage. Mais on devine que l'aventurier ne se fixera pas de si tôt. Il nous reste en effet à voir d'autres ridicules, par exemple le fou Kochkaref, qui, à deux doigts de la

ruine, joue aux formes gouvernementales. Il a transformé sa terre en un petit Etat divisé en bureaux, avec ces inscriptions : Dépôt des instruments aratoires. — Bureau central de l'expédition des comptes. — Bureau des affaires rurales. — Ecole du haut enseignement normal, etc. Il va sans dire que, faute d'employés, ces bureaux ne fonctionnent pas : car le bureau des bâtisses a tout tiré à lui, et il achève rapidement la ruine du pauvre souverain.

Enfin le spectacle sur lequel le narrateur arrête le plus longtemps nos regards, c'est celui de l'indigence dans laquelle les divers défauts ou vices qu'il nous a fait toucher du doigt finissent par jeter le plus grand nombre des petits seigneurs de la Russie. Klobëief est ruiné depuis dix ans. Il continue de vivre, et son existence est un problème. Aujourd'hui gala, grand dîner, représentation de comédiens français; le lendemain, pas un morceau de pain dans le garde-manger. Tout autre se serait pendu, noyé ou

brûlé la cervelle. Klobëief trouve le moyen de perpétuer cette alternative de luxe et de misère. C'est un homme instruit, éclairé, intelligent : le sens pratique lui fait entièrement défaut. Quand il est dans l'embarras, il ouvre un livre de piété ; et quand la compassion de ses anciens amis ou la charité de quelque dame étrangère en quête de bonnes œuvres est venue l'arracher pour un moment au dénûment le plus extrême, il en fait remonter le mérite à la Providence, remercie les images saintes et recommence à dévorer par les deux bouts ce bien venu du ciel.

Il faut terminer sur ce portrait l'analyse des *Ames mortes*. L'impression, on le voit, est vraiment navrante. C'est, selon le mot de l'auteur lui-même, « un tableau de la platitude universelle du pays. » On conte que le rieur Pouchkine, après avoir entendu son ami Gogol lui lire ce roman, lui dit d'une voix altérée par l'émotion : « Bon Dieu ! la triste chose que notre pauvre Russie ! » C'est bien cet état de misère morale que Gogol te-

nait avant tout à faire sentir au lecteur russe, dût-il payer ce résultat de sa propre popularité.

Je glisserai sur la fin du roman, qui n'est qu'un arrangement tiré des notes de l'auteur. On y voit l'aventurier pour la seconde fois aux prises avec la justice. Il a supposé un testament, à la façon de Crispin dans le *Légataire*, et il ne sort de prison que grâce à la protection d'un vieux philanthrope, qui finit par fléchir la rigueur du général gouverneur : Tchitchikof a promis de devenir honnête homme, ou tout au moins de se marier et de faire souche d'honnêtes gens.

On prétend que, dans ce gouverneur violent, mais droit, et « animé des haines vigoureuses » dont parle Alceste, Gogol a voulu représenter le czar Nicolas. Gogol était en effet d'une époque où la Russie attendait encore d'en haut le salut et la délivrance. Toutefois, le czar n'est pas nommé, là plus qu'ailleurs, dans les *Ames mortes*, et le patriotisme de l'auteur, qui éclate dans le

livre en tant d'endroits, ne semble pas vouloir, comme on pourrait s'y attendre, personnifier la patrie dans l'empereur. J'en pourrais donner pour preuves tous les passages où par contre les mots de terre russe, d'attelage russe, d'idiome russe, etc., ramènent à travers la prose ironique et triviale de la satire les accents lyriques et passionnés du poète que nous ont révélés les premiers écrits. Voici un fragment qu'il faudrait enchâsser dans une anthologie, à côté du morceau sur le Dniepr ou de la *Nuit de l'Ukraine* :

« Russie ! Russie ! des beaux lieux lointains où j'habite... (1) je te vois, je te vois distinctement, ô mon pays. Ta nature est pauvre. Chez toi, rien pour charmer ni pour effrayer le regard... Non, rien en toi, Russie, de splendide, de merveilleux : chez

(1) Gogol habitait alors l'Italie. C'est à l'étranger qu'il a écrit la seconde partie des *Ames mortes.* Il avait quitté la Russie après la publication de la première partie.

toi, tout est ouvert, désert, égal : tes petites villes sont à peine visibles dans les plaines, comme des points, comme des traces. Rien en toi ne séduit, ne flatte même les yeux. Quelle force secrète, mystérieuse, m'attire donc vers toi? Pourquoi ta chanson, triste, traînante, tourmentée, parcourant toute ta longueur et toute ta largeur, d'une mer à l'autre, résonne-t-elle toujours à mon oreille ? Que contient-elle, cette chanson ? D'où lui viennent ces accents et ces sanglots qui ont leur écho dans le cœur ? Quels sont ces accords douloureux qui pénètrent l'âme et réveillent les souvenirs ? Russie, que me veux-tu ? Quel est ce lien, obscur, mystérieux, qui nous attache l'un à l'autre ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Pourquoi tout ce que tu contiens fixe-t-il sur moi ce regard plein d'attente ?... Ma pensée reste muette en présence de ton immensité. Cet infini même, que fait-il augurer ? Puisque tu es sans limites, ne peux-tu pas être la mère-patrie des pensées dont la grandeur ne

se mesure pas ? Ne peux-tu pas produire les géants, toi qui es le pays des immenses espaces ? Cette idée de ton étendue incommensurable se réfléchit puissamment dans mon âme, et une force inconnue pénètre dans les profondeurs de ma pensée. Mes yeux s'illuminent d'une vision surnaturelle. Quel lointain éblouissant, quel mirage merveilleux, inconnu à la terre ! O Russie ! »



IVAN TOURGUÉNEF



IVAN TOURGUÉNEF

IVAN Tourguénef est né à Orel le 28 octobre 1818. Cette date, donnée par Tourguénef lui-même dans une lettre au journaliste russe Souvorine, correspond pour nous au 9 novembre.

Son père Serge Nicolaïévitch et sa mère Barbara Petrovna moururent de bonne heure. Il fut élevé surtout par sa grand'-mère, une Russe de vieille roche, au caractère altier et aux mœurs despotiques. Le portrait de cette « sévère et colérique » *barina* se trouve tracé avec un relief plein

de vigueur dans la petite nouvelle intitulée *Pounine et Babourine*. Cette nouvelle, dit Tourguénef dans la lettre que je viens de citer, « contient beaucoup d'autobiographie. »

La grand'mère de Tourguénef vivait à la campagne, dans un domaine peu éloigné de la ville d'Orel. C'est là que l'enfant s'éprit passionnément de la nature. Dès l'âge de douze ans, il était entré en communication intime avec les arbres et les fleurs, et il ressentait, à leur contact, des impressions dont la vivacité persiste, après plus de quarante années, dans les souvenirs profondément émus de l'homme mûr :

« Le jardin de la propriété de ma grand'mère était un grand parc très ancien ; d'un côté, il s'inclinait vers un étang à eau courante dans lequel vivaient non seulement des goujons et des tanches, mais des salvelines, les célèbres salvelines, ces petites anguilles qu'on ne trouve presque plus nulle part aujourd'hui. En tête de cet étang crois-

sait une épaisse roseraie ; plus haut, des deux côtés du ravin, s'étendait un fourré de robustes buissons, noisetiers, sureaux, chèvrefeuilles, prunelliers, envahis dans le bas par les bruyères et les livèches. Entre les massifs, mais seulement de loin en loin, apparaissaient de toutes petites pelouses vert-émeraude, d'une herbe fine et soyeuse que bigarraient gentiment les mignons chapeaux roses, jaunes, lilas, de ces champignons nommés russules, et où se dressaient en taches lumineuses les boules d'or de la grande chélidoine. Là, au printemps, on entendait la chanson des rossignols, le sifflement des merles et le cri des coucous. Il y faisait toujours frais, même pendant les chaleurs de l'été ; — et j'aimais à m'enfoncer dans ces profondeurs où j'avais de petites places favorites mystérieuses et connues de moi seul, — je me le figurais du moins. »

Préparée par cette influence bienfaisante des couleurs, des parfums et des bruits de la vie rustique, l'éducation morale de l'en-

fant fut dirigée, à l'insu de tous, et influencée à jamais par la présence de deux serviteurs bizarres, hôtes passagers du domaine de la vieille dame noble. L'un d'eux était un « roturier philanthrope et raisonneur, » qui devait mourir en Sibérie ; l'autre, une sorte d'innocent exalté, grand lecteur d'épopées russes passées de mode. Le premier déposa dans l'âme du jeune Tourguénef le germe d'un libéralisme qui aboutira aux résolutions les plus viriles ; le second alluma chez cet adolescent d'imagination vive une flamme poétique dont la chaleur et dont l'éclat rayonneront dans vingt chefs-d'œuvre.

Vers l'âge de 13 ans, le jeune Ivan fut soustrait à ces influences. On lui donna deux gouverneurs, un français et un allemand. Son diplôme de candidat en philologie une fois conquis, il alla terminer ou recommencer à Berlin ses études d'humaniste, et il les compléta en se plongeant dans le courant de la philosophie Hégélienne. Il

revint en Russie converti à cet « occidentalisme » que nous définirons plus loin, quand nous étudierons dans Tourguénef les théories du politique.

Le littérateur débuta en 1843 par un petit poème, « Paracha. » Le critique Biélinsky en fit un éloge qui couvrit l'auteur de confusion. Jusqu'à la fin de sa vie, Tourguénef porta sur ses poésies des jugements d'une rigueur vraiment sincère. Dès cette époque, il faisait aussi peu de cas de ses vers, que s'il eût déjà donné sa mesure dans un chef-d'œuvre en prose. Le chef-d'œuvre parut, trois ans plus tard, en 1846. La première nouvelle des *Récits d'un chasseur*, *Khor et Kalinytch*, fut publiée dans le *Contemporain*, et du premier coup la renommée de Tourguénef atteignit à une hauteur qui ne sera dépassée par aucun de ses grands ouvrages.

C'est à l'étranger que les autres nouvelles du premier recueil de Tourguénef furent écrites. L'auteur rentra en Russie en 1851, mais pour en sortir de nouveau deux ans

après ; il y séjournera encore, et surtout il y reviendra régulièrement prendre langue, et toucher terre ; mais on peut dire qu'à partir de 1863 il n'a plus fait dans son pays que des apparitions. Les Russes ont beaucoup reproché à Tourguénef cet abandon du sol natal. Il a toujours été facile de se l'expliquer. Il y a eu, au moins à l'origine, une sorte de raison d'État. En 1852, à propos d'un article sur la mort de Nicolas Gogol, Tourguénef eut avec la censure impériale des démêlés qui se terminèrent par un mois d'arrêts de rigueur, et par la relégation de l'écrivain dans son domaine. Après deux ans de solitude et de labeur, Tourguénef éprouva le besoin de conquérir « la liberté, la conscience de soi-même. » Ces conditions, en dehors desquelles il lui était impossible d'écrire et de lutter, c'est-à-dire de vivre, il les acquit au prix de l'existence à l'étranger.

Mais voici ce que l'on ne savait pas, et ce que la publication posthume des lettres de

Tourguénef vient seulement de révéler. Ce Russe, domicilié à l'étranger, qui a vécu vingt ans en France, et qui est mort en plein Paris, a, durant cet exil forcé ou volontaire, souffert de la nostalgie jusqu'à la tristesse la plus noire, et même, dans les derniers temps de sa vie, jusqu'au tourment le plus aigu.

Il ne réussit à s'acclimater ni à Baden-Baden, malgré le charme du site où s'étaient d'abord arrêtés ses regards de poète, ni à Paris, où semblaient devoir le fixer les liens d'une affection qu'il a lui-même qualifiée « d'indestructible, d'indénouable. » On peut, au sujet de cette amitié très connue, se demander si Tourguénef, poussé hors de la Russie par le besoin de liberté, réussit à éviter toutes les formes de la dépendance. C'est un problème que je laisse à résoudre à de plus curieux. Je me borne à relever dans Tourguénef les expressions qui marquent par moments sa lassitude de l'exil, son malaise d'oiseau du nord, de cygne ou d'eider

captif qui languit, qui gémit du regret des froides eaux natales. « Je suis condamné à une vie de Bohémien, et il faut croire que jamais je ne me construirai un nid. » — « Dans l'air étranger, écrit-il encore, je me décompose comme un poisson gelé à l'heure du dégel.... Je rentrerai certainement en Russie au printemps. »

C'est dans l'hiver de 1856 que Tourguénef fait cette promesse de retour, et il la répète plusieurs fois, comme pour se donner quelques raisons de plus de la tenir. Il connaît dès lors toutes les déceptions de l'existence errante, et, pour exprimer l'idée qu'il ne se sent pas à sa place là où il est, il trouve un mot d'une rare puissance : « Dites ce que vous voudrez ; mais, en pays étranger, on est *déboîté ;* personne n'a besoin de vous, et vous n'avez besoin de personne. » Loin de s'affaiblir, cette impression douloureuse s'irritera avec le temps ; la flamme du regret, au lieu de s'éteindre ou de s'apaiser, s'avivera en se créant de nouvelles issues.

C'est d'abord l'instinct de la famille qui s'éveille, et qui parle très éloquemment à cette heure ambiguë où la jeunesse se retire et où l'on ressent, comme les feuillages d'automne, un premier frisson avant-coureur des vents d'hiver. « Annenkof marié, dit Tourguénef en souriant, est plus beau que jamais. » — « Mariez-vous, écrit-il gravement à un autre de ses amis ; voilà l'indispensable. »

C'est aussi le sentiment cuisant d'un appauvrissement de la faculté créatrice, c'est la constatation ou l'appréhension très troublante d'une sorte d'anémie littéraire, due à la privation du climat préféré, avec ses horizons inspirateurs, avec son air rempli de souffles vivifiants et de voix suggestives. « J'admettrai, si vous le voulez, que le talent dont la nature m'a doué n'est pas amoindri, mais je n'en ai que faire. La voix est restée ; il n'y a rien à chanter ; il vaut donc mieux se taire. Et je n'ai rien à chanter, parce que je vis hors de la Russie. » —

« Vivant à l'étranger, dit-il ailleurs, la source d'où sortaient les écrits s'est tarie. »

C'est enfin, c'est surtout la tristesse élevée, et le noble remords de ne pas assister de près, de ne pas être mêlé plus intimement au drame troublé, périlleux qui s'agite sur le sol russe. « En effet, écrit Tourguénef à son ami le grand écrivain Léon Tolstoï, la Russie traverse maintenant des temps pesants et sombres ; mais c'est pour cela justement qu'on éprouve à cette heure un remords de conscience de vivre comme un étranger. »

Ainsi cette existence où paraissait dominer une certaine indifférence, une sorte de dilettantisme élégant et heureux, a été traversée de bonne heure et troublée jusqu'au bout par des accès de mélancolie et de dépression spleenitique dont peu de gens, je crois, ont surpris le secret. Qui se serait douté, à voir Tourguénef volontiers souriant, et d'humeur non pas précisément enjouée, mais douce, égale et obligeante, qu'au sortir

d'un entretien avec ses amis parisiens auxquels il réservait la fleur de son esprit, il s'enfermait pour épancher le secret de son cœur dans des pages destinées à tomber seulement sous les yeux émus, et nullement railleurs, de ses vieux camarades russes ?

On s'imagine aisément la sympathie qu'excitaient, chez un Polonsky, par exemple, des passages comme ceux-ci : « Le froid de la vieillesse pénètre chaque jour plus avant dans mon âme ; il l'envahit entièrement. L'indifférence absolue que je constate en moi me fait peur à moi-même ; je puis maintenant redire avec Hamlet :

How stale, flat and unprofitable
Seems me that life.

« Peut-être cette disposition d'esprit passera-t-elle, ou, si elle persiste, peut-être arriverai-je à me *lignifier*, et, dans ce cas, tout m'est égal. »

Un autre jour, il détache cette page d'un Journal intime dont la disparition est fort

à regretter : « Je suis de nouveau devant ma table, et dans mon âme il fait plus sombre que dans une nuit sombre. Ainsi qu'un instant se passe la journée, vide, sans but, sans couleur. Le temps de jeter un coup d'œil, et voilà qu'il faut regagner son lit. Plus de droit à la vie, plus de désir de vivre. Rien à faire, rien à attendre, et même rien à souhaiter... Tu parles de rayons de gloire et de sons enchanteurs. O mon ami, nous sommes les éclats d'un vase cassé depuis longtemps. »

Une fois le détroit de la vieillesse franchi, Tourguénef goûta quelques années de calme relatif, de résignation moins amère. C'est l'époque de son intimité avec George Sand et Flaubert. Ils meurent tous les deux. La maladie s'abat sur Tourguénef lui-même et le cloue impitoyablement sur la terre d'exil.

A partir du jour où le chemin du retour lui est coupé, « l'Occidental » est saisi de nouveau du tourment de la terre maternelle. Ses yeux et son cœur se fixent, pour ne plus s'en détacher, sur le coin de Russie

où l'attirent tous les souvenirs de l'enfance et de la jeunesse. Ne pouvant revoir son village de Spaskoë, il y envoie, il y installe ses meilleurs amis; il leur demande des détails sans fin sur les paysans, sur les femmes, sur l'école, sur la chapelle, sur l'hôpital; il s'inquiète du jardin, et prie Madame Polonsky d'en contempler les plus humbles produits avec les « yeux du maître. » Il sent plus que jamais le prix de ce qu'il a perdu. A ses regrets renouvelés et vivaces comme autrefois, se mêle le sentiment d'amertume et de deuil qui nous vient de l'irréparable. La patrie l'appelle et l'attire avec tant de force qu'il a la sensation d'un grand « déchirement. » Voilà le mot qu'il faut retenir. Il est fait pour surprendre ceux même qui ont eu la fortune d'approcher souvent d'Ivan Serguiévitch ; mais quels regrets il devrait inspirer à ceux qui, trompés par l'éloignement où Tourguénef s'est tenu de la terre Russe, lui ont lourdement reproché d'avoir oublié son pays !

Tourguénef oubliait si peu la Russie qu'il y retournait presque tous les ans, et qu'il y écrivit presque tous ses ouvrages. La critique ne s'en doutait guère; elle faisait les procès aux derniers romans de Tourguénef en arguant contre eux de son séjour à l'étranger. « Comment connaîtrait-il encore la Russie? Il ne l'habite plus. » Tourguénef s'indignait de ce reproche dont le poursuivait « la vieille femme qu'on nomme le public. » Il a réfuté une fois pour toutes cette argumentation dans des termes qu'il faut citer. « Le reproche, dit-il, ne peut s'appliquer qu'à ce que j'ai donné depuis 1863. Jusqu'à cette date, c'est-à-dire jusqu'à mes 45 ans, j'ai vécu en Russie, presque sans en sortir, à l'exception des années comprises entre 1848 et 1850 : c'est pendant ces années que j'ai précisément écrit les Récits d'un *chasseur*. Au contraire *Roudine*, — *La Nichée de gentilshommes*, — *A la veille* et *Pères et Enfants* ont été écrits en Russie. Mais cela n'a aucune significa-

tion pour la vieille. Son siège est fait. »

Pour préciser davantage, *Roudine* fut publié en 1855; *Une Nichée de gentilshommes* parut en 1859, et l'année 1862 fut illustrée par l'apparition de *Pères et Enfants*. Mieux que personne, Tourguénef se rendait compte de la nécessité de ne rien écrire sans avoir sous les yeux ses modèles, et il les allait chercher dans leur milieu. La correspondance de Tourguénef démontre en vingt endroits ces scrupules, et particulièrement à l'occasion de *Pères et Enfants*. Le plan de l'ouvrage arrêté, le romancier n'a de répit qu'une fois retourné en Russie. C'est là seulement qu'il peut imaginer, créer, ou, pour parler plus exactement, reproduire ce qu'il voit vivre. La plume, qui n'arrivait pas à s'ébranler tant qu'il restait à l'étranger, court et vole sur le papier. La vue des paysages familiers a rafraîchi le cerveau desséché ; l'inspiration déborde.

Entre le roman de *Pères et Enfants* et celui de *Fumée* qui fut publié en 1867, dans le

temps où l'écrivain russe séjournait habituellement à Baden-Baden, parurent un assez grand nombre de nouvelles plus courtes et de récits de moindre prétention, mais non pas de moindre valeur. Il y a plus d'un chef-d'œuvre de sentiment ou d'imagination dans les *Apparitions*, dans les *Étranges histoires*, *les Eaux printanières*, *les Reliques vivantes*. Tous ces recueils ne sont pas antérieurs à *Fumée*; mais ils l'ont précédé ou suivi d'assez près.

Entre *Fumée* et *Terres Vierges*, le dernier grand roman de Tourguénef, il s'écoule près de dix années. La cause de ce long silence, c'est le divorce qui devait finir par se produire entre le romancier et son public. Les lecteurs russes s'étaient déjà montrés peu satisfaits de *Pères et Enfants*, et les raisons de ce mécontentement méritent d'être examinées de près ; nous y reviendrons au cours de cette étude. La malveillance de la critique s'acharna sur le roman très satirique de *Fumée* ; d'autres œuvres,

comme le *Roi Lear de la Steppe*, n'eurent pas même ce succès de scandale, et ne recueillirent que quelques « paroles d'estime. » — « C'est là, dit Tourguénef, pour un littérateur qui vieillit, un résultat pire qu'un fiasco. C'est la meilleure preuve qu'il est temps de s'arrêter, et je m'arrêterai. »

Il y avait dans une pareille résolution d'autres motifs que le dépit : Tourguénef se sentait las, et comme à court d'inspiration ou de sujets. Entre les voyages réparateurs dont nous avons parlé, il en était réduit à s'alimenter de sa propre substance. Il savait bien qu'à les suspendre ou même à les ajourner trop longtemps, il risquait de s'affaiblir et de s'exténuer jusqu'à la consomption. « J'en suis réduit, comme un ours en hiver, à me sucer la patte ; et c'est pour cela qu'il ne sort rien. »

La lassitude disparut, le dépit s'effaça, et peu à peu cette ferme résolution de repos, de silence absolu se trouva ébranlée. Tourguénef finit même par trouver d'excellentes

raisons de reprendre la plume. Il fallait non pas effacer, mais compléter l'impression de *Père et Enfants*, en écrivant un autre roman qui cette fois dissipât les malentendus et mît son auteur à la place et au rang qu'il croyait devoir occuper. Ce roman, *Terres Vierges*, ne parut qu'en 1876; mais, près de deux ans à l'avance, Tourguénef en parlait, y songeait, et s'y était mis. On peut voir, à travers la correspondance, l'œuvre se formuler en quelque sorte; et sous chaque formule abstraite on peut démêler déjà un personnage qui en sera la réalisation.

On s'explique comment Tourguénef, qui avait tant attendu de cette dernière œuvre, qui pensait y avoir mis le meilleur de son talent et y avoir donné la mesure même de sa faculté créatrice, fut déçu et découragé de ne récolter, une fois de plus, que des reproches et du blâme. « Cette fois, dit-il, c'est mon dernier travail original. Telle est ma décision, et sans retour...... Je m'occuperai peut-être encore de traductions. Je

songe à Don Quichotte et à Montaigne. » L'opinion a beau se calmer, évoluer, tourner à l'éloge et à l'admiration ; il persiste dans son dessein de prendre sa retraite et « de passer aux vétérans. » En effet, quelques mois au moins, il semble délaisser cet outil de l'écrivain « qu'il a tenu pendant trente ans. »

Il voyage à l'étranger, en Angleterre, et il s'y trouve bien vite trop connu, trop fêté, trop exhibé. Sa modestie est incommodée de cet excès de gloire.

Est-ce l'allégresse du séjour en Russie au printemps de 1878, est-ce la joie d'avoir renoué avec le comte Léon Tolstoï des relations d'intimité longtemps interrompues ? Toujours est-il que Tourguénef reprend goût à la chose littéraire. On ne le voit d'abord s'occuper, il est vrai, que des autres. Il veut rendre en France à Tolstoï le même même service qu'à Flaubert en Russie, les populariser en les traduisant. Ou bien il publie la correspondance de Pouchkine et

met la main à la superbe édition des œuvres complètes de son poète favori. Mais, au contact de ces divers chefs-d'œuvre, une sorte d'émulation irrésistible le reprend.

Il écrit à Bougival le *Chant de l'amour triomphant* qu'il laisse imprimer à regret, et que cette fois on acclame comme une merveille. Il fait un choix de ses *Poèmes en prose*; il fixe quelques souvenirs personnels dans de courts récits, comme le *Désespéré*. Il franchit déjà les horizons de la vie, qui s'achève pour lui au milieu des plus dures souffrances, en décrivant ce rêve à demi réel intitulé : *Le lendemain de la mort*.

Tourguénef, par ces petits travaux, cherchait à se remettre en état d'écrire de nouveau un grand ouvrage. Il en parlait déjà à ses amis; il en expliquait le sujet; il en avait peut-être arrêté le plan, et l'on peut ajouter, étant données ses habitudes de travail et sa méthode, qu'il en avait conçu les types principaux, qu'il avait vu passer et s'arrêter devant ses yeux la plupart des figures. Dans ce

roman, Tourguénef voulait rapprocher les nihilistes russes des grévistes ou des anarchistes français. On le voit, c'est le sujet que Zola a eu l'ambition de reprendre dans *Germinal*, et, malgré la vogue de l'ouvrage, il est permis de croire que ce sujet reste encore à traiter.

L'idée de ce grand roman avait dû naître dans l'esprit de Tourguénef à la suite du voyage presque triomphal qu'il fit en Russie à l'occasion des fêtes de Pouchkine. Peu d'années avaient suffi pour changer du tout au tout les dispositions de la jeunesse russe. La popularité qui s'était attachée si vite à l'auteur des *Récits d'un chasseur*, lui revenait après une assez longue période d'abandon, et exaltait enfin l'auteur de *Terres Vierges*. L'accueil enthousiaste des étudiants de Moscou lui procura l'émotion d'une joie imprévue, et l'ovation dont il se vit l'objet eut pour lui tout le prix d'un résultat invraisemblable. Un Russe, qui vit Tourguénef de très près dans cette occasion, me contait

qu'il ne trouva que quelques mots hésitants et entrecoupés, pour répondre aux discours des orateurs, des leaders de cette jeunesse ; mais il avait les yeux humides et le sourire de l'homme heureux.

Plein de reconnaissance pour cet hommage de la dernière heure, il aurait voulu exprimer sa gratitude à sa façon, et c'est sans doute l'œuvre nouvelle qui l'eût traduite. La maladie arrêta ce projet. Le 8 avril 1882, Tourguénef écrit à Madame Polonsky pour lui faire part du diagnostic des médecins au sujet de ce qu'ils nomment son angine de poitrine ou sa névralgie goutteuse du cœur. La dénomination n'était pas exacte. On sait que Tourguénef est mort d'un cancer de la moelle épinière. Quel que fût le mal, la violence en devint atroce, et la passion que souffrit le malade dura plus d'une année. Il supporta cette lente agonie avec une grande douceur. Ses plaintes étaient rares, et elles se masquaient le plus souvent d'un voile d'ironie qui leur ôtait toute apparence d'amertume.

Etreint par la douleur comme par un étau, il trouvait encore le temps et la force d'adresser à de plus tristes que lui des railleries réconfortantes. « Je veux, pour vous consoler, écrit-il à un de ses amis, vous citer un mot de Gœthe dit peu de temps avant sa mort. Il semblerait que lui du moins ait eu à satiété tout ce que la vie peut donner d'heureux. Songez à quel point il fut glorieux, aimé des femmes, et détesté des sots; songez qu'on l'avait traduit même en chinois; que toute l'Europe partait en pèlerinage pour l'aller saluer; que Napoléon lui-même avait dit à son sujet : « c'est là un homme; » songez que nos critiques russes, les Ourarof, etc... lui faisaient fumer leur encens sous le nez, et cependant, à 82 ans, il affirmait que dans sa longue vie il n'avait été heureux que la valeur d'un quart d'heure. Alors nous deux, n'est-ce pas, c'est une volonté de Dieu? Que la belle santé dont Gœthe a toujours joui, nous fasse défaut, voilà l'ennuyeux... mais qu'y faire? »

Le 3 juillet 1883, Tourguénef, d'une main défaillante et au prix de cruels efforts, traçait au crayon ce billet sans signature adressé à son ami, le grand romancier Léon Tolstoï : « Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, car j'ai été et je suis, sans phrases, sur le lit de mort. Je ne puis pas guérir ; il ne faut même pas y penser. Je vous écris, à proprement parler, pour vous dire que j'ai été heureux d'être votre contemporain, et pour vous exprimer ma suprême et sincère prière : mon ami, revenez aux occupations littéraires ; car le don qui est vôtre vous vient de là d'où tout nous vient. Ah ! que je serais heureux de pouvoir me dire que ma prière produira sur vous l'effet tant désiré ! Quant à moi, je suis un homme fini. Les médecins ne savent même pas quel nom donner à mon mal ? Névralgie stomacale goutteuse. Ni marcher, ni manger, ni dormir. Bah ! il est ennuyeux de répéter tout cela. Mon ami, grand écrivain de la terre russe, entendez

ma prière ! Faites-moi savoir si vous avez reçu ce bout de papier et permettez-moi encore une fois de vous embrasser fortement, vous, votre femme et tous les vôtres. Je ne puis pas vous écrire davantage : je suis las ! »

Tourguénef mourut un mois plus tard, le lundi 3 septembre 1883.

La physionomie de Tourguénef est si connue qu'il semble superflu de l'esquisser dans sa biographie. Un de ses personnages, le géant Karlof, définit ainsi les hommes de sa race : « Nous naissons tous blonds de chevelure, clairs d'yeux et blancs de visage, car nous avons poussé sous la neige. » Tourguénef tenait lui-même quelque peu de cette race-là. Mais, en France, la plupart des gens n'ont connu le bon géant qu'un peu vieilli, et quand il avait déjà l'aspect d'un de ces vénérables rois dont parle le poète :

..... *Nosco crines incanaque menta.*

Tourguénef était d'un caractère très droit, très obligeant et très affable. Ceux qui l'ont

approché le revoient surtout dans les moments où il se laissait aller à causer avec une effusion pleine de charme. Il causait délicieusement, avec une abondance de cœur et une aisance d'expression qui le suivait jusque dans la conversation en français. Il enchantait ceux qui l'écoutaient dans ses moments d'expansion ; toujours vive et originale, sa conversation devenait alors passionnée et colorée jusqu'au lyrisme. En écoutant ce courant d'idées et de mots tomber à flots pressés, à petit bruit, des lèvres de ce vieillard à la stature, à la structure de héros, on pensait malgré soi à quelque homérique conteur ; il y avait aussi « l'harmonie des cigales » et « toute la douceur du miel » dans la voix du Nestor des steppes.

II

Tourguénef n'a-t-il été qu'un artiste, qu'un dilettante ?

Il faut renoncer à cette fausse définition qu'avaient voulu répandre ses ennemis, et que ses amis même ont trop laissé passer sans discussion. Des critiques superficiels lui refusent toute capacité, toute lumière dans les questions d'ordre social : on est allé jusqu'à dire qu'il n'avait dans ces matières ni doctrines, ni opinion. Certains fanatiques, jeunes ou vieux, les Piséref, les Dostoïevsky, eussent mis volontiers ce prétexte en avant pour lui retirer le droit d'écrire et d'être imprimé, lu comme eux et plus qu'eux.

Il est vrai de dire que Tourguénef n'a jamais tracé ou même ébauché de programme, qu'il n'a pas prononcé de discours en public, qu'il n'a pas colporté de conférences, qu'il n'a pas élucubré d'articles de

fond en tête des journaux ; que dis-je ? Il n'a peut-être pas même à son actif un toast à sensation. Bien des gens n'obtiennent et n'accordent qu'à ce prix le titre d'homme politique : à leur compte, Tourguénef n'en était pas un.

Quant à croire que Tourguénef n'eût, en matière politique, ni opinions nettes, ni sympathies vives, ni vues profondes, ni parti pris bien arrêté, il fallait, pour accepter et pour répandre cette erreur, une assez forte dose de passion ou de naïveté. Ceux qui avaient bien lu son œuvre s'en doutaient ; ceux qui avaient approché de sa personne n'en doutaient plus ; mais aucun scepticisme à cet endroit ne saurait tenir devant les révélations de sa correspondance.

On sait quelle popularité le parti des slavophiles conquit en Russie dès son apparition. Les déclamations des Pogodine, des Schévyref, des Axakof contre la « pourriture occidentale, » leurs dithyrambes en l'honneur des qualités de la race slave, leurs pro-

grammes enfantins prétendant remettre le peuple russe dans sa voie naturelle, et le débarrasser de la défroque d'idées et d'habitudes étrangères dont Pierre le Grand l'avait affublé, toute cette rhétorique spécieuse qui flattait à la fois la vanité, l'ignorance et l'indolence nationales, trouva dans Tourguénef, dès sa jeunesse même, un adversaire décidé. Sa conviction d'occidental, qui fut la base de toutes ses autres convictions, ne put être ébranlée ni par l'effort continu des années, ni par le choc imprévu des plus divers événements.

Mais en quoi consistait cet occidentalisme ? Allait-il jusqu'à méconnaître les traits particuliers du peuple russe et jusqu'à vouloir supprimer le relief de la race, comme on exigerait l'amputation d'une tumeur, la suppression d'une verrue ? Tourguénef était trop fier d'être Russe pour ne pas faire une part légitime au développement de ces particularités du type national ; mais, selon ses propres paroles, il lui répugnait de « tirer

vanité de ce *genre à part*, dans quelque sphère qu'il se manifestât, art pur ou politique. » A ses yeux le slavophilisme était une entité artificielle, une sorte d'édifice creux, construit sur des plans étrangers, et à l'imitation du génie allemand.

Il ne pouvait pas se faire à l'idée d'isoler artificiellement la Russie du reste de l'Europe, et de la confiner dans une sorte de séquestre, où, pour échapper aux influences étrangères, l'air natal en arriverait, non pas à se conserver pur, mais à se vicier en se raréfiant. A plus forte raison, trouvait-il puérile la prétention de renouveler l'organisme européen par l'infusion de l'élément slave. Cette ambition de greffer le bourgeon russe sur le bois vieilli des autres races lui arrachait des protestations d'une ironie bien expressive. « Je ne puis pas m'habituer à cette manière de voir d'Axakof, qu'il soit nécessaire à l'Europe, pour se sauver, d'accepter notre religion orthodoxe. »

Toute politique qui partait de ce principe

étroit lui semblait à réprouver au moins dans son principe. « En affranchissant les Bulgares, nous devons nous guider sur ce fait, non pas que ce sont des chrétiens, mais que les Turcs les égorgent et les dépouillent. » — « Tout ce qui est humain m'est cher, dit-il encore; le slavophilisme m'est étranger autant que toute autre orthodoxie. »

En apportant ces habitudes de modération dans l'appréciation des actes du gouvernement et des hommes qui ont secondé, prôné, censuré, entravé son action, Tourguénef devait s'attendre à ne faire que des mécontents et à ne soulever le plus souvent que des murmures. De très bonne heure en effet, et jusqu'à la fin de sa carrière, Tourguénef est l'objet d'attaques violentes des partis les plus opposés. Au moment même où la jeunesse russe se considère comme décriée par lui dans *Pères et Enfants*, et où Tchernichewsky, l'auteur du fameux roman *Que faire ?* exploite à son profit les malentendus produits par l'apparition du héros

Bazarof, Tourguénef, pour avoir mis au jour ce même Bazarof, pour avoir refusé d'en grossir, d'en noircir les traits, se fait, dans le parti de la réaction, des ennemis irréconciliables. Il se brouille avec Katkof, le journaliste officieux, le confident du grand-duc héritier, l'inspirateur de cette politique rétrograde qui a prévalu en Russie pendant les dernières années : « Quand j'ai quitté le *Messager de Russie*, Katkof m'a fait prévenir que je ne savais pas ce que c'était que de l'avoir pour ennemi. Il tâche donc de me le montrer. Qu'il fasse sa besogne. Mon âme n'est pas en son pouvoir. »

Aucune considération d'intérêt, aucune basse ambition de popularité n'a pu décider Tourguénef à dévier de cette ligne de conduite. On se rappelle le mouvement d'agitation assez stérile provoqué, il y a quelque quinze ans, par ces jeunes gens qui s'appelaient un peu naïvement « les nouveaux hommes. » Une de leurs admiratrices adresse à Tourguénef des liasses de documents ;

c'est la confession d'un des représentants de cette génération qui s'avance. Tourguénef ne trouve, dans ce fatras de prose et de vers, que deux traits caractéristiques : un amour-propre enivré, délirant, et une incapacité, une ignorance sans limites. Il a beau faire la part de l'âge et attribuer à l'extrême jeunesse de ces personnages enflés de leur petit mérite une partie de leurs défauts : il ne reste sous tout cela que « la débilité de la pensée, que l'absence de tout savoir, qu'une exiguïté de talent poussée jusqu'à l'indigence. » Il n'enveloppe son jugement sous aucune sorte de précaution, de déguisement oratoire: sa franchise lui vaut un débordement de critiques acerbes.

Tourguénef est pourtant le même homme qui accueillera dans Paris d'autres jeunes gens « aux opinions encore plus tranchantes, aux formes plus anguleuses ; » et « devant eux, dit-il éloquemment, moi vieillard, je me découvre, parce que je sens chez eux la présence réelle et de la force et du talent

et de l'esprit. » Ces vertus l'attiraient, et le désarmaient, dans quelque classe du pays et dans quelque groupe de penseurs qu'il les trouvât. C'est ainsi qu'on le voit patronner de son nom et couvrir de son autorité les débuts, au journal le *Temps*, d'un jeune écrivain russe traité par son gouvernement comme un suspect. Pour punir Tourguénef de cet acte d'audace, le ministère le fait injurier, calomnier par un folliculaire à gages. « Décidément chez nous, écrit Tourguénef, bien des turpitudes s'étalent à l'air de Dieu, comme ce sale article du lâche***.»

Or, quelques jours plus tôt, à l'occasion de l'attentat de 1879, voici comment s'était exprimé celui que la *Gazette de Moscou* affectait de confondre avec les égarés du nihilisme : « La dernière nouvelle ignominieuse m'a beaucoup troublé. Je prévois que certaines gens exploiteront cet attentat insensé au détriment du parti qui justement, dans l'intérêt de ses idées libérales, met la

vie du czar au-dessus de tout : car il n'attend que de lui les réformes salutaires. Une réforme, qui en Russie ne vienne pas d'en haut, comment se l'imaginer ?.... Je suis profondément troublé et affligé. Voilà deux jours que je ne dors pas à l'idée de cela. J'y pense et j'y pense encore ; mais je ne puis arriver à rien imaginer. »

Quelles que fussent ses appréhensions, il ne pouvait pas prévoir avec quelle fureur de réaction l'empereur s'efforcerait de remonter le courant libéral par lequel il s'était laissé porter en avant depuis les débuts de son règne. Tourguénef souffrait plus qu'on ne peut dire de cette aberration du pouvoir. Il prévoyait de nouveaux actes de désespoir, qui donneraient une apparence de raison à des mesures de compression de plus en plus étouffantes. Il attribuait cette politique d'affolement à l'influence de Pobédonostsef, le procureur général du Saint-Synode, et surtout aux conseils de Katkof, cet ancien libéral, cet exilé converti au plus

brutal absolutisme. Il écrit : « Qui est-ce qui peut dire ce qui se passe chez nous, *Kratkovio regnante* ? »

Avec quelle passion Tourguénef commentait un jour devant deux visiteurs, dont un Français, cette formule que j'ai reconnue dans sa correspondance ! Avec quelle tristesse éloquente il regrettait le temps d'autrefois, celui de l'ancienne oppression ! « Nous avions alors un mur nu devant nous, écrit-il ; mais nous savions où il fallait faire la brèche. Aujourd'hui la porte est entre-bâillée ; mais passer par ce jour étroit est plus difficile que de saper et que d'abattre la muraille. »

Je retrouve dans des notes prises au sortir d'une visite d'après-midi chez Ivan Tourguénef, pendant l'hiver de 1882, un résumé assez expressif de sa conversation ; qu'on me permette de le citer dans son intégrité. « Dans ce temps-là, on se sentait soutenu par un auxiliaire qui permet de braver et qui finit par briser toutes les

rigueurs du pouvoir, l'opinion. On avait pour soi les deux stimulants qui font les victorieux, le sentiment du devoir, le pressentiment du succès. Qui eût pu croire qu'un jour viendrait où il faudrait regretter ce temps de terreur mais d'espérance, d'oppression mais d'activité? N'était-elle pas, en effet, heureuse et digne d'envie, la jeunesse d'alors, comparée à celle d'aujourd'hui? Quel esprit sincère ne se sent pénétré de pitié pour cette poignée de Russes instruits ou avides de s'instruire, que le malheur des temps jette dans les plus affreuses extrémités? On peut dire que tout ce qui pense est pris entre l'enclume d'une populace ignorante et le marteau d'un pouvoir aveuglé. Le peuple russe a peur de ceux-là mêmes qui travaillent, au mépris de tous les périls, à lui créer des droits; il ignore tout, et il a horreur de ce qu'il ignore. Il a le regard trouble et les colères subites d'une bête fauve; on l'a vu naguère se ruer sur les juifs avec une sorte de frénésie. S'il n'était main-

tenu, comme un ours, à la chaîne, il traiterait les révolutionnaires avec la même équité et la même douceur.

« Quant au pouvoir, il n'a plus guère de progrès à faire dans la voie de l'absolutisme; il est l'idéal formidable de la tyrannie. Il avait, sous le règne précédent, pris l'initiative des réformes : Alexandre II s'était laissé porter par le courant des idées libérales. Il avait ordonné des mesures ; il avait surtout permis qu'on élaborât des projets. Il voulait, par exemple, donner aux assemblées provinciales assez de force pour qu'elles pussent lutter contre les abus du fonctionnarisme et diminuer la corruption. Mais un jour il s'est épouvanté ; le coup de pistolet tiré par Karakosof a fait rentrer dans l'ombre le fantôme de liberté dont toute la Russie avait acclamé l'apparition. A dater de ce moment, et jusqu'à la fin de sa vie, l'empereur s'est évertué à détruire ce qu'il avait fait. S'il avait pu biffer d'un trait l'ukase glorieux qui avait proclamé l'émancipation

du servage, il aurait été trop heureux de se déshonorer.

« Que dire de son successeur, ce souverain affolé, cette victime clouée au trône ? Il se claquemure entre quatre murs, et, qui pis est, entre quatre esprits étroits, bornés, éditeurs responsables de la politique d'un czar anonyme, l'ancien libéral et exilé Katkof. C'est la guerre aux idées, la croisade de l'ignorance. La Russie en est à l'Inquisition ; elle a son Torquemada. Quel autre nom donner à ce ministre des cultes, ou, pour parler plus exactement, à ce procureur général du synode, Pobédonostsef ?

« Le czar voit dans Pobédonostsef l'homme le plus vertueux et le plus saint de tout l'empire. Il a pour lui des tendresses d'Orgon, et il pourrait dire, il pense volontiers comme cette dupe obstinée :

> Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien;
> De toutes amitiés il détache mon âme.

« Autant le czar aime et vénère Pobédo-

nostsef, autant il témoigne à Katkof d'admiration naïve et de déférence respectueuse. Il voit en celui-ci la science infuse, comme en celui-là la religion personnifiée. Mais de ces deux fanatiques, le plus dangereux, c'est Katkof, l'ancien libéral, le compagnon d'infortunes d'Herzen, l'ex-professeur de philosophie de Moscou. Il dédaigne de tenir les rênes du pouvoir ; il aime mieux donner le mot d'ordre à ceux qui l'exercent pour lui et par lui seul. Les ministres sont ses valets ; il a même des sous-esclaves ; il y a peu d'intérêt à citer tous les noms. Voilà le Richelieu caché et honteux, qui terrorise la Russie. »

Malgré l'aspect assez sinistre du présent, Tourguénef avait une foi inébranlable dans l'avenir. « Il ne faut pas espérer que l'avenir, ce soit cueillir des roses. N'importe : on s'en tirera. » Et quel était, selon Tourguénef, le moyen de s'en tirer ? Renoncer aux illusions et aux impatiences. Ne pas s'imaginer qu'on va trouver la panacée, le remède

aux grands maux, et que pour guérir le colosse russe de toutes ses misères, il suffira de pratiquer une sorte d'envoûtement analogue à « l'incantation des vieilles femmes pour calmer une dent malade tout d'un coup, miraculeusement. » Selon Tourguénef, le moyen miraculeux change seul : « c'est tantôt un homme, tantôt les sciences naturelles, tantôt une guerre ; » mais ce qui ne change pas, c'est la foi au miracle. Voilà la superstition qu'il faut tout d'abord extirper.

Il faut même renoncer à l'idée d'obtenir sans délai des résultats « larges, beaux et retentissants, » à l'idée de vouloir « déplacer les montagnes. » Il faut savoir s'appliquer à de petits objets, se tracer un cercle d'action bien restreint, n'en pas sortir, et là, sans gloire, presque sans fruit, s'évertuer incessamment. La seule activité féconde est définie par Tourguénef avec les deux vers du vieillard de Schiller : « L'activité qui ne se lasse jamais, celle qui ajoute un grain de sable à

un grain de sable. » — « Eh quoi ! dit-il, vous commencez par m'apprendre que vos constructions sont terminées, que l'école vient d'être inaugurée, et quelques lignes plus loin, vous parlez du désespoir qui s'empare de vous ! Je vous le demande en grâce : votre entreprise a déjà eu un petit résultat ; elle n'est pas infructueuse. Que voulez-vous de plus ? Que chacun dans sa sphère en fasse autant, et il en sortira une grande, une belle chose. »

Et Tourguénef est des premiers à mettre sa doctrine en pratique. De même qu'au temps de sa jeunesse, il signait la charte d'émancipation de ses serfs avec la même plume qui écrivait contre le servage le réquisitoire des *Mémoires d'un chasseur*, de même, à l'heure de la vieillesse, en dépit de l'éloignement, et tout torturé qu'il était par les affres du mal, il prêchait l'humilité du but et la constance de l'effort, mais il prêchait d'exemple. Tous ses soins tendaient à élever la condition matérielle et morale de

ses anciens paysans. Il leur avait fait abandon d'un cinquième de la somme fixée pour le rachat. Il avait construit à ses frais une école, institué un hôpital dans son village de Spaskoë ; il avait réussi à diminuer l'ivrognerie, et à répandre le goût de la lecture dans une région où, du temps de son adolescence, un paysan lettré, autodidacte, était une véritable rareté.

Sa correspondance le montre très préoccupé de son domaine du pays d'Orel ; mais ce n'est pas le revenu de ses terres qui l'inquiète ; c'est le bonheur, c'est la moralisation de son petit peuple de Spaskoë. Voilà l'évolution qu'il voudrait voir s'accomplir d'un bout à l'autre du pays, et que, pour sa part, il appelle, il prépare.

Toute autre politique lui paraît inutile, dangereuse, presque coupable. Il espérait que le nouveau règne allait inaugurer toute une tradition d'efforts en faveur du développement de la classe rustique. Voilà pourquoi il manifestait, à l'avènement d'Alexan-

dre III, sa sympathie au nouveau czar; il lui appliquait cette dénomination « d'empereur des paysans » qui, ne pouvant pas encore être un éloge, se trouvait surtout enfermer un conseil.

« Tout ce qu'on peut dire, écrivait encore Tourguénef au sujet du czar, c'est qu'il est Russe, et rien que Russe..... Partout en le voyant on nommerait sa patrie. » Je ne sais si ces paroles allèrent au cœur du czar; mais ne font-elles pas honneur à celui qui les écrivait? Quel Slavophile eût imaginé rien de plus éloquent dans sa simplicité? En donnant à cet empereur, « dans les veines duquel coulent à peine quelques gouttes de sang russe, » ses lettres de naturalisation, Tourguénef pensait assurément s'être avancé jusqu'aux bornes de la louange.

III

Après avoir lu ce qui précède, on ne sera plus tenté, je l'espère, de voir un simple paradoxe dans cette affirmation : Tourguénef a été surtout préoccupé de la question politique et sociale, et c'est de cette préoccupation que sont nées toutes ses grandes œuvres. C'est pour cela que les écrits de Tourguénef ont tant passionné le public ; c'est pour cela que la faveur de ses lecteurs fut, au début, de l'enthousiasme ; c'est pour cela qu'il y eut divorce éclatant, irritation, fureur presque calomnieuse, dès que le public et l'auteur ne marchèrent plus du même pas vers le progrès. Car c'est ici le point qu'il faut noter : Tourguénef n'a jamais cessé de marcher en avant ; mais, tandis qu'il cheminait lentement, à pas réglés, comme un homme qui se tient en dehors du courant populaire, et que le flot montant de la cohue

ne précipite pas contre son gré, le gros de la nation, j'entends le gros de la nation lettrée, n'était déjà plus maîtresse de son allure, et, le voyant chaque jour un peu plus loin d'elle, s'imaginait qu'il reculait ou ne suivait pas. Tourguénef avançait, et il est même allé très loin. Entre les *Récits d'un chasseur* et *Terres Vierges*, voyons ce qu'il a parcouru de chemin.

Tourguénef a exprimé quelque part sa sympathie et son admiration pour don Quichotte. Il l'oppose au rêveur Hamlet dont il fait peu de cas. Lui-même n'est-il pas entré dans la carrière des lettres comme un campeador dans une lice ? Dès ses débuts, qui eurent tout l'éclat d'une victoire, il mettait son jeune talent au service du bon droit et de la vérité ; il dirigeait sa plume, comme une épée, contre l'égoïsme, contre l'injustice, contre le préjugé, en un mot contre les diverses formes de l'erreur. Son livre d'essai, les *Mémoires d'un Chasseur*, ne fut pas seulement un événement littéraire ; il amena

une révolution politique. Ce tableau de la misérable condition des serfs contribua pour une large part à provoquer l'ukase qui affranchissait la Russie.

Ce n'était pas la première fois que le roman abordait la question sociale : Gogol avait déjà porté un premier coup à l'ennemi que Tourguénef a eu l'honneur d'abattre. Mais l'auteur des *Ames mortes* s'était surtout appliqué à nous peindre les vices ou les ridicules des petits gentilshommes russes, et, tout en faisant deviner ce que pouvait être la misère du serf sous leur tyrannie, ou grotesque ou odieuse, son livre laissait l'infortuné moujik au second plan. Ce fut l'originalité de Tourguénef de placer ce paria en pleine lumière. Il osa laisser voir non seulement sa pitié, mais sa tendresse pour le paysan russe, souvent borné, ignorant ou brutal, mais foncièrement bon. Il entreprit de révéler aux Russes cet être à peine connu d'eux.

Dès les premières pages de son livre, il

le montrait avec ses qualités instinctives, et, pour cela, il prenait soin de le laisser dans une condition exceptionnelle, c'est-à-dire dans cette sorte d'indépendance relative qui se réalisait quelquefois, au mépris ou à la faveur de la loi. Khor et Kalynitch sont donc à peu près affranchis des vraies misères du servage : le premier en vivant à l'écart, en plein marécage, évitant la corvée par la redevance ; le second en se faisant le valet de chasse de son maître qu'il chérit jusqu'à l'adoration. L'un est le paysan qui a le sentiment de la réalité, « qui s'est établi dans la vie ; » l'autre est un rêveur « qui ne tient à rien et qui sourit à tout. » Khor l'avisé a beaucoup observé les hommes et les choses, et son expérience s'exprime avec cette naïveté spirituelle qui donne tant de couleur à la conversation du paysan russe ; Kalynitch l'enthousiaste a le langage inspiré d'un poète. Il est doué de facultés mystérieuses ; les abeilles lui obéissent comme à un enchanteur. Tous deux sont bons, celui-

ci dévoué et tendre, celui-là simplement cordial et hospitalier. Il y a profit à écouter l'un, et plaisir à fréquenter l'autre. C'est sous ces traits que Tourguénef dépeignait le Russe des campagnes. Après l'avoir montré, pour ainsi dire, à l'état natif, il allait expliquer les déformations que le type pouvait subir sous l'influence abrutissante du servage.

La première altération de ce caractère du paysan russe, c'est une sorte d'humeur farouche, féroce même, se substituant à la raison ou à l'ingénuité primitives. Le chasseur Ermolaï nous offre un exemple curieux de ce retour à la barbarie, de ce recul du moujik vers l'état sauvage. Emancipé à la façon de l'outlaw, du bandit, il vit dans le bois ou dans le marais, dormant sur un toit, sous un pont, dans le creux d'un arbre, traqué par les paysans comme un lièvre, battu quelquefois comme un chien, mais, sauf ces déconvenues, promenant assez joyeusement sa singulière indépendance.

Il ne nourrit ni sa femme, ni son chien, qu'il bat avec la même indifférence brutale. Il a, pour flairer le gibier, pour attraper les oiseaux, pour surprendre le poisson, toutes les ruses d'un animal chasseur. Il possède déjà l'astuce du sauvage ; il en aurait facilement la cruauté : « Je n'aimais pas l'expression que prenait son visage quand il portait la dent à l'oiseau qu'il avait abattu. »

Quelque précaire et troublée que soit cette indépendance, elle paraît très enviable si on la compare aux tourments et aux dégradations de la servilité. Le paysan Vlass revient à pied de Moscou, où il est allé demander qu'on réduisît sa redevance : car son fils, qui la payait, est mort, et il est vieux. Le barine l'a mis rudement à la porte avec ces mots : « Comment oses-tu arriver jusqu'à moi ? » Vlass regagne tristement sa hutte, où l'attend sa femme que la faim fait siffler dans son poing. « Il a la lèvre tirée, et dans ses petits yeux éraillés roule une larme. » Il se met à rire tout à coup, en

songeant qu'on ne peut plus rien lui prendre que sa tête, « un triste gage, » et que le maudit Allemand, l'intendant Quintilian Séménitch, « aura beau se tortiller, » il n'y gagnera que cela. On n'oublie plus cette larme d'angoisse et ce rire désespéré.

Voici d'autres impressions, non moins poignantes. Le serf Soutchok, actuellement employé au métier de pêcheur, raconte qu'il a débuté par des fonctions de cuisinier, et que, changeant de profession à mesure qu'il changeait de maître, il s'est trouvé successivement cuisinier, cafetier, acteur, puis de nouveau attaché aux fourneaux, puis à la livrée en qualité du petit laquais, puis postillon, puis veneur, puis apprenti bottier, puis ouvrier à la papeterie. Ces caprices de la domination qui pèse sur le moujik n'ont pas seulement le côté ridicule ; l'odieux s'y retrouve toujours. La dernière propriétaire de ce misérable dont la vie n'a été qu'un fastidieux apprentissage est une vieille demoiselle, qui se venge d'être restée fille en inter-

disant le mariage à toute sa maison. Cet abaissement d'une créature humaine que son maître condamne, comme un animal, à l'isolement, à la stérilité, est bien fortement exprimé dans le petit récit qui a pour titre *Ermolaï et la Meunière*.

Mais ce qui paraît plus douloureux encore que cet asservissement, c'est de voir qu'il est subi avec résignation, et parfois même excusé, expliqué par ceux qui le subissent. « De quoi vis-tu ? demande-t-on à une de ces victimes du despotisme seigneurial. Reçois-tu des gages, un salaire fixe ? — Un salaire ! Eh ! barine, on nous donne le manger ; c'est bien tout ce qu'il nous faut, seigneur Dieu ! Et le ciel accorde de longs jours à notre dame ! » Un autre vient d'être fouaillé d'importance. Il reçoit de fort mauvaise grâce l'étranger qui s'avise de le plaindre ; il prend le parti du maître qui l'a si rudement maltraité pour une peccadille ; il est fier d'appartenir à un homme qui use strictement de ses prérogatives de

seigneur : « Un tel barine, non, non, il n'a pas son pareil dans tout le gouvernement ! »

Tourguénef ne se borne pas à exprimer sa pitié pour les moujiks ; il est impitoyable pour les nobles. Avec quelle ironie il nous dépeint leur fausse sentimentalité, leur égoïsme odieux ! Comme il met le doigt sur leurs ridicules ! comme il flétrit leur cruauté ! comme il démasque leur hypocrisie ! Ils figurent tous dans le livre, depuis le citadin borné et doucereux, jusqu'au seigneur terrier cyniquement brutal et despotique, depuis les pauvres gentilshommes stepniaks jusqu'à ces nobles disparus, les légendaires *velmojes*, personnifiés dans le comte Alexis Orlof, si beau, si fort, si redouté et si aimé tout à la fois ! « Ne le connaissant pas, on se sentait intimidé ; mais entrait-on, on se sentait réchauffé et réjoui comme d'un beau lever de soleil. » L'auteur, qui retrouve dans cette élite évanouie la figure assez barbare de son propre

grand-père, ne peut se défendre ici d'une certaine admiration. Il est vrai que les petites gens ont une sympathie bien autrement marquée pour ces colosses fastueux des anciens jours. D'ailleurs, n'est-ce pas assez que l'auteur des *Mémoires d'un chasseur* ne dissimule aucun des excès de pouvoir commis par ceux de sa race ? N'a-t-il pas le droit de rappeler qu'on n'a fait que changer d'oppression, et que le serf n'est pas moins maltraité pour être tombé des mains puissantes des tyrans entre les doigts crochus des tyranneaux ?

Mais le vrai bourreau du serf, c'est celui que sa condition rapproche le plus du moujik, celui qui le plus souvent n'est lui-même qu'un moujik décrassé, c'est-à-dire le représentant du seigneur, l'intendant, le bourmistre. Ce maître subalterne paie la redevance du paysan, jusqu'à ce que celui-ci, perdu de dettes, soit entièrement à sa discrétion. Il en fait son esclave, son souffre-douleurs. De temps à autre, on

trouve dans les bois le cadavre d'un misérable qui s'est arraché à cet enfer par le suicide. Mais à quoi sert de se plaindre ? Le seigneur touche son revenu, et il est satisfait. Et puis l'intendant a mille manières de ressaisir le mécontent, et ses vengeances font frémir.

Seigneurs, moujiks, intendants, toutes ces figures frappèrent, émurent, agirent par leur vérité. Sur un sujet qui prêtait tant à la déclamation, l'auteur avait su se préserver de tout excès de plume. Cette modération dans la forme donna plus de crédit à la satire et plus de poids à l'argumentation. D'ailleurs, sous l'ironie on sentait l'amertume, et sous la verve comique on entendait par intervalles le grondement d'une généreuse passion. Tourguénef a lui-même expliqué de quels sentiments il était animé à cette heure de sa vie, que je comparerais volontiers à un matin de bataille. Il venait de quitter la Russie, dont l'air ne lui semblait plus respirable. Il s'éloigna pour prendre

son élan et revenir fondre soudain sur l'ennemi, sur le servage. « Je me promis de le combattre jusqu'à la mort ; je jurai de ne jamais me réconcilier avec lui ; ce fut mon serment d'Annibal. »

D'un bout à l'autre de son œuvre, Tourguénef n'a point fait autre chose que de réfléchir ainsi les sentiments du peuple russe, d'exprimer ses espérances ou de traduire ses inquiétudes, de noter avec soin, de dénoncer avec sincérité les mouvements de flux ou de reflux de l'opinon. On retrouve dans tous ses romans un personnage dont l'aspect, la conduite et la valeur peuvent varier, mais dont le trait dominant persiste à travers tous les changements ; ce personnage, si vivant qu'il soit, sert à exprimer une abstraction. Il est, pour ainsi parler, l'incarnation des vœux, des appréhensions, des prétentions de l'esprit russe. Or, en Russie, comme ailleurs, et plus encore qu'ailleurs, l'esprit public se modifie sans cesse : le romancier a suivi d'un œil curieux

et retracé d'une main sûre ces rapides transformations.

Dans *Dimitri Roudine,* il nous peint une génération exaltée, mais sans esprit de suite, éloquente, mais sans profondeur, tranchant sur tout, mais n'ayant aucun but, comme pouvait l'être cette jeunesse de 1840, à qui la parole était rendue, mais à qui l'action restait interdite. C'était l'époque où l'on se passionnait pour des mots, et le plus souvent pour des mots de provenance étrangère. La philosophie de Hegel bouillonnait dans ces cerveaux russes si peu faits pour s'assimiler la nourriture métaphysique. Mais la mode était au cosmopolitisme ; on professait le mépris des mœurs nationales ; on ne songeait qu'à « se passer de la Russie. » Roudine, qui personnifie cette erreur, en est la première victime. Il séduit, il passionne d'abord ceux qu'il approche ; puis ses amis, ses disciples, finissent un jour ou l'autre par se retourner contre lui. Il ne réussit qu'à susciter des rancunes ou qu'à exciter des

défiances. Inutile et inactif au milieu des siens, il va mourir sur une barricade française, et, par une suprême mais inconsciente ironie, l'insurgé qui combat à ses côtés fait son oraison funèbre en ces mots : « Voilà qu'on nous a tué le Polonais ! »

Est-il vrai de dire que les Roudine n'ont servi de rien à leur patrie ? L'auteur nous laisse entendre que leurs paroles ont pu déposer le germe de pensées généreuses dans plus d'une jeune âme à qui la nature n'aura pas refusé le bienfait d'une féconde activité.

C'est à cette famille infortunée des précurseurs et à cette même génération sacrifiée mais indispensable, qu'appartient le personnage de Lavretsky dans le roman qui a pour titre *Une Nichée de gentilshommes.* Au rebours de Roudine, Lavretsky ne doit rien à l'école. C'est à peine s'il a eu le temps d'appliquer aux sciences son simple et naïf esprit entre le moment où il échappe à la dureté du despotisme paternel et celui où il accepte le joug plus gracieux de la volonté

conjugale. Il est donc resté Russe, il croit à l'avenir du génie national; il fait bon marché de lui-même et de ceux de son âge; mais il admire les tendances des jeunes et il applaudit à leurs efforts. Sorti de son pays heureux, ou du moins abusé, il y rentre seul et accablé; mais il lui reste la consolation de faire son devoir, c'est-à-dire de labourer la terre et d'améliorer le sort de ses paysans. Ce travail obscur de Lavretsky, mieux encore que les déclamations brillantes de Roudine, indiquait aux générations nouvelles ce que la Russie attendait désormais de ses fils : « Vous devez agir, et notre bénédiction, à nous autres vieillards, descendra sur vous. »

Mais cette période de l'action, à laquelle on semble toucher, va reculer devant les vœux déjà conformes du romancier et du lecteur. Dans le livre *A la Veille,* traduit sous le nom d'*Hélène*, le but de l'auteur est bien évident. Il met deux Russes en présence d'un Bulgare, et les qualités brillantes

ou graves de l'artiste Schoubine ou de l'étudiant Bersénief le cèdent à l'unique vertu d'Insarof, nature plus vulgaire : cette vertu du barbare, c'est d'aller droit devant lui ; il ne s'attarde ni à la rêverie ni à la discussion ; il n'a rien d'un Hamlet ; et si étrange que soit son idéal, si aventureux que soit son destin, il entraîne la sagesse hésitante d'Hélène, comme Don Quichotte ébranlait le bon sens rebelle de Sancho. C'est cette décision, cette allure hardie, ce parti-pris de ne pas reculer et de sortir résolûment de l'ornière que l'auteur de *A la Veille* semble conseiller au peuple russe. Mais on dirait qu'il a désespéré de trouver dans son pays cet homme d'action à qui est réservé le triomphe à venir, et c'est ainsi que la critique russe avait expliqué le choix significatif d'un héros de roman bulgare.

Cette explication ingénieuse n'est point exacte. Insarof et Hélène ont vécu tous les deux. Cette belle jeune fille russe, qui veut se dévouer pour une noble cause, et qui, ne

pouvant mourir pour son propre pays, s'attache au sort de l'étranger qui lui montre le chemin des grands sacrifices, Tourguénef ne l'a pas imaginée. Non seulement Hélène existait, mais il y avait une foule d'Hélènes qui ne demandaient qu'à se manifester. On le vit bien dès que le roman fut publié. Tous les cœurs féminins tressaillirent. On eût dit que l'auteur avait placé sous les yeux des vierges russes un miroir où pour la première fois il leur était donné de se voir et de prendre conscience d'elles-mêmes. Quelques années plus tard, Hélène aurait pu se dévouer pour la Russie; elle eût agi comme Véra Sassoulytch, ou, pour ne pas sortir du roman, comme Marianne de *Terres Vierges.*

C'est dans le roman célèbre *Pères et Enfants* que pour la première fois la jeune génération entre en scène. Elle est représentée par l'étudiant en médecine Bazarof. Pour mieux faire ressortir son héros par un heureux contraste, l'auteur a mis ce roturier brutal mais plein d'originalité en présence

d'un gentilhomme en qui se retrouvent les qualités et les travers de la noblesse retardataire. C'est encore l'éducation allemande qui a façonné Bazarof. Mais les théories de Hegel ont fait place à celles de Schopenhauer, et le pessimisme germanique, greffé sur l'esprit russe, a produit des fruits bien singuliers. La jeunesse dont Bazarof est le type, reste terre-à-terre, autant que celle dont Roudine faisait l'admiration se montrait exaltée. Elle n'a qu'un but, l'action : elle n'admet qu'un principe d'action, l'utilité; elle ne voit qu'une utilité actuelle, la négation absolue. « Cependant, il faut rebâtir ? — Cela ne nous regarde pas... Il faut avant tout déblayer la place. »

C'est là, nettement formulée, la théorie du nihilisme ; ce mot, créé par Tourguénef et prononcé pour la première fois dans *Pères et Enfants*, a fait rapidement le tour du monde. On sait que, jeunes et vieux, tous les lecteurs russes firent à l'auteur du roman le reproche de les avoir calomniés.

L'ancienne génération ne lui pardonnait pas d'avoir répudié ses préjugés ; la nouvelle lui en voulait de ne pas prôner ses erreurs. Ce qui nous frappe aujourd'hui, c'est qu'il ait pu rester à ce moment si perspicace et si sincère, c'est qu'il ait su mêler à l'étroitesse de vues de Paul Kirsanof tant de noblesse, et au scepticisme dissolvant de Bazarof tant de subtilité.

Mais le personnage préféré de Tourguénef dans ce roman de *Pères et Enfants*, c'était Bazarof, c'est-à-dire le personnage représentatif de l'âme russe avec ses aspirations non plus idéales et vagues, mais violentes, mais brutales vers le progrès. « Comment ! vous aussi, vous dites que dans Bazarof j'ai voulu tracer une caricature de notre jeunesse ! Vous répétez (pardonnez-moi la liberté de l'expression), vous répétez ce reproche stupide ! Bazarof, mais c'est mon fils bien-aimé, qui m'a fait rompre avec Katkof, pour qui j'ai dépensé toutes les couleurs mises à ma disposition. Bazarof, ce vif esprit,

ce héros, une caricature ! » Et il se complaît à revenir sur la définition de ce personnage énigmatique ; il commente, sans se lasser, « ce type précurseur, » cette « grande figure » qu'entoure un véritable « prestige » et on ne sait quelle manière « d'auréole. »

La conclusion du livre est dans ce conseil ironique et amer donné par Bazarof à son ami Arcade : « Marie-toi au plus vite ; dispose bien ton nid et fais beaucoup d'enfants. Ce seront certainement des gens d'esprit, parce qu'ils viendront à temps, non pas comme toi et moi. »

Voilà donc la solution du problème social ajournée une fois de plus. Le rocher de Sisyphe retombe aussi lourdement sur les nouveaux venus que sur les devanciers. Le recul est même si accentué que l'observateur se sent envahir, lui aussi, par le pessimisme ; et s'il ne se pique pas de négation absolue comme Bazarof ou ses jeunes adeptes, il en arrive tout au moins à nier leurs qualités, à leur refuser tout esprit de conduite. Le ro-

man de *Fumée*, qui est l'expression de ce nouvel état d'esprit, a soulevé en Russie toutes les clameurs qui accueillent une satire. Ce qu'on n'a pas assez vu, c'est le sentiment de compassion douloureuse qui se cachait sous cette forme agressive. C'était un acte de patriotisme éclairé que de percer à jour les déclamations creuses des progressistes et de flétrir la lourde sottise, la niaise dépravation d'une noblesse qui achevait de se décréditer. Entre Goubaref, ce solennel imbécile, et Ramirof, ce mari complaisant d'une favorite, il faut aller jusqu'au héros du livre, Litvinof, c'est-à-dire jusqu'à ce Russe idéal dont nous avons suivi, à travers l'œuvre entière de Tourguénef, et sous les traits de Roudine, de Lavretsky, de Bazarof, la sombre et douloureuse destinée. Comme Lavretsky vingt ans auparavant, Litvinof rentre dans son pays, accablé de chagrins domestiques qui exaspèrent tous ses autres sentiments, et changent en désespoir les déconvenues de son patriotisme. La vanité de l'amour lui fait

trouver toutes choses vaines. Dans le fracas des dernières années, dans l'agitation des diverses classes, dans les propos d'autrui, dans ses propres pensées, il ne voit que néant, apparence, fumée. Cette conclusion désolante fut reprochée à l'auteur du livre par ses compatriotes avec une vivacité qui faillit le dégoûter de ce rôle d'observateur politique, et nous priver ainsi d'un chef-d'œuvre où Tourguénef semble avoir donné sa mesure, *Terres Vierges*.

L'auteur de *Pères et enfants* avait nommé et défini le nihilisme théorique; celui de *Terres Vierges* nous montre les nihilistes au moment précis où pour la première fois ils se mêlent d'agir. Entre les deux écrits il s'était écoulé un assez long temps, pendant lequel Tourguénef avait gardé le silence. Il manque donc dans son œuvre un livre qui nous fasse assister au développement obscur et à la mystérieuse diffusion des théories nouvelles. Sur cette propagande nihiliste des premières années, qui n'était qu'une

tentative de *self-instruction*, nous ne trouvons dans *Terres Vierges* que des sous-entendus, des allusions. Toutefois le personnage même qui va précipiter l'action, au risque de tout perdre avec lui, Markelof, lit encore et propage avec une confiance naïve les « brochures » qu'on lui a fait parvenir en secret, et qu'il transmet sous le manteau à d'autres initiés. Quels sujets traitaient ces livres si soigneusement dissimulés ? Ceux qui valaient la peine d'être lus étaient des traductions d'ouvrages étrangers sur l'économie politique, des écrits abordant avec plus ou moins de compétence les problèmes sociaux. Mais cette instruction, bonne ou mauvaise, ne pouvait influer en rien sur la masse de la population russe, qui ne lit point.

Il fallait donc trouver des moyens d'action plus efficaces et organiser de vraies prédications. C'est alors qu'un assez grand nombre de gens appartenant à la classe instruite, des étudiants comme Nedjanof, des femmes

volontairement déclassées comme Marianne, entreprirent de descendre dans le peuple, de se vêtir à sa manière, de parler son langage, de mener sa rude existence, de gagner sa confiance au prix de ce labeur, d'ouvrir son esprit aux idées de liberté et de progrès, de l'arracher au double fléau de la paresse et de l'ivrognerie, enfin de l'entraîner dans la voie de l'action. Le malheur, c'est que ces gens qui prêchaient l'action ne savaient eux-mêmes par où entamer l'œuvre. Chacun d'eux attendait un mot d'ordre qui ne pouvait venir de personne, car dans ce concert de volontés il n'y avait aucune direction, et les efforts les plus violents, faute de but déterminé, devaient rester sans résultat.

Il y avait un autre obstacle insurmontable, c'était la répugnance du peuple à sortir de sa formidable inertie. Nedjanof compare la Russie sainte à un colosse dont la tête touche au pôle nord et les pieds au Caucase, et qui, un cruchon d'eau-de-vie entre ses doigts crispés, dort d'un sommeil qui ne

finira point. Ceux qui essaient de lutter contre ce sommeil perdent leur temps et leur peine. Le découragement les gagne, et les uns, comme Markelof, pour avoir voulu engager à eux seuls une partie qui réclamerait les efforts d'une armée, sortent de cette voie sans issue par la porte de la Sibérie; les autres, comme Nedjanof, pour avoir perdu la foi dans cette œuvre de la régénération et de l'affranchissement du peuple à laquelle ils avaient cru pouvoir se dévouer, rejettent violemment le double fardeau de leur vain labeur et de leur vie absurde: l'Hamlet russe se délivre de sa mission par un suicide.

Ce beau roman de *Terres Vierges*, qu'il faut avoir lu, parut justement à la veille du grand procès nihiliste des 193. On cria d'abord à l'invraisemblance; l'auteur calomniait encore la Russie. Quelques jours plus tard, la critique, effrayée de cette puissance divinatrice, accusait Tourguénef d'avoir eu les confidences de la justice et d'avoir tenu

entre ses mains tout le dossier de l'instruction. Quelques nihilistes rêvaient déjà des dénoûments plus tragiques. « Moi aussi, disait l'un d'entre eux à ce moment réfugié à Paris, je suis un Nedjanof, mais je ne me tuerai pas comme lui : il y a mieux à faire. » Ce mieux était pire. C'était l'attentat, à la façon de Solovief, qui, résolu à se tuer, et pour les mêmes raisons que Nedjanof, inaugura le suicide à préface sanglante.

Depuis *Terres Vierges*, l'évolution du nihilisme a fait de nouveaux et rapides progrès. La manie de descendre dans le peuple et de « se simplifier » a fait place à d'autres fantaisies aussi inutiles, mais moins innocentes. Nous avons dit que Tourguénef était mort, sans avoir eu le temps d'exécuter le roman où il nous eût montré les agitations d'aujourd'hui, et peut-être indiqué les réformes sociales de demain.

Qui sait ce que la Russie nous prépare ? Jusqu'à ce jour, les réformes y ont été décrétées par le pouvoir, et les ukases sont

restés sans effet, faute d'avoir trouvé l'appui du levier populaire. L'impulsion, partie d'en haut, ne faisait point tressaillir la nation. La voici qui tout à coup semble secouer sa torpeur. Les paysans, restés sourds à toutes les voix et réfractaires à tous les progrès, ont trouvé peut-être d'eux-mêmes le chemin du salut et de la rédemption. Ils s'assemblent dans les villages, et ils organisent la ligue contre l'ivrognerie. Cette grève contre le cabaret est la terreur du clergé russe : il y voit une forme nouvelle de l'hérésie. Tous ces buveurs d'eau sont à ses yeux des *rascolniks,* et des plus dangereux. On sait le proverbe russe versifié par Nékrassof : « Le paysan a la tête comme le taureau : quand une folie s'y loge, on ne l'en fait pas sortir, même à grands coups de pieu. » C'est cet entêtement qui semblait ajourner à jamais et qui pourrait précipiter demain le dénoûment de la question sociale.

IV

Il ne faut pas que les expressions de « Russe idéal, » de « type représentatif d'une génération » et autres termes de ce genre auxquels il a bien fallu recourir pour marquer le lien des œuvres diverses de Tourguénef, donnent une idée fausse de la nature même de son talent, et de ses procédés de romancier.

Ce talent, il l'a défini lui-même ; ces procédés, il les a expliqués dans ce qu'ils ont d'essentiel ; nous n'avons donc qu'à recourir à ces indications précieuses. « Je vous dirai en peu de mots que je suis, de préférence, réaliste, et que je m'intéresse surtout à la vivante vérité de la physionomie humaine. » Il dit ailleurs qu'à aucun moment de sa carrière, il n'a pris pour point de départ d'une création l'idée abstraite, mais qu'il est toujours parti de l'image vraie, de la réalité

objective, du personnage caractéristique observé et vivant.

Voici le principe même de son esthétique telle qu'il la résume à l'usage des jeunes écrivains dans sa lettre à M. King, un romancier à ses débuts : « Si l'étude de la physionomie humaine et de la vie d'autrui vous intéresse plus que l'exposé de vos propres sentiments et de vos propres idées, si, par exemple, il vous est plus agréable de reproduire exactement l'aspect extérieur non seulement d'un homme, mais d'un simple objet, que d'exprimer avec élégance et chaleur ce que vous sentez en voyant cet objet ou cet homme, alors vous êtes un écrivain objectif, et vous pouvez commencer une nouvelle ou un roman. »

La vérité n'est pas ingrate pour ceux qui l'aiment ; elle donne la vie à leurs conceptions. L'œuvre de Tourguénef, dont nous avons déjà essayé de montrer à nos lecteurs la portée politique, est un petit monde où vont et viennent mille gens aux

caractères, aux visages diversement expressifs. On a comparé le créateur de ces personnages si vivants à un grand portraitiste. La comparaison fait tort au romancier. Comme les grands peintres de portraits, il saisit le trait dominant de la physionomie, et il l'exprime puissamment : c'est ainsi que, dans le livre ou sur la toile, on fixe la ressemblance. Mais l'art d'un Titien, d'un Reynolds, rend l'aspect du visage et révèle, si l'on veut, quelque chose de plus : le tempérament du modèle ; il ne va guère au delà. Le romancier exprime, en outre, tout un ordre de faits cachés, tout un spectacle intime que le pinceau nous laisse à peine deviner. C'est donc un double champ d'études à parcourir, une double faculté d'observation à exercer. Il faut à la fois noter l'attitude et démêler l'aptitude, surprendre l'expression de la physionomie et pénétrer le sens du caractère.

Tourguénef possède ce double talent à un très haut degré. Le plus souvent il peint

à larges touches, et son portrait, au physique et au moral, est terminé en quelques mots. Quelquefois le détail est plus minutieux, mais l'accumulation des traits ne sert qu'à vérifier l'impression dominante. Je renvoie le lecteur au roman de l'*Abandonnée* et à cet admirable portrait du vieux gentilhomme russe du temps de Catherine II. Quelle évocation du passé que ce vieillard de haute taille, sentant l'ambre, glacial dans sa douillette de soie, d'où passaient une cravate et des manchettes de dentelle, un soupçon de poudre sur les cheveux ramenés en arrière, et à la main une tabatière d'or au chiffre de l'impératrice ! Il parle toujours français, il sait à peine le russe, il se fait lire chaque jour Voltaire, Mably, Helvétius, les Encyclopédistes ; il a jadis improvisé des vers dans le salon de Mme de Polignac, il a été des invités de Trianon ; il a vu Mirabeau qui portait des boutons d'habit démesurément grands, et son opinion sur notre grand orateur, c'est qu'il était « exagéré en

tout, qu'en résumé c'était un homme de mauvais ton, en dépit de sa naissance. »

On le voit par cet exemple, les portraits de Tourguénef peignent souvent, dans un individu, une classe de gens ; ils sont l'expression d'une époque. En effet, s'il étudie de près la nature, il se garde bien de s'arrêter, comme nos réalistes, au premier modèle venu. Il cherche avec soin le personnage dont les traits sont assez marqués, assez originaux, pour qu'en le copiant il soit sûr de reproduire un type général. C'est ainsi qu'il a découvert Bazarof, le héros de *Pères et Enfants* ; l'idée lui en fut fournie par le hasard, qui amena à son chevet de malade, dans une petite ville de Russie, le « jeune médecin de district » qui lui servit d'original. Je ne sais pas si tous les personnages de *Terres Vierges* ont défilé sans exception sous les yeux de l'auteur du roman ; mais j'ai entendu Tourguénef raconter comment il avait connu et pu étudier le personnage le plus caractéristique de l'œuvre, la femme

nihiliste, l'honnête, grave et un peu ridicule, mais forte et sublime Machourina.

C'est par la connaissance du cœur des femmes et par l'attrait pénétrant de ses héroïnes que Tourguénef a laissé loin derrière lui Gogol, son grand devancier. Par une singularité inexplicable, l'auteur du *Revizor*, des *Ames mortes*, n'a voulu peindre que des femmes qui n'en sont pas, des abstractions sans vie ou des caricatures (1). Les biographes les plus indiscrets sont embarrassés pour expliquer la raison de cette impuissance. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Gogol redoutait trop l'approche de la femme pour avoir jamais l'occasion de l'étudier. Au contraire, les héroïnes de Tourguénef sont si vivantes, que sous chaque portrait les lecteurs ont voulu reconnaître et nommer quelque modèle. Tous les Russes bien informés vous auraient dit dans quel

(1) Julienne Bétrichef, dans les *Ames mortes*, n'est pas un portrait ; c'est une lumineuse apparition.

palais de Varsovie demeurait l'Irène de *Fumée*, ou vous auraient montré Madame Sipiaguine, de *Terres Vierges*, à la première réception officielle. Il semble bien, en effet, que toutes ces créations délicates aient l'irrésistible séduction de la réalité. Il n'y a pas un roman, pas une nouvelle de Tourguénef où ne brille quelque visage féminin d'une grâce un peu étrange parfois, mais singulièrement vive et touchante. Natalie et sa sœur, dans *Dimitri Roudine* ; Lise, dans *Une Nichée de gentilshommes* ; Hélène, dans *A la Veille ;* Marianne, dans *Terres Vierges*, il faudrait toutes les citer.

Ce qui surprend un peu le lecteur français, c'est de ne pas les trouver toujours belles, du moins de cette beauté parfaite et invraisemblable que nos romanciers ne marchandent pas à leurs poupées sans expression. L'une a des traits réguliers, un joli pied, mais des mains un peu grandes. L'autre, au premier abord, semble un laideron. « Elle portait courts ses épais cheveux

châtains, et elle avait l'air bourru ; mais toute sa personne respirait je ne sais quoi de fort, de passionné et d'impétueux. Ses pieds et ses mains étaient extrêmement mignons ; son petit corps, robuste et souple, rappelait les statuettes florentines du seizième siècle ; ses mouvements étaient légers et harmonieux. » Quelle beauté idéalisée aurait cette grâce vivante ?

Autre singularité, qui nous montre à quel point l'auteur nous dépayse : chez lui les femmes ont moins d'originalité que les jeunes filles. Autant il y a d'indécision et de faiblesse chez leurs amoureux, les Roudine et les Nedjanof, autant il y a chez elles de sagesse résolue et, disons le mot, de gracieuse virilité. Elles ressemblent un peu à des Romaines, et l'on s'attend à leur entendre dire à leur manière le « *non dolet* » de l'illustre Arria. Mais non ; elles n'ont même pas ces attitudes et ces paroles un peu théâtrales ; ce sont les Nedjanof qui meurent en stoïciens impatients ou peut-être en

épicuriens découragés : Marianne continue à vivre et à préparer sans bruit l'affranchissement de la patrie qu'elle aime.

Des femmes qu'un noble sentiment exalte jusqu'au mépris de la mort, cela se voit autre part qu'en Russie. Ce qui est plus rare et presque inédit, ce sont ces dévoûments fanatiques, ces renoncements dignes des premiers temps de l'Église, qui associent une belle vierge de seize ans au sort d'un vagabond imbécile et rongé d'un ulcère hideux. Tourguénef aurait pu multiplier dans son œuvre la description de ces cas pathologiques (*Étranges Histoires*) ; mais si son réalisme est trop artistique pour s'attarder dans la banalité, il est trop sincère pour s'attacher à l'exception.

La forme qui fait le mieux valoir cette sincérité d'observation, c'est le récit. Tourguénef fait peu de cas du théâtre, et de son théâtre. Je ne vois un sujet, dit-il volontiers, qu'avec un cadre, des portraits, des dialogues, les péripéties d'une narration. Au

théâtre il se sent gêné par la nécessité de ramasser, d'abréger, de grossir; et, présentée en raccourci, sa psychologie lui semble faussée. C'est en vain que vous opposiez à cette prétention modeste la forme de tel ou tel de ses récits, qui d'un bout à l'autre est une mise en scène, un dialogue à peine interrompu. Ce n'est pas là, disait-il, le dialogue dramatique. « Il était, il devait rester un narrateur. »

Il suffit, en effet, d'ouvrir au hasard les *Récits d'un chasseur* pour tomber sur une narration achevée. Rien n'y manque, ni la peinture des caractères, ni l'allure vive du récit, ni l'imprévu des circonstances, ni le développement de la situation, ni l'harmonie du cadre, ni le sentiment de la nature, ni la grâce du style, ni la valeur du coloris. Mais il faut avoir entendu Tourguénef, et l'avoir vu dans ce rôle de conteur, pour s'imaginer à quel point toutes ces qualités chez lui coulaient de source. C'est surtout par là que sa conversation ne ressemblait à aucune autre :

elle traduisait les idées en images, et, sans y songer, créait des tableaux qu'on n'oubliait plus.

La narration gagne-t-elle, chez Tourguénef, à prendre les proportions plus amples du roman ? Notre goût français est suspect, et j'hésite à répondre. Nos bons romanciers sont des charpentiers si habiles ; ils construisent des œuvres si régulières, si ingénieusement disposées pour l'effet, où l'intérêt est ménagé avec tant d'adresse, où l'action marche d'un pas si sûr vers un dénoûment logique, et redouté ou souhaité depuis le premier mot ! Nous nous trouvons d'abord moins à notre aise dans ces romans russes pleins d'art, mais dénués de petits artifices, dont les développements ressemblent au cours de la vie, où les personnages hésitent, restent en place quelquefois, où l'action se déploie sans hâte et où l'auteur ne se pique pas même d'aboutir. Il lui suffit de noter les faits et d'éclairer les caractères. Ce parfait naturel, d'abord un peu décevant,

finit par avoir un grand charme. Il n'est rien qui soit plus propre à nous faire réfléchir sur la puérile importance que nous donnons au procédé, et sur le vide souvent regrettable de nos romans à mécanisme industrieux.

On ne serait pas quitte envers Tourguénef si l'on oubliait de louer le poète, qui est digne de toute admiration. J'entends le poète en prose, car, pas plus que Gogol, Tourguénef n'a réussi à faire de bons vers. L'un et l'autre ont une langue imagée, pittoresque, infiniment expressive, et celle de Tourguénef a de plus que celle de Gogol la pureté parfaite et la plus grande variété. Il sent toutes les beautés de la nature et il les exprime avec une originalité forte ou un charme délicat qui se font jour jusqu'à travers le voile un peu épais des traductions. Et pourtant, que de nuances nous échappent, que de grâces sont perdues pour nous!

La langue russe a des ressources infinies; si elle exprime moins exactement le rapport de l'action et du temps, elle explique l'action

dans ses plus imperceptibles circonstances. Elle dessine avec moins de netteté ; elle peint avec une richesse de coloris incroyable. On comprend ce qu'un écrivain qui sait voir et qui sait rendre, un poète en un mot, peut en tirer d'effets. Les descriptions de Tourguénef désespéraient Mérimée. Un jour qu'il s'agissait de mettre en français un endroit où l'auteur avait représenté le bruit particulier de la pluie tombant sur une nappe d'eau, les mots français « grésillement froid » destinés à traduire cette sonorité inexprimée firent reculer l'auteur de *Colomba*. « C'est pourtant cela, dit-il en se ravisant, et il faut bien dire la chose ou perdre l'observation, qui est d'une parfaite vérité. Au diable les pédants ! laissons la phrase. »

Que ce réalisme poétique est loin de nos plates et fastidieuses énumérations de détails amoncelés sans choix ! Mais ce parallèle entre les réalistes russes et les réalistes français, auquel le sujet nous pousse sans cesse, nous entraînerait bien trop loin. Il suffit

d'indiquer la différence essentielle. L'observation de nos réalistes est systématique et froide ; celle des Russes et surtout celle de Tourguénef est toujours naturelle et le plus souvent passionnée. Il n'y a pas un roman de Tourguénef où le pathétique n'ait une large part, et ce pathétique atteint quelquefois, par les moyens les plus simples, à des hauteurs voisines du sublime.

Je n'en citerai qu'un exemple, tiré de *Pères et Enfants*, et je ne crains pas que le lecteur me sache mauvais gré de détacher de ce roman, si répandu qu'il soit, cette admirable scène.

« Quoique Bazarof eût prononcé ces dernières paroles d'un air assez résolu, il ne se décida pourtant à annoncer son départ à son père que dans son cabinet, au moment de lui souhaiter le bonsoir. Il lui dit avec un bâillement forcé :

— Tiens... j'allais oublier de te prévenir... Il faudra faire conduire demain nos chevaux chez Fédote pour le relai.

Vassili Ivanovitch demeura stupéfait.

— Est-ce que M. Kirsanof va nous quitter ? demanda-t-il enfin.

— Oui, et je pars avec lui.

Vassili Ivanovitch recula stupéfait.

— Tu vas nous quitter ?

— Oui... j'ai affaire. Aie l'obligeance d'envoyer les chevaux.

— C'est bon ! balbutia le vieillard, pour le relais... c'est bien... Seulement... seulement... est-ce possible ?

— Il faut que je me rende chez Kirsanof pour quelques jours. Je reviendrai ensuite...

— Oui ? pour quelques jours... c'est bien.

Vassili Ivanovitch tira son mouchoir et se moucha en se courbant presque jusqu'à terre.

— Eh bien ! soit ! on le fera. Mais je pensais que tu... plus longtemps. Trois jours... après trois ans d'absence, ce n'est pas... ce n'est pas grand'chose, Eugène !

— Je viens de te dire que je reviendrai bientôt. Il m'est indispensable...

— Indispensable... Eh bien! avant tout il faut remplir son devoir..... tu veux que j'envoie les chevaux? C'est bon, mais nous ne nous y attendions pas, Arina et moi! Elle vient de demander à une voisine des fleurs pour orner ta chambre.

Vassili Ivanovitch n'ajouta pas que chaque matin, au point du jour, pieds nus, en pantoufles, il allait trouver Timoféitch, et lui remettait un assignat tout déchiré qu'il cherchait au fond de sa bourse de ses doigts tremblants; cet assignat était destiné à l'achat de diverses provisions, principalement de comestibles et de vin rouge dont les jeunes gens faisaient une grande consommation.

— Il n'y a rien de plus précieux que la liberté: c'est mon principe... il ne faut pas gêner les gens... il ne faut pas...

Vassili Ivanovitch se tut tout à coup et se dirigea vers la porte.

— Nous nous reverrons bientôt, père, je te le promets.

C***

Mais Vassili Ivanovitch ne se retourna pas ; il sortit en faisant un geste de la main. En entrant dans sa chambre à coucher, il trouva sa femme déjà endormie, et se mit à prier à voix basse pour ne point troubler son sommeil ; cependant elle se réveilla.

— C'est toi, Vassili Ivanovitch ? lui demanda-t-elle.

— Oui, ma bonne !

—Tu viens de quitter Enioucha ? Je crains bien qu'il ne se trouve mal couché sur le divan. J'ai pourtant dit à Anfisouchka de lui donner ton matelas de campagne et les nouveaux coussins ; je lui aurais bien cédé aussi notre lit de plumes ; mais je crois me rappeler qu'il n'aime pas à être couché mollement.

— Cela ne fait rien, ma bonne ; ne t'inquiète pas. Il se trouve bien. Seigneur, ayez pitié de nous autres pécheurs ! ajouta-t-il en continuant sa prière. Vassili Ivanovitch n'en dit pas plus long; il ne voulut point annon-

cer à sa pauvre femme une nouvelle qui aurait troublé son repos.

Les deux jeunes gens partirent le lendemain. Tout avait pris, dès le matin, dans la maison, un aspect triste; Anfisouchka laissait tomber les plats qu'elle portait; Fedka lui-même était tout déconcerté, et finit par quitter ses bottes. Vassili Ivanovitch se donnait plus de mouvement que jamais; il s'efforçait de cacher son chagrin, parlait très haut et marchait avec bruit; mais ses traits étaient creusés, et ses yeux avaient toujours l'air d'éviter son fils. Arina Vlassievna pleurait silencieusement; elle aurait tout à fait perdu la tête, si son mari ne l'eût longuement sermonnée dans la matinée. Lorsque Bazarof, après avoir répété à plusieurs reprises qu'il reviendrait avant un mois, s'arracha enfin aux bras qui le retenaient et s'assit dans le tarantass, lorsque les chevaux partirent, et que le bruit de la clochette se mêla au roulement des roues, lorsqu'il devint inutile de regarder plus longtemps;

lorsque la poussière se fut entièrement abattue, et que Timoféitch, courbé en deux et chancelant, eut regagné son gîte ; lorsqu'enfin les deux vieillards se retrouvèrent de nouveau seuls dans leur maison qui leur semblait aussi être devenue plus étroite et plus vieille... Vassili Ivanovitch, qui peu de minutes auparavant agitait si fièrement son mouchoir du haut du perron, se jeta sur une chaise et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. « Il nous a abandonnés ! » dit-il d'une voix tremblante ; « abandonnés ! Il s'ennuyait auprès de nous. Me voilà seul maintenant, seul ! » répéta-t-il à plusieurs reprises, en dressant chaque fois l'index de la main droite (1). Arina Vlassievna s'approcha de lui, et, posant sa tête blanchie sur la tête blanchie du vieillard, elle lui dit : « Qu'y faire, Vassili ? un fils est comme un lambeau qui se détache ; c'est un jeune faucon ; il

(1) Un proverbe russe dit « seul comme un doigt. » Note du traducteur.

lui plaît de venir, et il arrive ; il lui plaît de repartir, et il s'envole ; et nous deux, nous sommes, toi et moi, comme deux petits champignons dans le creux d'un arbre ; placés à côté l'un de l'autre, nous restons là pour toujours. Moi seule je ne changerai pas pour toi, comme toi tu ne changeras pas pour ta vieille femme ! »

Vassili Ivanovitch se découvrit la figure qu'il avait cachée dans ses mains, et embrassa sa femme, sa compagne, plus étroitement qu'il ne l'avait jamais fait, même dans sa jeunesse ; elle l'avait consolé dans son chagrin.

N'avions-nous pas raison de parler ici de pathétique, et n'est-ce pas notre droit d'attirer l'attention du lecteur sur ce bon vieux mot ? Il exprime une vieille chose, qui, n'en déplaise aux amoureux de la banalité, n'est pas encore près de périr. C'est l'erreur des réalistes français (1) de prendre la froideur

(1) Il n'est que juste de faire une exception en faveur d'Alphonse Daudet. Son talent est beaucoup fait de sensibilité, et même de sensiblerie.

pour la force, et c'est leur prétention d'être pris pour des gens très forts. La grande supériorité de Tourguénef est de n'avoir aucune prétention, pas même celle du trivial et du terre-à-terre : il ne met pas son amour-propre à rester en deçà de la vérité.

V

Dans cette étude sur Tourguénef je ne me flatte pas d'indiquer tous les aspects d'une physionomie si variée, de mettre en relief tous les traits d'une nature si complexe. Ce serait pourtant une lacune grave que de ne pas montrer Tourguénef dans ses rapports avec les écrivains de son pays, ou que de négliger le grand nombre de jugements qu'il a répandus dans ses lettres à ses amis sur le mouvement littéraire des trente dernières années.

Il caractérise l'époque à laquelle il appar-

tient; c'est encore, selon lui, une époque « de transition. » Il déplore le manque d'union, le défaut de solidarité des gens qui en Russie tiennent cette arme de la plume et qui pourraient, en concertant leurs efforts, triompher de tant d'obstacles où ils viennent se heurter et se meurtrir isolément. « Chacun chante sa chanson et suit sa route isolée. »

Il parle sans trop d'humeur de ses ennemis quand il n'éprouve pas pour leur œuvre et pour leur conception de l'art une aversion déterminée. « Je suis fâché pour Tchernichewsky de sa sécheresse, de son goût raccorni, de son sans-gêne à l'égard des écrivains vivants; mais je ne trouve rien en lui qui ressemble au cadavre; je vois jaillir un jet vivant. » Il a pourtant peu à se louer de l'homme dont il parle ainsi ; mais la rancune, résultant des attaques personnelles, ne saurait l'entraîner loin de la vérité. « Ce sont des eaux printanières, dit-il à propos d'écrits injurieux dirigés contre lui ; cela

s'écoulera, et il n'en restera pas de trace. »

Il n'en est pas de même quand les doctrines le blessent, ou que la forme littéraire le rebute. Après avoir aimé Nékrassof, il en vient à ne plus lui reconnaître de talent, tant il est choqué, offensé de ses brutalités voulues. Ses vers lui « laissent un arrière-goût qui lui procure la nausée. » — « Quel fils de chien! dit-il encore ; c'est un vautour qui se gorge et se gave. » Mais Nékrassof meurt avant lui, et il atténue, à son endroit, il explique le verdict dont il l'avait frappé : « Que la jeunesse s'en soit engouée, cela n'a pas été inutile. Les cordes que fait vibrer sa poésie (si l'on peut donner le nom de poésie à ce qu'il écrivait) sont de bonnes cordes. Mais quand M. St... s'adressant à cette jeunesse, lui dit qu'elle a raison de mettre Nékrassof au-dessus de Pouchkine et de Lermontof, et le lui dit avec un sourcil imperturbable, je retiens difficilement mon indignation et je redis les vers de Schiller : « J'ai vu les belles couronnes de la

gloire tressées sur le plus vulgaire des fronts. »

Sa première sympathie pour le romancier Dostoïevsky s'est vite aigrie par suite de leurs divergences d'opinion ; les aspérités de caractère de l'auteur d'*Humiliés et Offensés* avait rebuté bien vite Tourguénef ; il ne pouvait pas être ramené par la lecture d'écrits dont la tendance bien marquée est par moments de faire échec aux siens. Il ne marchande pas son admiration aux *Mémoires de la maison morte* : « Le tableau du bain, c'est véritablement du Dante ; dans le caractère des divers personnages (celui de Pétrof, par exemple), il y a beaucoup de psychologie fine et vraie. »

Mais quand les défauts de Dostoïevsky s'accusent, quand ses qualités deviennent outrées et tournent elles-mêmes au défaut, quand cette pénétration, jadis déliée et fine, se perd dans les subtilités, quand la sensibilité de l'écrivain se change en hyperesthésie, quand son imagination fait sauter les

gonds de la raison et s'évertue à la poursuite de l'horrible, Tourguénef ne dissimule pas son dégoût, son mépris. « Dieu! quelle âcre odeur! quel mauvais parfum d'hôpital! quel bavardage oiseux! quel trou de taupe psychologique! »

Tourguénef préfère comme il exclut, et il aime comme il déteste, c'est-à-dire avec une passion qui se communique au lecteur et l'exalte. Il faut voir avec quelle vivacité de plaisir il accueille les œuvres du satirique Soltykof, plus connu et plus redouté sous son nom de guerre, Stchédrine. Quelle fête pour lui que l'apparition d'une nouvelle « Lettre à la tante! » Avec quelle allégresse il applaudit à ces traits de satire « puissants jusqu'à la gaîté! » Soltykof semble inquiet du flot de haines qu'il soulève: « Si vous n'aviez qu'un titre de noblesse héréditaire, rien de cela ne serait arrivé. Mais vous êtes Soltykof-Stchédrine, un écrivain à qui il aura été donné d'imprimer une trace profonde et durable dans notre littérature; alors

on vous hait et on vous aime aussi : cela ne dépend que de la personne. »

L'exemple le plus frappant de cette générosité de Tourguénef nous est offert par le spectacle de ses relations avec son grand émule Tolstoï. Dès l'apparition du premier livre de Tolstoï, Tourguénef, déjà célèbre, distingue le jeune auteur, le signale comme on nomme un astre nouveau, et se sent pris d'un désir irrésistible de l'aimer. « Mon cœur tend vers vous comme vers un frère. » *Enfance et Adolescence* paraît : l'admiration de Tourguénef s'exprime de la sorte : « Quand ce jeune vin aura fini de fermenter, il en sortira une boisson digne des dieux. »

La vie les sépare ; les tendances d'esprit les plus diverses accusent encore cette séparation ; il y a même, à un certain moment, rencontre inopportune, conflit, rupture violente, presque tragique, puisqu'un duel faillit s'en suivre. On peut noter, à partir de ce moment-là, chez Tourguénef des mouvements d'humeur. L'admiration qu'il a le

premier voulu provoquer en faveur de Tolstoï tourne à la vogue, et elle en a l'indiscrétion banale; il continue pourtant à trouver bon qu'on exalte la *Guerre et la Paix*; « mais c'est par ses mérites les plus contestables qu'on veut la mettre hors de pair. » A son avis, on n'a pas autant de raisons de s'extasier devant *Anna Karénine* : « Tolstoï a fait cette fois fausse route, et cela tient à l'influence de Moscou, de la noblesse slavophile, des vieilles filles orthodoxes, à l'isolement où vit l'auteur, à l'impossibilité de trouver en Russie le degré voulu de liberté artistique. »

Mais ses restrictions exagérées sont rares; et comme elles sont compensées par la croisade généreuse qu'à dater de 1878, Tourguénef entreprend pour populariser Tolstoï en France et pour lui élever un piédestal qui risque aujourd'hui de dépasser le sien ! J'ai dit déjà qu'il voulut se réduire au rôle de traducteur. Il aurait traduit, si, pour le malheur des lecteurs français, il n'avait été

devancé par « une dame Russe, » le chef-d'œuvre qu'il aimait le mieux, qui lui semblait donner la plus haute idée des grandes facultés de Tolstoï, *les Cosaques*.

Faute de mieux, il se borna à faire la propagande la plus active en faveur d'une autre traduction, celle de *Guerre et Paix*. La correspondance nous le montre allant porter le livre à Flaubert, à Taine, à Edmond About, à ceux qui sont capables de goûter ce mets étranger, sans autre avis ; il espère que leurs articles éclaireront ceux qui ont besoin d'être avertis pour le goûter. La maladie seule le détourne de cette occupation que je n'ai pas besoin de qualifier : elle est trop caractéristique.

A l'heure de la mort, c'est Tolstoï qui a la dernière pensée de Tourguénef. Je prie le lecteur de revenir à cette admirable lettre, à ce court testament littéraire où l'auteur défaillant salue et rappelle dans le stade, dont il sort, son grand rival de talent et de gloire.

Il serait bien étonnant qu'ayant vécu long-

temps en France, et qu'y ayant noué de précieuses amitiés littéraires, Tourguénef n'eût pas prononcé des noms particulièrement intéressants pour des lecteurs français. Il parle beaucoup, dans ses lettres, de l'école réaliste contemporaine, et il la juge avec faveur, surtout à ses débuts. Il fait plus que goûter les Goncourt et Zola ; il négocie pour eux des traités avec les directeurs de journaux ou de revues russes ; il tâche de faire rapporter à leurs manuscrits un ou deux milliers de francs de plus, en les donnant à traduire en russe quelques jours avant la publication en français.

C'est surtout pour Zola qu'il s'est entremis. Il paraît très heureux de le servir ; il ne se prive pourtant pas de noter avec sa fine et imperceptible ironie certains traits de caractère assez plaisants : « En ce qui concerne Zola, vous m'avez dit que vous auriez payé son roman plus cher que Stassoulévitch. J'en ai fait part à Zola..... Ses dents en ont pris feu. » — « Dans son dernier

séjour à Paris, Stassoulévitch ayant fait la connaissance de Zola, l'a doré des pieds à la tête, à une condition, c'est que Zola appartiendrait à lui seul. Aussi le *Messager de l'Europe* apparaît-il aux yeux de Zola comme la fabuleuse poule aux œufs d'or qu'il faut garder comme ses deux prunelles. »

L'amitié, faite d'admiration et de sympathie, de Tourguénef et de Flaubert, est légendaire. Elle se peint dans les lettres de Tourguénef par des traits vraiment expressifs : « J'ai traduit une légende de Gustave Flaubert, pas longue, mais d'une beauté incomparable. Elle paraîtra dans le numéro d'avril du *Messager de l'Europe.* Peut-être même paraîtra-t-il deux traductions. Je te les recommande d'avance. J'ai tâché, autant que j'ai pu, de rendre les couleurs et le ton de l'original. » Flaubert meurt. Tourguénef est ému jusqu'à rompre avec toutes ses habitudes. Lui, si discret, si ennemi du bruit, de l'entregent, de la réclame, il se met à la tête d'une manifestation

dans les journaux russes, et il ouvre une souscription en faveur du monument de son ami. Il parle avec un vrai dégoût des basses interprétations auxquelles cette intervention de sa part donna lieu. Ses ennemis affectèrent d'y voir quelque chose comme la rentrée d'un vieil acteur retraité et tourmenté du regret de ses planches.

Il vaut mieux ne pas insister sur le jugement de Tourguénef à l'endroit de Victor Hugo. Tourguénef était un vrai poète; mais quand il a écrit en vers, il n'a jamais fait que d'assez faible poésie. Il le savait, et il jugeait très sévèrement cette partie de son œuvre. On s'explique mieux la qualité de ses vers, quand on le retrouve critique exclusif et étroit de la *Légende des Siècles.* La grandeur épique et l'originalité de l'œuvre lui échappent; cette verve est trop puissante et le fatigue; cet éclat est trop intense, et l'éblouit. Il juge Hugo comme le pourrait faire un poète d'il y a trente ans, Pouchkine,

s'il ressuscitait; il n'a pas beaucoup dépassé l'horizon byronien.

Il est pourtant plus juste pour Swinburne, le Hugo anglais; mais là encore, sa critique reste à la surface; toute favorable qu'elle est, on s'aperçoit trop qu'elle n'a pas eu le temps de trouver les raisons et de toucher le tuf.

La faculté critique est évidemment moins aiguisée dans Tourguénef que chez tel autre de ses amis, Stchédrine, par exemple. C'est celui-ci qui lui fait tomber les coquilles des yeux, et lui révèle ce qu'il pressentait un peu confusément, le caractère souvent artificiel et convenu des œuvres de nos réalistes. « Je vous aurais embrassé avec plaisir..... à tel point tout ce que vous dites des romans de Goncourt et de Zola touche juste et est vrai. Moi-même, tout cela m'apparaissait confusément, comme si j'avais une sensation de pesanteur sur l'épigastre. Je viens seulement de pousser le Ah! de soulagement, et j'ai vu clair..... On ne peut pas dire qu'ils n'aient pas de talent; mais ils ne suivent pas

la vraie voie; ils inventent déjà trop. Leur littérature sent la littérature, et voilà ce qui est mauvais. »

Même averti, Tourguénef n'était pas homme à vouloir mettre les autres sur leurs gardes ; le succès d'autrui ne l'importunait pas. En revanche, l'échec de ceux qui lui étaient chers lui causait une vraie douleur. Après la chute d'un drame de George Sand, il écrivait ce mot charmant: « Si je l'avais rencontrée, je ne lui aurais rien dit du fiasco de sa mauvaise pièce ; comme un fils respectueux de Noé, je cache, en détournant les yeux, la nudité de mon aïeule. »

Il était revenu pourtant de son enthousiasme d'adolescent pour l'œuvre de l'illustre romancière. « Je ne pouvais pas plus, écrit-il dès 1856, m'en tenir à George Sand qu'à Schiller. » Mais à l'admiration pour les mérites diminués et dégonflés de l'écrivain s'était substitué, surtout dans les dernières années, un culte touchant pour les vertus vraiment viriles de la femme.

Voici comment il parlait d'elle, au lendemain de sa mort, dans une lettre destinée à la publication : « Il était impossible d'entrer dans le cercle de sa vie privée, et de ne pas redevenir son adorateur, dans un autre sens, et peut-être dans un meilleur sens. Chacun sentait tout aussitôt qu'il était en présence d'une nature infiniment généreuse, bienveillante, dans laquelle tout ce qui est égoïsme a été brûlé depuis longtemps et tout à fait par la flamme toujours ardente de l'enthousiasme poétique et de la foi en l'idéal : nature à laquelle tout ce qui est humain devenait accessible et cher, et d'où s'exhalait comme un souffle de cordialité, d'obligeance, et, au-dessus de tout cela, une auréole inconsciente, quelque chose de sublime, de libre, d'héroïque. Croyez-moi, George Sand est une de nos saintes. »

Nous ne saurions mieux finir cette revue des noms aimés de Tourguénef qu'en arrêtant le lecteur sur ce portrait lumineux de

George Sand. Dans ce que Tourguénef lui reconnaissait de vertus, ne nous est-il pas permis de retrouver beaucoup des siennes ?



LÉON TOLSTOI



LÉON TOLSTOI

Le comte Léon Tolstoï est né le 28 août 1828 à Iassnaïa Poliana, village des environs de Toula, dans le gouvernement de ce nom. Il compte parmi ses ancêtres directs un des meilleurs serviteurs du czar Pierre le Grand, le comte Pierre Tolstoï. Orphelin de bonne heure, il étudia à l'université de Kazan, s'inscrivit successivement aux cours de langues orientales et à ceux de droit, se lassa des uns et des autres quitta l'Université, rentra dans le domaine paternel, et partit un beau jour pour le Cau-

case. Son frère aîné, Nicolas Tolstoï, y servait avec le grade de capitaine ; il devint vite officier à son tour, fit la petite guerre en Circassie, en revint pour s'enfermer dans Sébastopol, y soutint le siège, fut fort remarqué pour son intrépidité, et donna sa démission à la conclusion de la paix.

Les ouvrages du comte Léon Tolstoï n'ont pas été tous publiés dans l'ordre où ils avaient été entrepris. *Les Cosaques*, imprimés seulement après les *Scènes militaires*, après *Enfance et Adolescence*, ont dû être écrits en partie pendant le séjour au Caucase ; la partie romanesque de l'œuvre peut avoir été imaginée vers l'époque où le livre parut ; mais les impressions dont le livre est rempli sont les premières que l'écrivain se soit avisé de noter. Il est bon d'établir ce point dès à présent ; dans l'étude des ouvrages de Tolstoï on en peut tirer parti, pour rechercher les traces de l'évolution accomplie par son esprit même.

Les *Scènes militaires*, réunies en volume

en 1856, se produisirent en articles dans la revue *Le Contemporain*. Ces récits portaient les sous-titres suivants : « Sébastopol en décembre, Sébastopol en mai, la Coupe de bois, l'Incursion. » Ils peignaient à la fois l'énergie de la résistance à l'invasion française, et la monotonie du siège, plus cruelle que ses périls. Le livre faillit rester entre les mains du censeur militaire ; cette critique ombrageuse et bornée s'offusquait des plus belles pages. Il y a, par exemple, un admirable endroit où les soldats, pour échapper à l'ennui, dont ils ont été envahis à la longue, écoutent avec une passion tout enfantine la lecture de contes de fées. Au dire du censeur, c'était là un mauvais exemple. L'auteur aurait dû montrer les soldats occupés à lire un ouvrage sérieux, capable d'influer heureusement sur leur état moral, sur leur esprit de discipline. « L'attention de l'armée ne devait être appelée que sur une littérature utile. » Heureusement le livre échappa à ce laminoir, et il enthousiasma le public russe.

En regard de cet album d'impressions notées avec une vivacité de coup d'œil, une vigueur de ton, une énergie de trait incomparables, le comte Léon Tolstoï donnait un autre essai qui est une première confession, *Enfance et Adolescence*. La matière de cette autobiographie est la vie de famille placée dans le cadre même que la nature russe, très bien observée et très poétiquement décrite, peut fournir. D'une part, des impressions extérieures très exactement et très fortement retenues ; de l'autre, la réflexion profonde sur soi-même et la vue très perçante sur les régions les plus intimes, les moins explorées de la conscience, voilà les deux faces du talent de Tolstoï, voilà, dès ses débuts dans la carrière littéraire, les deux éléments qui se combineront pour former les grands romans de la maturité de l'écrivain : *La Guerre et la Paix* ou *Anna Karénine*.

Ces œuvres maîtresses une fois achevées, Tolstoï s'est détourné du roman, pour s'appliquer à la pédagogie : le grand peintre

d'hommes s'est fait instituteur d'enfants ; le créateur de caractères s'est donné la mission de vulgariser l'alphabet.

Le voici qui subit une transformation nouvelle, et qui de maître d'école se fait prédicant. Il propage un dogme nouveau, ou plutôt il vient grossir le nombre des sectaires russes qui cherchent dans l'interprétation de l'Evangile une solution du problème social.

Soldat, littérateur, agronome, éducateur populaire et prophète d'une nouvelle religion, le comte Léon Tolstoï a été successivement tout cela ; mais le secret de ces transformations n'est plus à chercher, il nous est livré dans un dernier ouvrage qui a pour titre *Confession,* et dont la publication a été interdite en Russie par la censure ecclésiastique. L'ouvrage se lit malgré l'interdiction, et il passionne ; on en colporte des copies ; il ne tardera pas à avoir la même fortune que *Ma Religion :* il sera réimprimé à l'étranger, dans quelque feuille rédigée par des proscrits, et on le traduira sans doute en France.

Allons chercher dans la *Confession* le commentaire de cette existence singulière que nous n'avons esquissée qu'à grands traits.

Chaque homme a, pour ainsi parler, une physionomie morale, et cette physionomie, comme le visage même, est plus ou moins caractérisée. Chez le comte Léon Tolstoï, la caractéristique est le besoin d'un principe fixe, d'une règle de conduite bien déterminée. Le principe a changé, et, plus d'une fois, la formule qui résumait les actes et les expliquait, les justifiait, s'est élargie, s'est transformée, s'est retournée du tout au tout; mais ce qui est resté immuable, c'est l'attachement à une formule, c'est la préoccupation de l'article de foi. L'âme du comte Tolstoï est, avant tout, une âme de croyant.

Il a commencé par croire au *moi*. Il est parti d'une sorte de conception darwiniste du monde, de la lutte des individus, du conflit des égoïsmes. L'idéal pour Tolstoï,

à cette première époque de sa vie, était le progrès individuel. Le but de l'existence, c'était de s'élever au-dessus des autres individus, et de les subjuguer en quelque sorte à sa propre supériorité. « Je tâchai d'abord de cultiver en moi la volonté ; je me fis à moi-même des règles que je m'efforçai de suivre. Au physique, je me perfectionnai, en développant par des exercices de toute sorte ma force et mon adresse et en m'habituant, par des privations de tout genre, à n'être lassé ni rebuté par rien. » Il analyse impitoyablement les sentiments qu'il éprouvait dans ce temps-là, et, à la façon d'un La Rochefoucauld, il nous dit à quel point il était la dupe, la victime de l'amour-propre. Sous prétexte de chercher le progrès du *moi* et de l'acheminer à la perfection, « je cédais surtout au désir de me trouver meilleur non pas à mes propres yeux, non pas même aux regards de Dieu, mais surtout, mais seulement aux yeux d'autrui, au jugement du monde... » ; « et même ce désir de

paraître meilleur devant les autres hommes cédait bientôt la place à l'unique besoin d'être plus fort que tous les autres. » Toutes ces manifestations de la force individuelle que les hommes estiment tant, et qui s'appellent « l'ambition, la passion du pouvoir, la cupidité, la volupté, l'orgueil, la colère, la vengeance, » Tolstoï les a lui aussi admirées, enviées, puis réalisées à son tour, au point d'exciter et l'admiration et l'envie. « De même que dans ma vie je rendais hommage à la force, et à la beauté de la force, de même dans mes œuvres je chantais le plus souvent toutes les manifestations de la force individuelle, et néanmoins j'ai eu la prétention et je me suis vanté d'aimer la vérité ! En réalité, je n'aimais que la force. Et quand je l'ai trouvée sans alliage de sottise, je l'ai prise pour la vérité. » Nous verrons, en étudiant les *Cosaques*, à quel poin le premier idéal de Tolstoï, poursuivi et réalisé surtout pendant le séjour au Caucase, s'est reflété dans l'ouvrage, qui est le

produit direct, sinon le résultat immédiat, de ce séjour.

A vingt-six ans, Tolstoï change de milieu; il quitte l'armée, et des bastions de Sébastopol il passe sans transition dans les cercles de Saint-Pétersbourg où sont groupés les écrivains célèbres. On l'accueille, on le fête, on le place, dès ses débuts, au premier rang. Il modifie toute son existence, mais il la modifie au nom d'une nouvelle foi, la foi dans « la mission de l'homme de pensée. » Cette mission consiste à instruire les autres hommes. « Les instruire de quoi ? je ne m'en doutais pas moi-même. Mais j'étais pour cela payé en bon argent ; j'avais une table magnifique, un logement somptueux, j'avais les femmes, j'avais la société, j'avais la gloire ; ce que j'enseignais ne pouvait être que très bon. » Au bout de deux ou trois ans de cette existence, Tolstoï se prend à douter de l'infaillibilité de sa foi littéraire ; il applique, à la discuter, son analyse dissolvante. Il s'avise de discuter

aussi le mérite moral des prêtres de cette foi, des écrivains ; « c'étaient presque tous des hommes immoraux, et en majorité de mauvais hommes, de caractère nul, et de tout point inférieurs aux bons compagnons d'autrefois, de ce temps où ma vie n'était que gaieté et que dérèglement. » Une sorte de misanthropie s'empare de Tolstoï devant ce résultat de son enquête ; nouvel Alceste, il sort brusquement de ce milieu pervers des gens de lettres, et se met à courir le monde pour y chercher l'appui d'une nouvelle conviction.

Après avoir visité les pays étrangers, abordé les savants, interrogé les hommes « d'avant-garde, » Tolstoï rentre dans son pays, persuadé qu'il faut réaliser le progrès non pas en soi-même, mais en dehors de soi. Il se fait agriculteur, juge de paix, instituteur ; il fonde une revue de pédagogie et installe une école ; « je me hissai sur des échasses pour assouvir mon envie d'enseigner. » Malgré son apparence unie et

calme, cette existence laisse subsister tout le trouble intérieur, toute l'angoisse morale. « Je quittai tout, et je partis pour la steppe; j'allai, chez les Bachkirs, respirer l'air, boire le koumiss, et vivre la vie animale. »

Au retour de chez les Bachkirs, Tolstoï se marie. Le bonheur de la vie de famille use d'abord toute sa volonté, absorbe toute sa réflexion. « Pendant longtemps sa vie se concentre sur sa femme, sur ses enfants; elle est uniquement accaparée par le souci d'accroître leur bien-être. » Au bout de quinze ans, il s'aperçoit qu'il est encore ici dupe d'une illusion de l'amour-propre, que ce sacrifice au plus grand bien de la famille l'a seulement détourné de rechercher le vrai sens de la vie. Son existence actuelle n'est-elle pas, en effet, pleine de contradictions? Il s'est convaincu, depuis longtemps déjà, que l'activité littéraire est une vanité, et il continue à écrire. Qui l'y pousse? « La séduction de la gloire, l'attrait d'énormes rému-

nérations pécuniaires. » Quel principe moral y a-t-il au fond de tout cela ?

Ici commence une période de perplexité, d'abattement, de scepticisme amer et maladif. Les deux questions « Pourquoi ? » « Et après ? » se renouvellent de plus en plus dans son esprit. A force de tomber sur le même problème, comme des points au même endroit du papier, elles finissent par faire « une énorme tache noire. » Et le scepticisme de Tolstoï passe de la théorie à la pratique ; c'est du nihilisme, dans le sens le plus vrai du mot. « Avant de m'occuper de mon bien de Samara, de l'éducation de mon fils, de mes écrits littéraires, j'ai besoin de savoir pourquoi je ferais tout cela ? Tant que je ne saurai pas pourquoi, je ne pourrai rien faire... Eh bien, quand je posséderai six mille arpents et trois cents têtes de chevaux, après ? Quand je serai plus célèbre que Gogol, Pouchkine, Shakspeare, Molière, et que tous les écrivains du monde, après ? Je n'ai pas trouvé de réponse. » A ce moment de

trouble singulier, Tolstoï agita sérieusement la question du suicide.

Comment parvient-il à sortir de l'impasse du scepticisme ? Il prend le contre-pied de ses idées relatives à l'humanité. Il avait longtemps cru, « comme tant d'autres esprits cultivés, libéraux, que le cercle étroit de savants et de gens riches dont il faisait partie lui-même constituait à lui seul le monde tout entier. Quant aux milliards d'êtres qui avaient vécu ou qui vivaient encore en dehors de lui, n'étaient-ce pas des bêtes plutôt que des hommes ? Je puis à peine concevoir aujourd'hui, tant je la trouve étrange, l'erreur où j'avais pu tomber de croire que ma vie à moi, que la vie d'un Salomon, ou la vie d'un Schopenhauer était la vie vraie et normale, tandis que la vie de tous ces milliards d'êtres était un détail négligeable. » Heureusement pour Tolstoï, le goût de la vie rustique et la fréquentation des ouvriers des champs le conduisent à deviner que « s'il veut vivre et comprendre le sens de la vie, il doit cher-

cher ce sens de la vie non pas chez ceux qui l'ont perdu, qui veulent se tuer, mais chez ces milliards d'hommes qui *créent leur vie et la nôtre*, et qui portent le poids de toutes les deux. » N'ayant trouvé que des ferments de doute ou de négation parmi les hommes de son monde, il va demander des germes de croyance, des éléments de religion aux pauvres, aux simples, aux ignorants, aux pèlerins, aux moines, aux rascolniks, aux paysans. C'est chez eux seulement qu'il trouve l'accord de la foi et des œuvres. « Au rebours des hommes de notre sphère qui se raidissent contre le sort et s'indignent de toute privation, de toute peine, ces croyants subissent la maladie et la tristesse sans aucun trouble, sans aucune résistance, avec cette conviction ferme et tranquille que tout cela doit être ainsi, ou ne peut pas être autrement, et que tout cela est un bien. Plus nous sommes éclairés, moins nous comprenons le sens de la vie ; nous ne voyons qu'une cruelle raillerie dans le double acci-

dent de la souffrance et de la mort. C'est avec calme, et le plus souvent avec joie, que ces hommes obscurs vivent, souffrent et s'approchent de la mort. » En voyant ces esprits pleins de simplicité si unanimes dans leur interprétation de l'existence, si obstinément appliqués à poursuivre le bien au moyen d'un labeur tranquille et d'une patience à toute épreuve, Tolstoï se reprend à aimer les hommes, et il s'évertue à imiter ceux-là. Au bout de deux années d'initiation à la vie sainte, il en arrive lui-même au plus entier renoncement. Ne pas penser à soi, et n'aimer que les autres, voilà la pratique morale qui seule peut nous réconcilier avec l'existence et nous révéler le bonheur caché sous ce mal apparent. Il s'agit donc d'apprendre non pas à bien penser, comme dirait Pascal, mais à bien vivre. Et qui nous dira ce que c'est que bien vivre ? « Les milliards d'êtres qui *créent la vie,* et tirent de là toute leur foi. »

Cette expression créer « la vie » doit s'en-

tendre dans tous les sens. Au sens moral, elle s'explique surtout par son contraire. Que font les savants, les prétendus sages, les Salomon, les Çakya-Mouni et les Schopenhauer? Ils détruisent la vie; ils nous la font envisager comme une absurdité et comme un mal : la tranquillité avec laquelle les humbles, les simples, les parias de la société supportent l'existence, démontre la fausseté des assertions du penseur; et ce que la spéculation hautaine des philosophes se flattait d'anéantir, la pratique modeste des hommes de vertu le rétablit, le crée en quelque sorte.

Une fois fixé sur le roc de cette foi qui lui semblait inébranlable, le comte Tolstoï a cru devoir en étudier le dogme et en formuler le *credo*. Il a écrit *Ma Religion*. Nous reviendrons plus loin sur cet ouvrage, où se révèlent non seulement les dispositions d'esprit de l'auteur, mais les tendances d'une partie considérable de la nation russe. Il nous suffit ici de noter l'article fondamental

de cette loi religieuse à laquelle le comte Tolstoï s'est soumis de son plein gré, comme des milliers, presque des millions de ses compatriotes. « Ne résiste pas au méchant. » Ce mot de Jésus résume à ses yeux tous les devoirs, et il donne le secret de toutes les vertus. Nous verrons dans le détail les applications de ce principe à la pratique de la vie individuelle et sociale ; pour le moment, contentons-nous d'appeler l'attention du lecteur sur le chemin parcouru par l'homme que nous étudions. Il est parti de ce principe : le développement exclusif du *moi ;* dans la pratique, ce principe le conduisait à la lutte, à la violence et à la haine. Il aboutit à ce principe : le sacrifice absolu du *moi :* dans la pratique, ce principe le conduit à une vie d'abnégation, de douceur et d'amour.

Entre ces deux termes extrêmes de son évolution, nous avons vu tous les états d'esprit par lesquels Tolstoï a passé. Ces diverses dispositions se retrouveront dans son

œuvre littéraire. Ce serait systématiser à l'excès que de vouloir montrer l'écrivain évoluant du même pas que l'homme. Mais il n'est que juste de remarquer combien les premiers écrits de Tolstoï, ses *Cosaques*, par exemple, expriment son premier idéal, celui de l'époque où il était épris exclusivement de la force, et où il l'adorait en lui donnant le nom de vérité. Plus tard, dans le roman d'*Anna Karenine*, un de ses personnages préférés, Lévine, ressemblera à s'y méprendre à Tolstoï devenu agronome, et s'acheminant déjà, par la fréquentation de la plèbe rustique, vers l'abandon de tout égoïsme, vers l'esprit de sacrifice, vers cette simplicité de vertu que personnifient le paysan Fédor dans le roman d'*Anna Karénine* et le soldat Platon Karataïef dans *la Guerre et la Paix*.

II

La vie littéraire du comte Tolstoï se divise très nettement en trois périodes, ou, si l'on aime mieux, son talent puissant et, dès le premier jour, original, a passé par trois manières. Il a commencé par écrire des ouvrages qui sont surtout une mise en œuvre de souvenirs, ou une mise au point d'impressions personnelles. Dans les *Récits militaires*, dans *Enfance et Adolescence*, dans les *Cosaques*, l'écrivain se borne à se raconter. De ces trois écrits, celui qui exprime le mieux le talent de Tolstoï dans la première partie de sa carrière, c'est le roman qui a pour titre *Les Cosaques*, et qui est, selon le mot de Tourguénef, « une peinture incomparable des hommes et des choses au Caucase. » C'est dans une analyse détaillée de ce chef-d'œuvre qu'il faut aller chercher la

définition de la manière de Tolstoï au temps de sa forte jeunesse.

La seconde période est celle de l'âge mûr; elle est remplie par les deux grands romans de *La Guerre et la Paix* et d'*Anna Karénine.* La manière de l'écrivain s'est singulièrement élargie ; les dimensions mêmes du cadre romanesque ont pris un aspect presque démesuré. *La Guerre et la Paix* n'a pas moins de 1800 pages. *Anna Karénine* a paru dans le *Messager de l'Europe*, non pas en plusieurs mois, mais en plusieurs années. Il est vrai qu'entre deux parties de l'ouvrage l'auteur s'arrêtait, comme lassé de sa publication; mais le public ne se lassait pas de l'attendre, et quand, après plus d'un semestre, le narrateur renouait le fil interrompu de son récit, les lecteurs se trouvaient comme éblouis par le retour des figures éclatantes du roman, à la fin de cette longue et morne éclipse.

Dans les romans de cette seconde période, a thèse se fait jour à la faveur de la fiction.

Ainsi, dans *Anna Karénine*, qui est l'histoire d'une liaison adultère, Tolstoï n'a pas seulement voulu nous présenter une peinture très exacte des mœurs aristocratiques en Russie ; il n'a pas seulement voulu donner pour centre et pour attrait puissant à cette série de tableaux l'étude très subtile, très pénétrante, très aiguë d'une âme blessée par l'amour et dont la blessure ira s'exaspérant sous l'effet des froissements et des troubles consécutifs d'une première faute ; il a aussi, il a surtout voulu aborder, résoudre à sa façon un problème d'ordre social ; il a voulu exprimer son opinion sur le mariage, sur la séparation, sur le divorce, sur le célibat, sur les unions librement consenties mais religieusement maintenues.

De même, *La Guerre et la Paix* est une sorte d'épopée mi-belliqueuse, mi-domestique, ou, si l'on veut, c'est une large étude de la vie russe, et surtout de la vie aristocratique, soit dans les camps, soit dans les salons, soit dans les résidences seigneuriales,

pendant le premier quart du siècle, et plus particulièrement à l'époque de l'invasion. Mais dans ce cadre commode l'auteur fait entrer ses théories sur l'art militaire, ses opinions particulières sur l'état de guerre et sur l'état de paix, sa doctrine philosophique de la destinée ou son fatalisme religieux. Tel personnage de *la Guerre et la Paix* semble même, à certains moments, pressentir et prophétiser un dogme auquel le comte Tolstoï ne se rattachera qu'un peu plus tard : il y a déjà dans Pierre Bezoukhof des aspirations vers l'idéal que l'auteur de *Ma Religion* viendra bientôt prêcher aux hommes.

Si la doctrine, à cette époque, empiétait sur le roman, elle savait encore se servir merveilleusement de ce véhicule pour se répandre partout où l'on parle la langue russe, et nous verrons, en les analysant, que les deux ouvrages de la seconde manière de Tolstoï restent d'une puissance et d'un éclat vraiment shakspeariens. Mais le mysticisme, dont ces écrits portent déjà la trace,

se développera chez leur auteur au point de lui faire considérer un roman comme un objet de scandale, comme un « flot d'huile jeté sur le feu de la sensualité amoureuse. » Il renoncera donc à l'invention romanesque, il sacrifiera la fiction qu'il qualifie de « licencieuse ; » il ne reprendra la plume que pour faire œuvre de docteur ou d'évangéliste : il écrira *Ma Confession*, *Ma Religion*, le *Commentaire sur l'Evangile*. De ces trois ouvrages, qui expriment la troisième manière du comte Léon Tolstoï, le lecteur a surtout intérêt à connaître les deux premiers. Il trouvera même que nous avons suffisamment parlé de *Ma Confession*, et il nous saura gré de ne retenir, pour l'analyser, que *Ma Religion*. En revanche, il nous permettra d'y appuyer, et d'en parler tout à notre aise.

Avant d'aborder l'étude des *Cosaques*, il n'est pas inutile de résumer rapidement une petite nouvelle qui pourrait figurer dans une traduction de ce roman à titre

d'avant-propos. Cette nouvelle, de quelques pages à peine, est intitulée *Souvenirs d'un marqueur*. C'est l'histoire d'un jeune homme riche et maître de sa fortune, que l'oisiveté conduit en peu de temps à la dégradation et à la ruine. Néklioudof tombe au milieu de débauchés et de joueurs de profession. On le plume et on le pervertit. A son arrivée dans ce milieu, c'était une nature faible, mais non vulgaire. Il avait de l'honneur : choqué de la grossièreté d'un des joueurs, il lui demande réparation, le traite de lâche sur son refus de se battre, et le force à ne plus revenir au cercle. Il avait de la pudeur : le lendemain du jour où, après l'avoir grisé, on l'a initié aux secrets de la plus banale débauche, il fond en larmes, en disant qu'il ne pardonnera jamais sa faute ni à lui-même, ni à ses compagnons d'orgie. Le jeu le retient parmi eux ; il en arrive bientôt à jouer non seulement avec ses partenaires habituels, mais avec le valet qui fait l'office de marqueur ; il descend un à un

tous les degrés d'une dégradation écœurante et abjecte. Il se ruine, et disparaît.

Il revient un beau jour, entre au cercle, demande de quoi écrire, et, sa lettre achevée, rappelle le marqueur : « Je voudrais faire encore une partie avec toi. » Il gagna. « Comme je suis parvenu à bien jouer, hein ? — Très bien. — Maintenant va me chercher ma voiture. » Il se mit à marcher dans la chambre. Ne soupçonnant rien, je descendis pour demander sa voiture, mais il n'y avait pas de voiture là. Je remontai, et, en approchant de la salle, je crus entendre un léger bruit, comme un coup de queue. J'entrai : une odeur étrange me frappa. Je jetai les yeux autour de moi : que vis-je ? Il était étendu à terre, baigné dans son sang..., un pistolet près de lui. Je fus tellement saisi que je ne pus articuler aucun son. Il donnait quelques signes de vie : il allongea les pieds, râla un moment, et tout fut dit. »

Si ce jeune Russe avait eu une nature

plus forte ou des ressorts moins affaissés, il aurait fait comme Olénine, le héros des *Cosaques,* ou comme Tolstoï , qui s'est représenté lui-même sous ce nom : il se serait arraché à ses habitudes, il aurait pris la route de l'Orient ; il eût été sûr d'y trouver assez d'impressions neuves pour rafraîchir son cerveau las, assez d'occupations viriles ou de plaisirs vivifiants pour détendre ses nerfs et raffermir ses muscles, assez de périls enfin, et d'accidents ou d'épreuves de toute sorte pour régénérer son âme, la purger de l'ivraie des vices, et y faire lever de nouveau le grain de plus d'une vertu.

Tolstoï n'était pas le premier de ces émigrants superficiellement blasés qui allaient chercher du côté de l'Asie un puissant divertissement à l'ennui, au dégoût d'une existence oisive et déréglée. Pouchkine lui avait indiqué la route ; et l'auteur des *Tsiganes* avait lui-même suivi des traces déjà marquées, dans le désert, par la brichka qui

avait emporté et par le chariot à bœufs qui rapporta Griboïedof. « Deux bœufs attelés à un chariot montaient un chemin escarpé. Quelques Géorgiens accompagnaient le chariot. — D'où venez-vous ? leur demandai-je. — De Téhéran. — Qu'apportez-vous ? — Griboïedof. C'était en effet le corps de Griboïedof assassiné qu'ils ramenaient à Tiflis. » Plus heureux que Griboïedof, Tolstoï reviendra vivant, et, à l'exemple de Pouchkine (1), il pourra conter cette existence d'aventures ; mais il la contera sans l'embellir, sans l'ennoblir surtout ; il laissera aux hommes qu'il va trouver là-bas, et observer tout à loisir, le relief de leurs traits accusés ; il n'ôtera pas à la nature dans laquelle il va s'enfoncer voluptueusement la grâce de l'étrangeté, et le parfum de fleur sauvage.

L'exposition du roman est rapide et char-

(1) *Pouchkine*, édit. Annenkof, t. v, p. 75-77, cité par M. A. Legrelle, dans une étude très complète sur Griboïedof, en tête de sa traduction du *Malheur d'avoir de l'esprit*.

mante. Nous sommes à Moscou; la nuit s'achève. La ville ouvrière s'éveille peu à peu; la jeunesse oisive achève sa soirée. A l'hôtel Chevallier, une lumière, dont la présence constitue une contravention, filtre à travers les volets : une voiture, des traîneaux, une troïka de poste attendent à la porte, auprès de laquelle se tiennent le portier, emmitouflé dans sa pelisse, et un garçon d'hôtel, pâle, les traits tirés, et grommelant.

Dans une salle trois jeunes gens achèvent un souper d'adieu. L'un d'eux, en pelisse courte, arpente la chambre, tout en écrasant des amandes de ses mains fortes, épaisses, mais soignées : on se sent d'abord pris de sympathie pour lui, tant l'expression de quelque chose de vivant se dégage de son sourire, de ses joues enflammées, de son regard brillant, de ses gestes bruyants, et de sa voix pleine d'animation. Il part pour le Caucase en qualité de porte-enseigne.

Olénine s'est trouvé, sans famille et sans frein, à la tête d'une grande fortune qu'à

vingt-quatre ans il avait déjà dissipée en partie. Le trait dominant de son caractère est le mépris de toute autorité. Il est pourtant resté capable de tous les entraînements, même les plus généreux. Il a essayé des relations sociales, du service de l'Etat, des occupations agraires, de la musique, de l'amour. Il se croit blasé, mais il se sent capable de recommencer sa vie ; il n'est pas de ces hommes « qui, faits pour le licou, le mettent un jour et ne le quittent plus qu'à la mort; » il a l'élan et le ressort qui soulèvent et rejettent loin le poids de toute servitude.

Après avoir suivi tout un réseau de rues inconnues et obscures, après s'être attendri, dans ce trajet, non sur ses amis, non sur ses maîtresses, mais sur lui-même, comme si ces larmes étaient un hommage rendu à tout ce qu'il sentait encore en lui de bonté, de beauté, de force et d'espérance, Olénine se trouve tout à coup seul devant la plaine tendue de neige. Il reporte son esprit sur le passé, pense à ses occupations d'agriculteur,

à ses dettes, à ses sottises, et conclut qu'il est, « malgré tout, un brave et excellent garçon. » A partir du premier relais, il tâche d'équilibrer son budget, de manière à solder ses créanciers dans le plus bref délai, et, la conscience déjà allégée, il s'endort. Il rêve de Circassiennes, de combats, de gloire, d'amour passionné, d'une beauté sauvage domptée, civilisée et francisée par lui : son tailleur Capelli, à qui il doit près de sept cents roubles, traverse ce rêve doré, qui s'interrompt brusquement au second relais. Le voyage n'est coupé ou rempli que par ces arrêts, par le thé servi durant la station, par la contemplation des croupes de chevaux, par quelques mots d'entretien avec le domestique Vania, par un certain nombre de rêves indécis, et surtout par des nuits de ce sommeil profond qui n'est donné qu'à la jeunesse.

A mesure qu'Olénine avance vers le Caucase, le calme se fait dans son âme. Les restes de civilisation qu'il rencontre sur sa

route l'importunent ; à Stravopol, il éprouve une vraie déception de retrouver des toilettes à la mode, des fiacres, et des chapeaux ronds. Mais, presque au sortir de là, ce pays prend et garde un caractère sauvage et guerrier. Dans le territoire du Don, l'air est déjà si doux qu'il faut mettre bas la pelisse. Rien n'est ravissant comme ce printemps inattendu. Mais voici bien mieux : le danger commence. On peut, à chaque instant, être attaqué par les bandits. Puis la montagne surgit à l'horizon. La première impression, le soir, dans l'éloignement et le brouillard, est faible ; mais le lendemain, au point du jour, dans la sérénité du ciel, c'est un aspect tout nouveau et superbe : « Depuis ce moment, tout ce qu'il vit, tout ce qu'il pensait, se ressentit de cette impression majestueuse des montagnes. Les souvenirs du passé, ses fautes, son repentir, ses folles illusions, tout s'effaça. »

C'est sur les bords du Térek qu'Olénine va séjourner, lutter, aimer, haïr, vivre en un

mot, durant quelques saisons. C'est donc le fleuve que Tolstoï commence par nous décrire avec l'amoncellement de sable et la bordure de roseaux de la rive droite, avec sa rive gauche creusée, couronnée de chênes ou de platanes d'Orient. Sur la droite sont les villages des Tcherkesses, sur la gauche, les stanitzas des Cosaques. « Jadis, ces stanitzas étaient au bord même du Térek ; mais le fleuve, déviant chaque année au nord des montagnes, a miné la rive, et l'on ne voit plus maintenant, des anciennes habitations, que des jardins abandonnés et des arbres fruitiers enlacés de mûriers et de pampres sauvages. Personne n'y habite, et on n'y trouve que les traces des cerfs, des loups, des lièvres, des faisans. »

Une savoureuse impression d'air vif et de lumière heureuse pénètre Olénine, dès qu'il met le pied dans la stanitza Novomlinska, au centre de la tribu cosaque de Grebenskoy. Cette arrivée par un soir clair, « où le blanc mat des montagnes tranche

sur les rougeurs brillantes du couchant, » est décrite avec une vivacité de coloris qui traduit délicieusement des émotions inoubliables. « Les jeunes filles courent, de longues branches à la main, à la rencontre du troupeau, qui avance dans un tourbillon de poussière et de moucherons. Les vaches grasses et les bufflones se dispersent dans les rues, suivies de femmes vêtues de leurs jaquettes bigarrées. Les joyeux propos, les éclats de rire se mêlent au mugissement du bétail. Un Cosaque à cheval, revenant du cordon, frappe à une croisée sans quitter sa monture ; une charmante tête de femme paraît à la fenêtre, et on entend de douces paroles échangées à voix basse. Un ouvrier nogaï, qui vient d'apporter sur son arba des roseaux du désert, dételle ses bœufs dans la cour de l'essaoul et cause en tartare avec son chef. Au milieu de la rue, depuis nombre d'années, est une grande mare que les passants tâchent d'éviter en se serrant contre les haies : une jeune femme y passe pieds nus,

retroussant ses jupes et courbée sous un fagot de bois ; un Cosaque, revenant de la chasse, lui crie en riant: « Lève donc plus haut, éhontée! » Et il la vise de sa carabine ; elle baisse rapidement sa robe, et laisse tomber le fagot. Un vieux Cosaque, revenant de la pêche, porte des poissons encore frétillants dans un filet, et grimpe, pour abréger la route, par-dessus la clôture déjà entamée du voisin, et se déchire aux épines. Une vieille passe en traînant une branche sèche ; des coups de hache retentissent, des enfants crient en lançant leurs balles, des femmes sautent par-dessus les haies vives ; la fumée s'élève de toutes les cheminées ; partout on prépare le repas qui précède la nuit. »

Au milieu de ces visages nouveaux, il en est un qui s'offre tout d'abord à Olénine : c'est celui de la fille qu'il doit aimer. Quelle entrée en scène que celle de cette sauvage adolescente, aux traits pleins de noblesse, aux formes de statue, mais au regard sombre et brûlant, aux lèvres rouges, au teint doré,

aux muscles souples et nerveux, au sang bouillant, au cœur farouche. Elle bondit avec son troupeau qui s'est précipité par la claie ouverte à la suite d'une bufflone piquée des moucherons des steppes. « Sa tête est couverte d'un mouchoir qui couvre en partie son visage; elle est vêtue d'une chemise rose et d'une jaquette bleue ou bechmet. » Elle disparaît sous l'auvent de la basse-cour, et on l'entend cajoler d'une voix caressante la bufflone, qu'elle va traire : « Reste donc en place, ma belle petite, allons donc. » Comment Olénine échapperait-il à l'impression « de cette taille haute et élancée, de ces formes vigoureuses et virginales, que dessine la fine chemise en toile imprimée, » de ces beaux yeux noirs qui le fuiront d'abord, et qui plus tard se fixeront sur lui « avec une curiosité d'enfant effarouché ? » L'amour naîtra d'autant plus aisément que Marianne est la fille des hôtes d'Olénine, et qu'il la trouvera à chaque instant sur son chemin.

Mais ce sentiment ne saurait être payé de retour. Si Marianne est pour Olénine l'idéal de la beauté virginale, ce civilisé ne peut inspirer à la jeune fille aucun sentiment d'admiration et, par suite, d'amour. Il n'est ni laid, ni faible, ni sot, ni lâche ; mais il n'a ni la triomphante beauté, ni la vigueur merveilleuse, ni la ruse toujours en éveil, ni le courage sans pitié du jeune Cosaque Loukachka. Celui-là, quelle femme ne l'aimerait? Il est si bien pris dans sa taille élevée, il porte si fièrement sa tenue de soldat, le caftan usé, le bonnet à poil rejeté en arrière; il a de si belles armes, et il s'en sert comme pas un ! Rien de doux, rien de tendre chez lui, mais l'ardeur et la vie de toutes les passions sur ce visage aux sourcils noirs, au regard d'oiseau de proie, aux dents éblouissantes de blancheur. Il nous apparaît pour la première fois, au poste cosaque, près du Térek. Ses grandes mains tressent des lacs à prendre les faisans, et les chansons se succèdent. Un camarade lui apporte un de

ces oiseaux, qu'il n'a pas osé tuer : « Je m'en charge. Et Lucas tira un petit couteau de dessous son poignard, et en griffa la gorge du faisan ; l'oiseau tressaillit, mais n'eut pas même le temps d'étendre ses ailes que sa tête ensanglantée pendait déjà de côté. »

Quelque caractère que Tolstoï ait donné à ces jeunes figures de Marianne et de Lucas, il ne trouve pas qu'elles expriment tout cet idéal de force et de puissance dont il est alors enivré. Il évoque donc l'image d'une sauvagerie plus saisissante dans le personnage du vieux Iérochka, le chasseur colosse, à la voix de tonnerre, aux habitudes d'animal fauve, aux appétits d'ogre et au caractère d'enfant. « Il portait un caftan déguenillé et retroussé ; ses pieds étaient enveloppés de morceaux d'étoffe de laine, recouverts de peau de daim et attachés par des ficelles ; sa tête était coiffée d'un petit bonnet à poils hérissés. Il portait sur une de ses épaules une kabilka, arme dont on se sert pour prendre les faisans, un sac où étaient un épervier

et un poulet pour servir d'appât. Par-dessus l'autre épaule pendait un chat sauvage qu'il venait de tuer ; il avait encore à la ceinture un sac avec des balles, de la poudre et du pain ; une crinière pour se défendre contre les moucherons, un grand poignard à étui échiqueté et barbouillé de sang, et deux faisans tués. » Ce géant a pour traits distinctifs la manière discrète et silencieuse dont il marche dans ses chaussures molles, et l'odeur qu'il exhale, « odeur forte, mais non désagréable d'eau-de-vie, de poudre, et de sang figé. » Il ne tarit pas en récits sur son passé, sur ses chasses, sur ses exploits, sur ses vols de chevaux. Il n'est pourtant qu'un enfant auprès de ce qu'était son père, lequel portait sur son dos un sanglier de dix pouds, et buvait sans s'arrêter deux seaux d'eau-de-vie. Il répète volontiers ce propos d'un homme d'Occident qu'il a connu : « Nous mourrons tous, l'herbe croîtra sur notre tombe, et voilà tout. » Il se porte bien pour ses soixante-dix ans, encore qu'une

sorcière lui ait jeté un sort. En chasse, dans les bois, il ne cesse de chuchoter on ne sait quel monologue mystérieux ; au retour, il s'attable chez quelque hôte, et si on veut lui fournir du vin à la mesure de sa soif, il se grise et s'enivre jusqu'à tomber raide sur le plancher.

Des scènes de chasse, des scènes d'amour, des scènes d'embuscade ou de combat, voilà presque uniquement la matière de tout l'ouvrage. Mais toutes ces scènes sont si diversement vraies et si profondément vécues que le fil romanesque destiné à les relier semble presque inutile. Quel lecteur toutefois aurait le courage de l'en détacher? Je voudrais, pour ma part, donner par l'analyse et par des lambeaux de citations l'idée des plus puissants de ces tableaux ; je les présenterai dans l'ordre où ils se succèdent.

Nous voici à l'affût sur les bords du fleuve. « On s'attend à une invasion des Abreks, tribu de Tchetchènes, qui choisissent pour leur invasion le mois de mai.

quand l'eau est si basse que l'on peut traverser le Térek à gué, et quand la feuillée du bois est si touffue qu'on y passe avec peine. » Le Cosaque Loukachka regarde la nuit avec ses lueurs d'éclairs ; il est couché sur le sol, au pied des roseaux, qui, « vus d'en bas, se détachent comme une masse d'arbres sur le fond clair du ciel ; » il écoute tous les bruits de l'espace, le murmure des roseaux, le ronflement des trois Cosaques qui sont venus avec lui monter cette garde au secret, le bourdonnement des insectes, le murmure du courant du fleuve, de temps en temps une détonation lointaine, la chute d'un gravier détaché du rivage, le clapotement d'un gros poisson, le craquement du taillis au passage d'un fauve. « Un oiseau de nuit, frappant en cadence de ses ailes, volait le long du rivage ; arrivé au-dessus des Cosaques, il tourna vers la forêt, où l'on entendit encore longtemps le froissement de ses plumes dans les branches de la vieille tchinara (platane d'Orient). A chaque bruit inat-

tendu, le jeune Cosaque prêtait avidement l'oreille, clignait des yeux, et tâtait lentement la détente de son fusil. »

Tout à coup un tronc flottant, surmonté d'une longue branche, lui apparaît sur l'eau. Il remarque aussitôt que le tronc, au lieu de tourner au gré du flot et de descendre avec le courant, remonte la rivière. Il y a ici quelques minutes d'une émotion singulière : tout le drame intime qui s'agite dans cette âme de jeune sauvage s'exprime avec tant de vérité et de force que nous en venons à suivre, comme lui, la voix de l'instinct farouche qui le mène ; il épaule son fusil et attend, le cœur palpitant à l'idée qu'il pourrait manquer son gibier humain ; enfin il tire, en murmurant par habitude : Au nom du Père et du Fils... Le tronc d'arbre s'arrête, et dévale rapidement, déchargé du poids qu'il portait.

Et quand les Cosaques sont arrivés en nombre (en cas de surprise, on est d'abord allé chercher du renfort), quelle scène que

celle où l'heureux tireur s'élance dans l'eau pour aller recueillir sa pêche, et jette le cadavre, « comme une carpe », sur le bord ! Quelle couleur barbare dans les exclamations des assistants : « Qu'il est jaune ! » dit l'un. — « C'était un vrai djigithe, dit un autre, sa barbe est peinte et taillée. » Séance tenante, le chef réclame le fusil ; un Cosaque achète le caftan pour une pièce d'argent ; un autre promet deux seaux d'eau-de-vie pour le poignard.

Mais le morceau merveilleux de cette toile large, animée, éclairée crûment, c'est ce groupe, ce contraste de l'homme vivant, triomphant dans sa nudité, et du cadavre gisant, nu lui aussi, mais rigide, et terrible à voir sous l'étrange coloration et l'expression déconcertante de la mort. « C'était un homme beau et bien fait ; ses mains musculeuses pendaient, raidies, le long des flancs ; son front hâlé tranchait vivement avec la blancheur bleuâtre de sa tête rasée ; le sang s'était figé près de la blessure ; les yeux, ternes

et vitreux, étaient ouverts et semblaient regarder au loin ; les lèvres, minces et tendres, semblaient sourire avec bonhomie et finesse sous la moustache rousse; les doigts, crispés, étaient couverts de poils aux jointures, et les ongles teints en rouge. Lucas ne s'était pas encore habillé ; son cou était très rouge, ses yeux brillaient plus que d'ordinaire ; un mouvement nerveux agitait ses larges pommettes ; une vapeur presque imperceptible s'élevait de son corps jeune et robuste frissonnant à l'air froid du matin. »

A la suite de cette expédition, les Cosaques qui l'ont conduite sont autorisés à venir passer un jour au village. Le vainqueur Lucas marche à Marianne avec le même sentiment de foi en sa force et en son adresse qu'il avait la veille en guettant l'ennemi. Il lui demande quelques-unes des graines qu'elle porte ; elle lui tend son tablier. Il se rapproche et sollicite à voix basse autre chose : on lui répond : « Je n'irai pas. » Il la suit du côté de la maison, et là il veut la

presser de l'aimer. Elle le renvoie en riant à sa maîtresse mariée. Il s'écrie : Je l'enverrai à tous les diables. Elle reste sérieuse, brise la branche qu'elle tient aux doigts; enfin : « Je t'épouserai, oui, mais n'attends pas que je fasse pour toi des sottises, jamais. » Il la supplie doucement. Elle se serre sur lui, l'embrasse sur les lèvres, l'appelle « frère » en le serrant convulsivement, et, d'un bond vigoureux, lui échappe. « Elle m'épousera, se dit-il, mais je voudrais qu'elle m'aimât avant cela. » Il alla rejoindre Nazarka chez Iamka, « et, après avoir bu avec lui, il alla chez sa maîtresse et y passa la nuit. »

Dans cette lutte pour l'existence et dans ce combat pour la possession de la beauté qu'ils aiment tous les deux, comment Olénine ne serait-il pas vaincu par Loukachka ? Le principal obstacle au triomphe du civilisé vient de ses avantages intellectuels et de son perfectionnement moral ; il aura beau faire, il ne dépouillera jamais tous ses préjugés.

Il ne pourra que se rapprocher de cet idéal barbare que son rival réalise avec ses dons naturels, sans effort ; aux yeux de Marianne il ne saurait avoir que des vertus d'emprunt, que la grâce d'un plagiaire.

Il ne suffit pas à Olénine de changer d'habitudes pour changer de nature ; il ne lui suffit pas davantage de se forger une théorie de la vie pour y conformer de tous points la pratique de l'existence. Les contradictions qui résultent chez lui de ce conflit du passé et du présent, des idées invétérées et des convictions actuelles, est bien fortement exprimé par Tolstoï dans plusieurs endroits du roman ; en voici un exemple. La première fois que le jeune Russe se rend seul à la chasse aux faisans, il se fatigue, et se couche à terre, en plein bois. Des myriades de moucherons s'abattent sur lui. Ce supplice l'irrite, le décourage ; il est sur le point de rebrousser chemin ; un effort de volonté le retient ; à la longue l'impression de douleur s'affaiblit, et elle finit par lui sembler

presque agréable. « Sans cette masse compacte de moucherons qui s'écrasaient sous sa main quand il essuyait la sueur de son visage et qui irritaient sa peau, le bois aurait perdu de son caractère sauvage et de son attrait. »

De cette réflexion il passe à d'autres, et, couché « dans le gîte du vieux cerf, » il songe à tout ce qui l'entoure, les arbres, la vigne sauvage, les faisans effarouchés, les chacals dérangés, les moucherons bourdonnant au milieu des feuilles. « Elles font aux insectes l'effet d'îles gigantesques; pourtant chacun de ces millions, de ces milliards d'êtres est un *moi* distinct, un être à part, comme Dimitri Olénine. Les moucherons murmurent: ici, les amis, ici, en voilà un qu'on peut assiéger, dévorer. » Et ce langage lui démontre clairement qu'il n'est plus un gentilhomme russe, mais l'équivalent d'un cerf, d'un faisan, d'un insecte. La conclusion qu'il en tire est tout autre qu'on ne l'attend : au lieu de

dire : luttons comme ces êtres, et, comme eux, vivons pour triompher ou triomphons pour vivre, Olénine se jette à genoux et demande à Dieu de le laisser subsister pour accomplir quelque grand acte de dévouement ; car « le bonheur, se dit-il, consiste à vivre pour les autres. »

Qu'a voulu indiquer Tolstoï ? qu'Olénine manque de logique ? ou qu'il manque de sincérité ? Il lui suffira de se retrouver en présence de Marianne pour oublier son vœu et pour sacrifier cette morale à ses instincts.

Combien le Cosaque Lucas est plus heureux de n'avoir que des instincts et de ne pas les empêtrer, les appesantir dans cette glu des considérations morales ! Voilà ce que semble avoir voulu faire entendre Tolstoï dans une scène merveilleuse, dont une analyse ne saurait rendre ni le dessin hardi, ni la sombre couleur, ni les proportions dignes de l'épopée. C'est le débat tout à fait homérique du rachat du cadavre. Le frère du dé-

funt et le meurtrier sont en présence : le premier, grand, bien découplé, la barbe teinte en rouge, avec un air de souverain sous ses habits déguenillés, n'honorant personne d'un regard, ne regardant même pas le mort et se tenant accroupi sur ses pieds croisés, une pipe courte à la bouche, sans faire autre chose que de laisser tomber de temps à autre, d'une voix gutturale, quelques ordres à l'adresse du truchement son compagnon ; le second contenant malaisément l'exultation où l'a jeté la promesse qu'on vient de lui faire de lui donner la croix, mais, en dépit de son visage enflammé de plaisir, s'évertuant à garder l'attitude impassible, et ratissant une gaule de bois dont il fera une baguette de fusil.

Le Tchetchène a seulement demandé, en s'en allant, où était le meurtrier, et on lui a montré Lucas. « Il le regarda, et, se détournant lentement, porta ses regards sur la rive opposée. Ses yeux n'exprimaient pas la haine, mais un froid mépris. » Ils s'embar-

quent, ils fendent le fleuve rapidement ; des cavaliers les attendent ; ils mettent le mort en travers de la selle sur un cheval qui se cabre. On répète à Lucas les menaces concises que le Tchetchène a faites en s'éloignant : « Vous nous battez ; nous vous brisons. » Lucas éclate de rire. « De quoi ris-tu ? demanda Olénine. Si l'on avait tué ton frère, cela te ferait-il plaisir ? » Le Cosaque regardait Olénine en riant ; il paraissait avoir compris son idée, mais il était au-dessus de tout préjugé. « Quoi donc ? cela peut bien arriver ; est-ce que parfois on n'en égorge pas aussi des nôtres ? »

Le temps se passe. Au lieu de boire, de jouer aux cartes, et de courtiser les femmes cosaques, tout en supputant ses chances d'avancement comme la plupart des porte-enseignes russes au Caucase, Olénine se plonge dans la solitude des bois, et se pénètre d'impressions ineffaçables: Son amour pour Marianne s'est insensiblement développé jusqu'à présenter toutes les apparences

d'une passion vraie. Il a même ébauché quelques déclarations qu'une étrange timidité ou qu'un scrupule de candeur l'empêche de formuler plus nettement ; mais, la nuit, il vient, à la porte de la chambre où dort la jeune fille, entendre le bruit de sa respiration. Que faire ? La prendre pour maîtresse, ce serait un meurtre. L'épouser serait encore pire. « Ah ! si je pouvais être Cosaque, comme Loukachka, voler des chevaux, assassiner, m'enivrer, et me glisser, pris de vin, sous sa fenêtre, sans remords, nous nous comprendrions et je pourrais être heureux..... Ce que j'éprouve de plus cruel et de plus doux en même temps, c'est que je comprends cette femme et qu'elle ne me comprendra jamais ; elle est, comme la nature, belle, impassible, et toute à elle-même. » Que faire alors ? Y renoncer ? Se sacrifier ? quelle sottise ! Vivre pour son prochain ? Pourquoi ? La destinée humaine est de « n'aimer que le *moi* », c'est-à-dire ici de conquérir Marianka et « de vivre de son existence. »

Olénine s'enivre donc de vin comme un Cosaque, et, dans la folie de l'ivresse, il offre à la belle fille de l'épouser. Elle sent bien que c'est le vin qui parle seul, elle repousse l'amoureux, et lui échappe.

Pourtant elle a ressenti quelque trouble, à la suite de cette recherche ; et le jour de la fête de la stanitza, elle a rudoyé Lucas, à qui elle est déjà unie par le lien des fiançailles. Mais un tragique événement va faire jaillir de cette jeune âme le sentiment dont elle est pleine ; tout le profond amour de Marianne pour Lucas s'éclairera soudain d'une lumière inattendue, comme feraient les nappes sombres du Térek aux éclairs de l'orage.

Les Cosaques sont partis pour aller combattre les Abreks. Olénine a suivi cette expédition, que Lucas ne commande pas, mais dirige. L'engagement a lieu. Les Abreks sont dans un petit marais au pied d'un monticule. Les Cosaques montent dans un char garni de foin. Ils ne répondent pas d'abord aux coups de feu de l'ennemi ; ils attendent

d'être à cinq pas des Abreks, puis se précipitent. Olénine les rejoint. « Il ne vit que ceci : Lucas, pâle comme un linceul, avait saisi un Tchetchène blessé et criait : « Ne le « tuez pas, je le prendrai vivant. » C'était le frère de celui que Lucas avait tué et qui était venu racheter le corps. Lucas le garrottait. Le Tchetchène fit un mouvement désespéré et lâcha la détente d'un pistolet. Lucas tomba ; son sang coulait....

Quand Olénine se présenta devant Marianne, et voulut ouvrir la bouche pour lui parler encore d'amour, il la trouva en pleurs.

« Qu'as-tu ? pourquoi pleures-tu ?

— Pourquoi ? s'écria-t-elle d'une voix dure et rude : on a massacré les Cosaques, et tu demandes pourquoi ?

— Loukachka ? dit Olénine.

— Va-t-en ; que te faut-il encore ?

— Marianna !

— Tu n'obtiendras jamais rien de moi.

— Marianna ! ne parle pas ainsi.

— Va-t-en, indifférent que tu es, cria la jeune fille en frappant du pied avec colère, et elle s'avança vers Olénine avec un geste menaçant. Il y avait tant de colère, de mépris, d'horreur, dans l'expression de son visage, qu'Olénine comprit qu'il n'avait plus rien à espérer. »

Il repart donc. La scène d'adieux avec le vieux Iérochka est de ce pathétique exquis où le sourire se mêle aux larmes. Comme présent d'amitié à ce moment solennel de la séparation, le vieillard cosaque donne au jeune Russe des conseils qui doivent lui épargner la mort dans les combats ; il raille les habitudes des soldats orthodoxes. « Ils vont tous en masse, les chers cœurs ; ils portent des collets rouges ; comment ne pas être tué ? » Et il fond en larmes en embrassant ce jeune « fou toujours errant ; » mais il lui extorque une carabine, sous prétexte de garder un souvenir de lui.

« Quelques instants après, Olénine se retourna. Diadia Iérochka et Marianne cau-

saient entre eux de leurs affaires ; ni le vieux Cosaque, ni la jeune fille ne lui jetèrent un dernier regard. »

III

Une analyse, coupée de citations caractéristiques, pouvait, à la rigueur, donner une idée du roman des *Cosaques*, en faire soupçonner au lecteur l'intérêt, la couleur et la saveur originale. Une analyse de *La Guerre et la Paix* ne peut avoir d'autre but, d'autre prétention que de marquer le dessein de Tolstoï dans cet ouvrage colossal, et d'isoler du récit, que chacun voudra lire et relire dans le détail, les tendances du moraliste.

Il y a dans *La Guerre et la Paix*, au milieu d'une multitude de figures pleines d'intérêt, trois héros de roman qui sont en quelque sorte au premier plan de l'œuvre, et qui s'en-

lèvent nettement sur un fond très varié, très étudié, peuplé d'êtres qui vivent. Ces trois personnages sont André Bolkonsky, Nicolas Rostow, et Pierre Bezoukhof. Ce dernier n'est pas, au premier coup d'œil, celui dont les dehors séduisent le plus ; mais c'est celui dont la nature morale est la plus curieuse ; c'est celui où l'auteur a mis ses plus secrètes complaisances ; c'est celui qui, à ses yeux, exprime le mieux les défauts saillants et les vertus foncières d'une nature russe. Les qualités de Bezoukhof sont bien celles des hommes de race slave : il est bon, doux, loyal, plein de pitié ; ses défauts sont l'indolence, l'apathie, la mobilité dans les goûts, l'impuissance à suivre une voie, l'inaptitude à réaliser ses propres volontés.

C'est ainsi qu'après avoir donné sa parole de ne pas aller à une soirée chez le prince Anatole Kouraguine, Pierre Bezoukhof s'y rend, s'y grise, puis, avec l'aide d'un autre viveur, Dologhof, attache un agent de police sur le dos d'un ourson apprivoisé, et jette le

tout dans la rivière. Dologhof est dégradé; Pierre en est quitte pour quelques mois d'exil hors de la capitale. De même Bezoukhof s'est bien convaincu que la beauté d'Hélène Kouraguine et la blancheur éblouissante de ses épaules ne l'empêchent pas d'être une fille dangereuse pour sa coquetterie ; il n'est pas sans avoir entendu bourdonner à ses oreilles certain bruit concernant les relations équivoques d'Hélène avec son frère, le dernier des débauchés ; il sait, à n'en pas douter, que ce serait une lourde sottise d'épouser cette admirable personne, et que le meilleur moyen de ne pas en venir à commettre cette sottise, c'est de renoncer à revoir ce visage charmant, ce teint de neige tentateur. Malheureusement pour lui, ces épaules, cette gorge et ce buste marmoréens se rapprochent un soir de ses mauvais yeux de myope, et tout cela vient « si près de ses lèvres, qu'il n'aurait eu qu'à se baisser d'une ligne pour les y poser. » Pierre Bezoukhof ne part plus ; il se laisse

marier moitié par entraînement et moitié par faiblesse.

Ce mariage tourne mal presque dès ses débuts. Le viveur Dologhof est revenu, et il ne quitte plus la maison des Bezoukhof. Longtemps Pierre s'accommode d'une situation dont il ne soupçonne rien ; l'inévitable lettre anonyme arrive l'éclairer. Il refuse d'abord de croire ce qu'on lui révèle ; mais, au cercle où il rencontre Dologhof, il lui suffit de se trouver en présence de l'amant de sa femme pour que la jalousie jaillisse en détonant comme un flot d'électricité ; le premier prétexte fournit à Pierre un sujet de querelle, et un duel s'ensuit. Dologhof est un redoutable tireur, il n'a aucune sorte de faiblesse ; Pierre Bezoukhof est myope, maladroit ; de sa vie il n'a tenu un pistolet ; mais, comme dans un jugement de Dieu, c'est Dologhof qui tombe.

De retour chez lui, Pierre Bezoukhof essaie vainement de dormir pour oublier tout ce qui vient de se passer ; il ne peut pas fermer

les yeux. « Il se leva et se mit à arpenter sa chambre à pas saccadés : tantôt il pensait aux premiers temps de leur mariage, à ses belles épaules, à son regard langoureux et passionné ; tantôt il voyait se dresser à côté d'elle Dologhof, beau, imprudent, avec son sourire diabolique, tel qu'il l'avait vu au dîner du club ; tantôt il le revoyait pâle, frissonnant, défait et s'affaissant sur la neige.

« Et après tout, se disait-il, j'ai tué son amant..... oui, l'amant de ma femme ! Comment cela s'est-il fait ? — C'est arrivé, parce que tu l'as épousée, lui répondait une voix intérieure. — Mais en quoi suis-je donc coupable ? — Tu es coupable de l'avoir épousée sans l'aimer, continuait la voix ; tu l'as trompée, car tu t'es aveuglé volontairement. » Et ce moment, cette minute où il lui avait dit avec tant d'effort : « Je vous aime ! » se retraça vivement à sa mémoire. « Oui, là était la faute ! je sentais bien alors que je n'avais pas le droit de le lui dire. »

Si l'on veut s'assurer de l'importance du passage que je viens de citer, il faut ouvrir *Ma Religion* et y lire le commentaire sur l'adultère, et la condamnation du divorce d'après l'évangile de Matthieu (xix), de Marc (x), de Luc (xvi), et la première épître de Paul aux Corinthiens. Selon Tolstoï, le mariage est indissoluble : rien, pas même l'infidélité de la femme, n'autorise l'homme à la répudier ; et s'il la renvoie, il ne peut pas, sans commettre lui-même le crime d'adultère, en épouser une autre. Nous verrons cette théorie plus nettement appliquée dans le roman d'*Anna Karénine ;* mais ici Tolstoï y conforme déjà son héros Bezoukhof. Il ne lui permettra de prétendre à la main d'une autre femme que le jour où la mort imprévue d'Hélène aura brisé le lien qu'il avait laissé nouer imprudemment. Il lui fait un crime de cette imprudence ; il pense que le premier coupable a été celui qui n'a pas craint de contracter un mariage sans amour, et de cher-

cher dans ce mariage une simple satisfaction d'orgueil et de concupiscence.

Mais Pierre a beau s'avouer ses torts; sa conscience ne parlera plus, dès que sa passion aura été de nouveau attisée par l'impudent cynisme et les provocations vraiment folles de la femme coupable. Hélène entre chez son mari, dans un déshabillé riche et brillant, avec son air imposant et calme, « bien que sur son front légèrement bombé se dessinât un pli creusé par la colère. » Elle reproche à son mari l'esclandre qu'il a fait, le traite d'imbécile, lui crie que l'homme dont il était jaloux valait mille fois mieux que lui; elle prétend avoir le droit de parler haut: « Car je puis dire hautement qu'une femme qui n'aurait pas d'amant avec un mari comme vous, serait une rare exception, et je n'en ai pas. » Pierre ressent, en l'écoutant, un malaise moral et cuisant comme l'aiguillon d'une douleur physique.

— « Il vaut mieux nous séparer, dit-il d'une voix étouffée.

— « Nous séparer, parfaitement, à condition que vous me donniez de la fortune, » répondit Hélène.

Pierre sauta sur ses pieds, et, perdant la tête, se jeta sur elle.

« Je te tuerai, » s'écria-t-il. Et, saisissant sur la table un morceau de marbre, il fit un pas vers Hélène, en le brandissant avec une force dont lui-même fut épouvanté.

La figure de la comtesse devint effrayante à voir : elle poussa un cri de bête fauve et se rejeta en arrière. Pierre subissait tout l'attrait, toute l'ivresse de la fureur. Il jeta sur le parquet le marbre, qui se brisa, et s'avançant vers elle les bras tendus :

« Sortez, » s'écria-t-il d'une voix si formidable, qu'elle répandit la terreur dans toute la maison. Dieu sait ce qu'il aurait fait en ce moment, si Hélène ne s'était enfuie au plus vite.

Une semaine plus tard, Pierre partit pour Pétersbourg, après avoir donné à sa femme un plein pouvoir pour la régie de tous ses

biens en Grande-Russie, qui constituaient une bonne moitié de sa fortune.

En allant de Moscou à Pétersbourg, Bezoukhof s'arrête au relais de Torjok où les chevaux manquaient ; il passe la nuit dans la maison de poste. Les réflexions les plus amères se pressent dans son esprit : « Qu'est-ce qui est mal ? qu'est-ce qui est bien ? Que faut-il haïr ? que faut-il aimer ? Pourquoi vivre ? » — « Tout en lui et au dehors de lui lui paraissait confus, incertain, répugnant ; mais cette impression même de répugnance lui causait une jouissance irritante. » A ce moment arrive un étranger, un vieillard, dont « le regard sérieux, intelligent et pénétrant » frappe Pierre, et le trouble tout en l'attirant. Le nouveau-venu connaît de vue Bezoukhof, et sa mésaventure conjugale ; il exprime à Pierre tous ses regrets de ce « malheur ». Pierre, confus de la compassion qu'on lui montre, détourne l'entretien à propos d'une bague à tête de mort, qu'il voit au doigt de l'étran-

ger ; il y reconnaît le signe de la franc-maçonnerie. La conversation se porte sur les vues morales et la doctrine religieuse de ceux qui font partie de l'ordre. Le vieillard presse le jeune homme de céder à l'horreur que l'existence lui inspire, non pour la fuir, mais pour la modifier. « Comment l'avez-vous passée, cette existence ? En orgies, en débauches, en dépravations, recevant tout de la société et ne lui donnant rien. Comment avez-vous employé la fortune que vous avez reçue ? Qu'avez-vous fait pour votre prochain ? Avez-vous pensé à vos dizaines de milliers de serfs ? Leur êtes-vous venu en aide moralement ou physiquement ? Non, n'est-ce pas ? Vous avez profité de leur labeur pour mener une existence corrompue. Voilà ce que vous avez fait. Avez-vous cherché à vous employer utilement pour votre prochain ? Non. Vous avez passé votre vie dans l'oisiveté. Puis, vous vous êtes marié : vous avez accepté la responsabilité de servir de guide à une jeune femme. Qu'a-

vez-vous fait alors ? Au lieu de l'aider à trouver le chemin de la vérité, vous l'avez jetée dans l'abîme du mensonge et du malheur. Un homme vous a offensé, vous l'avez tué, et vous dites que vous ne connaissez pas Dieu, que vous avez votre existence en horreur ! Comment en serait-il autrement ? »

On reconnaît dans ce programme d'existence nouvelle ébauché ici par le vieux franc-maçon celui que Tolstoï se traçait à lui-même à une certaine époque de sa vie, entre la période de lutte acharnée, d'égoïsme implacable, et la période de sacrifice absolu, d'humble renoncement. Pierre se fait donc initier à l'ordre ; je laisse de côté tout le pittoresque de cette initiation. Le romancier, qui ne perd pas ses droits, ne s'est pas privé de projeter une curieuse lumière sur les mœurs mystiques de l'aristocratie russe au début de ce siècle. Ce qu'il nous importe de noter ici, c'est le bénéfice immédiat que Pierre Bezoukhof retire de cette première transformation de son genre de vie. La seule

perspective de se vouer « à la régénération de l'humanité » a suffi pour rendre un sens à cette vie qui ne lui semblait plus viable. Malheureusement dans la pratique, il fait moins de bien qu'il n'en rêve. Il se borne à donner à son intendant des ordres relatifs à l'émancipation des serfs, à la suppression des châtiments corporels, à la réglementation modérée du travail, à la construction d'hôpitaux et d'écoles. L'intendant, qui perce à jour la naïveté de son maître, le joue habilement, et lui donne le change sur l'effet des mesures qu'on lui a prescrites, mais qu'il s'est bien gardé d'appliquer. Pierre n'est pas homme à descendre dans le détail de la réforme qu'il s'est promis de réaliser ; il n'est pas homme surtout à se raidir contre les difficultés de l'exécution. Au fond, il serait bien fâché qu'on ne les lui eût pas dissimulées. Il se contente donc de quelques semblants de résultats, et se garde bien de scruter le néant que recouvrent ces apparences.

D'ailleurs sa foi nouvelle reçoit une atteinte terrible le jour où il essaie de faire partager ses convictions à un de ses amis, le prince André Bolkonsky. Il se heurte contre son scepticisme amer, qui est le fruit de l'hérédité (le père d'André est un grand seigneur d'humeur âpre, à l'âme de despote); mais c'est aussi le résultat des froissements les plus douloureux de la vie. Comme Pierre Bezoukhof, André Bolkonsky a été marié à une femme qu'il n'aimait pas. Il l'a toujours traitée comme une poupée sans cervelle, et il ne lui a guère montré que des impressions de lassitude ; il n'a gardé vis-à-vis d'elle que des attitudes de dédain. Cette enfant, dont il n'avait pas eu la patience de faire une épouse, est morte en devenant mère. La mort de sa jeune femme a laissé chez André le sentiment d'une injustice irrémédiable, et il aime mieux accuser le destin que lui-même, encore que par instants il soit pris d'un si violent désir de réparer ses torts, qu'il est porté par ce désir presque à l'affirmation

de l'immortalité ; il hésite à prononcer l'acte de foi au dogme de la vie future, mais son cœur blessé laisse échapper cette aspiration ardente : « Oh ! si c'était ainsi ! »

Pour mesurer le chemin parcouru par le comte Tolstoï depuis le temps où il prêtait ce langage à Bolkonsky, il faut se reporter, dans *Ma Religion,* à l'endroit où l'écrivain, disons mieux, où l'apôtre combat avec tant de vigueur et condamne comme une hérésie la doctrine de la résurrection des morts. « Quelque étrange que cela paraisse, on ne peut s'empêcher de dire que la croyance à une vie future est une conception très basse et très grossière, fondée sur une idée confuse de la ressemblance du sommeil et de la mort, idée commune à tous les peuples sauvages. La doctrine hébraïque (et à plus forte raison la doctrine chrétienne) était de beaucoup au-dessus de cette conception. »

Le prince André Bolkonsky, dès qu'il entre en scène, nous frappe comme un des exemplaires les plus distingués de cette aris-

tocratie russe à laquelle Tolstoï appartient, et qu'il a voulu faire connaître à ses lecteurs dans *La Guerre et la Paix*. Il a pour trait dominant un esprit net, aigu, pénétrant, et toutes les élégances de la race, y compris un suprême orgueil. Pendant la paix, et quand ses meilleures vertus n'ont pas l'occasion de s'exercer, il porte sur lui on ne sait « quelle affectation de nonchalance et d'ennui ; » en temps de guerre, et quand « la préoccupation d'intérêts graves et réels » ne lui laissera plus « le loisir de songer à l'impression qu'il produit sur les autres, » il méritera tous les éloges de Koutouzof par sa fermeté, son mérite et son attachement à ses devoirs ; il choquera par son dédain, mais il subjuguera la majorité des officiers russes ; car sa naissance lui donne jusque sur ses chefs une certaine supériorité qu'eux-mêmes s'avouent tacitement ; enfin il a quelques rares admirateurs que la distinction de sa nature a séduits, presque passionnés.

Les défauts et les qualités d'André Bolkonsky se retrouvent avec des traits plus accusés, et grossis jusqu'à donner l'impression d'un comique terrible dans le vieux seigneur Nicolas Bolkonsky, son père. Avec sa perruque poudrée, ses mains sèches, ses bras d'acier, ses énormes sourcils grisonnants à travers lesquels luit un regard brillant et jeune, avec ses manies d'algébriste, de tourneur de tabatières, et de constructeur de bâtisses, avec son parler brusque, son sourire sardonique, ses dents jaunes, sa joue mal rasée, ses bottes molles à la tartare, son fauteuil empesté d'une odeur âcre de tabac, ce despote est inoubliable. Il enseigne les sciences à sa fille, la princesse Marie: au moment d'entrer chez son père pour l'aller saluer, la jeune fille, en traversant le vestibule, « se signait et priait pour se donner du courage ». Le jour où son fils André vient lui annoncer qu'il part pour prendre du service, et qu'en son absence, il lui confie sa jeune femme, grosse, et fort

troublée d'une prédiction qu'on lui a faite à la suite d'un rêve, le père répond seulement par ce mot : « Mauvaise affaire, hein ? et il sourit. — De quelle mauvaise affaire parlez-vous, mon père ? — Ta femme ! répliqua carrément le vieux, en appuyant sur ce mot. — Je ne vous comprends pas. — Vois-tu, mon ami, on n'y peut rien, elles sont toutes les mêmes ; on ne peut pas se démarier ; ne crains rien, je ne le dirai à personne, mais tu le sais aussi bien que moi,.... c'est la vérité. De sa main maigre et osseuse il saisit brusquement la main d'André et la serra, tandis que son regard perçant pénétrait jusqu'au fond de son être. Son fils répondit par un aveu muet, un soupir. »

La compression de cette dictature paternelle qui pèse sur elle à tous les instants du jour a produit sur la princesse Marie un effet qu'il est important de noter. Elle s'est jetée dans une sorte de mysticisme à peu près semblable à celui dont nous avons vu que Tolstoï lui-même a été envahi. Elle a des

entretiens fréquents avec les mendiants, les pèlerins,les simples d'esprit ; elle les écoute, et s'instruit auprès d'eux, non pas de leurs grossières anecdotes sur la Vierge miraculeuse dont les joues suintent le sang, mais de leur résignation devant les tourments de la vie. C'est ainsi qu'elle arrive à oublier ses plus cruels chagrins, ou tout au moins à les supporter avec une égalité dont n'approche aucun stoïcisme. Elle doit encore à sa foi cette mansuétude avec laquelle elle juge ceux qui l'approchent. « Ah ! André, dit-elle à son frère, quel trésor de femme vous avez ! une véritable enfant, gaie, vive ! Que je l'aime ! » Le prince André s'était assis à côté de sa sœur, et gardait le silence ; un sourire ironique se jouait sur ses lèvres ; elle le remarqua et reprit : « Il faut être indulgent pour ses petites faiblesses.... Qui n'en a pas ?.... Tout comprendre, c'est tout pardonner. » Et elle pardonne tout, même la plus cruelle injure, même la blessure portée au plus vif de son être sensible et de son

cœur aimant. Le bel Anatole Kouraguine est venu avec son père le prince Basile, pour rechercher sa main d'héritière. En attendant d'emporter de haute lutte cette dot, il fait dans le château des Bolkonsky, comme partout ailleurs, son métier de séducteur, et il a des rendez-vous avec la demoiselle de compagnie, une jeune et jolie Française. Marie les surprend par hasard; elle repousse le mariage qu'elle souhaitait passionnément. « Je serai appelée à un autre bonheur; je serai heureuse en me dévouant et en faisant le bonheur d'autrui. » Elle songe à marier celui qu'elle aimait avec celle qui l'a si lâchement trahie. « Je me réjouirais tant de la voir sa femme, elle si triste, si seule, si abandonnée!.... Comme elle doit l'aimer pour s'être oubliée ainsi! Qui sait? J'aurais peut-être agi de même. »

André fait la guerre, et, à sa suite, Tolstoï nous conduit dans ce monde de l'action qu'il a décrit avec une rare puissance. Nous sommes éblouis d'abord de l'art prestigieux

avec lequel le romancier fait mouvoir des armées, retrouve les combinaisons des tacticiens, montre les troupes avec leur élan passionné ou leurs folles terreurs, représente les chefs avec leurs hésitations ou leur activité inconsciente, mais tous vivants, vrais, reconnaissables, depuis le plus banal des officiers généraux allemands jusqu'à Napoléon, le capitaine de génie. Nous sommes singulièrement saisis par certain parti-pris, comme celui de rester exact jusque dans la peinture de ce qu'on idéalise toujours : Napoléon a des vulgarités de caractère et d'expression dont la rencontre imprévue nous fait faire d'abord un soubresaut d'admiration. Au lieu de dire simplement : Quel réalisme ! nous nous écrions : Quelle réalité ! Pourtant je n'hésite pas à considérer cette partie de *La Guerre et la Paix* comme inférieure à d'autres ; l'historien dans Tolstoï m'inspire une certaine défiance ; il me semble même que le peintre de batailles, avec des qualités de premier

ordre, abuse çà et là de notre candeur. Il y a du papillotage dans cette peinture; les effets y sont par trop multipliés, et ils ne diffèrent pas entre eux autant qu'on pourrait le croire.

Ce qui est incomparable, dans la partie guerrière du roman, ce sont les détails de mœurs militaires, les scènes de la vie du camp, les impressions de certaines heures du jour ou de la nuit, les souvenirs des propos de veillée, les effets de groupes aux clartés étranges du bivouac, les aspects navrants du champ de bataille ou de la salle d'hôpital. C'est la merveilleuse beauté de tout ce fond de sentiments éprouvés et vécus qui communique son éclat à la trame plus vulgaire et moins solide du récit historique. Tourguénef, qui s'y connaissait, a noté quelque part cette différence ; mais il est bien peu de lecteurs qui puissent ainsi s'aviser et se rendre compte de leur illusion.

Blessé à Austerlitz, et porté à l'hôpital français, André Bolkonsky voit approcher

de son lit Napoléon, c'est-à-dire celui qui représentait pour lui l'idéal, l'homme surhumain, le héros, le demi-dieu. A deux pas de la mort, André regarde toutes choses sous un jour qui les réduit à leurs vraies proportions. Tous les actes, toutes les paroles de Napoléon, tous les mobiles qui le font parler et agir, lui semblent vides d'intérêt. Il se détourne du spectacle de ce qui n'est qu'humain, et, les yeux uniquement attachés sur la médaille que Marie lui a mise au cou le jour de son départ, il cherche à croire « à ce ciel idéal, qui seul lui promet l'apaisement. »

A peine guéri de sa blessure, André rentre au château paternel, et il arrive à temps pour assister aux couches de sa femme. Il y a ici une scène admirable, qui ne sera surpassée que par l'accouchement décrit dans le roman d'*Anna Karénine*. Tout ce qu'il y a de dramatique, d'auguste, de mystérieux dans l'éclosion de la maternité, a été exprimé par Tolstoï dans ces

deux morceaux. Celui d'*Anna Karénine* est célèbre. Nous sommes loin des impressions équivoques, et des lubriques effets que, sous prétexte de réalisme, l'auteur de *la Joie de vivre* introduira dans une description semblable. Mais un parallèle entre le réalisme de Tolstoï et celui de Zola nous entraînerait trop loin de notre sujet.

L'impression de la mort de sa femme n'a pas peu contribué à développer chez André Bolkonsky la tendance à se trouver mécontent de la vie. Mais un jour une jeune fille passe dans le cercle d'ombre qu'il déplace sans cesse avec lui, et le souvenir d'une vision lumineuse se dépose au fond de son âme. Tout ce qui sommeillait en lui de sources affectives est ébranlé par l'apparition de Natacha Rostow. Un hasard amène André chez les parents de la jeune fille ; il en devient amoureux, et avec ce nouvel amour c'est le renouveau de la vie qui commence.

La maison des Rostow est la troisième de ces maisons seigneuriales que Tolstoï ouvre

devant nous, et c'est celle où on s'oublierait le plus volontiers. On n'y entend que chants, que rires frais, qu'éclats de voix charmantes. Le chef de famille, le comte Rostow, est un grand seigneur fastueux sans morgue, et qui se ruine avec insouciance ; mais nul mieux que lui n'entend les devoirs de l'hospitalité. Sa femme est une douce bonne femme, qui adore les siens et qui en est adorée. Il y a dans la maison deux fils. Le plus jeune, Pétia, est un enfant au début du roman ; pourtant on le verra dans les rangs de l'armée russe avant la fin du livre, et Tolstoï écrira, pour raconter son trépas héroïque, quelques pages dont la beauté et la noble tristesse rappellent sans désavantage Virgile et l'épisode d'Euryale mourant à côté de Nisus. Le frère aîné, Nicolas Rostow, est le jeune noble né pour la vie militaire, pour qui le métier de soldat est le premier du monde, qui est trop sain d'esprit, trop vigoureux de complexion, pour ne pas porter partout avec lui sa bonne

humeur et ses franches façons, mais qui rentre au camp comme un autre « dans le home, » qui pleure de joie en retrouvant ses camarades, qui ne regrette rien quand il a regagné la tente, et qui se replace sous le joug et les habitudes de la vie militaire avec la même sensation de volupté qu'un homme las lorsqu'il lui est enfin donné de se coucher et de dormir. Tolstoï se sert de Nicolas Rostow comme du prince André pour nous faire assister à sa suite à une partie des faits de guerre qu'il veut raconter. Les impressions de Rostow ne sont pas, d'ailleurs, celles de Bolkonsky; elles rappellent de plus près les souvenirs notés dans les *Récits militaires* de Sébastopol. On sent que Tolstoï, qui a mis beaucoup de *soi* dans chacun de ses personnages, s'est réfléchi par cet aspect particulier dans celui-ci.

Il y a dans la maison des Rostow tout un essaim de jeunes filles, la prudente Véra, exacte et ennuyeuse, la douce Sonya, parente pauvre, qui est aimée du fils et qui l'adore

jusqu'au sacrifice ; elle renoncera à l'épouser, afin qu'il soit riche et heureux. Mais un visage lumineux, éblouissant de fraîcheur, de gaieté et de grâce, c'est celui de Natacha, la fiancée d'André Bolkonsky. Natacha est si belle qu'on ne la voit pas sans l'aimer. Elle se borne à se laisser aimer ; elle prend, il est vrai, pour des sentiments vrais, sérieux, tous ses caprices de fille coquette heureuse de l'effet produit par sa beauté ; elle a cru successivement aimer Boris, un ami de Nicolas, puis Denissow, puis le prince André : mais sa passion ne s'est pas encore éveillée ; elle attend, pour jaillir avec une violence terrible, l'apparition d'un dernier soupirant, le seul qui soit indigne d'être élu. Natacha rencontre Anatole Kouraguine : elle subit la fascination de sa beauté, de son audace ; il lui adresse sans pudeur quelques flatteries banales, et cet encens grossier, mieux qu'un hommage délicat, la grise. Elle oublie qu'elle est engagée envers le prince André ; elle se laisse parler d'amour ; elle

aime, et elle aime au point de se prêter sans hésitation à tout ce que son séducteur a imaginé pour la perdre : elle va se laisser enlever. Un hasard providentiel empêche son départ. Pierre Bezoukhof arrive à temps pour révéler à la malheureuse enfant que Kouraguine est marié, pour forcer le Lovelace à rendre les lettres de Natacha, et pour le faire déguerpir après l'avoir rudoyé de ses mains de géant.

Natacha tombe malade de douleur, de honte et de remords. Les médecins ne peuvent pas avoir raison de ce tourment moral. C'est la religion qui seule y met un terme. Une voisine de campagne des Rostow, venue à Moscou pendant le carême, emmène Natacha avec elle pour faire ses dévotions. Elles partent, avant le jour, chaque matin, vont se placer devant la Vierge, « dont l'image noircie est éclairée par les cierges et par la première lueur de l'aube ; » Natacha prie avec ferveur, s'humilie, se sent peu à peu régénérée, et, le jour où elle va recevoir

la communion, elle se trouve « en paix avec elle-même et réconciliée avec la vie. »

« Comte, demanda Natacha à Pierre en l'arrêtant, ai-je tort de chanter ? Et elle leva sur lui les yeux en rougissant.

— Non, pourquoi serait-ce mal ?... Au contraire ! Mais pourquoi me le demandez-vous à moi ?

— Je n'en sais rien, reprit Natacha en parlant rapidement, mais cela me désolerait de faire quelque chose qui pût vous déplaire... J'ai vu, — continua-t-elle sans remarquer l'embarras de Pierre, qui rougissait à son tour, — j'ai vu *son* nom dans l'ordre du jour... Croyez-vous qu'il me pardonne jamais ? Croyez-vous qu'il m'en voudra éternellement, le croyez-vous ?

— Je crois, reprit Pierre, qu'il n'a rien à vous pardonner. Si j'étais à sa place..... Et les mêmes paroles d'amour et de pitié qu'il lui avait déjà adressées se retrouvèrent sur ses lèvres, mais Natacha ne lui donna pas le temps d'achever :

— Ah ! vous, c'est bien différent ! s'écria-t-elle avec exaltation. Je ne connais pas d'homme meilleur et plus généreux que vous, il n'en existe pas ! Si vous ne m'aviez pas soutenue alors, et maintenant encore, je ne sais pas ce qui serait advenu de moi !...» Les larmes remplirent ses yeux, qu'elle déroba derrière un cahier de musique, et, se détournant brusquement, elle se remit à solfier et à se promener. »

C'est ainsi que commence le dernier roman de la vie de Natacha : c'est Pierre Bezoukhof qu'elle aime, non plus de l'amour d'imagination qu'elle a ressenti pour André, ni de la passion folle que Kouraguine lui a inspirée, mais d'une affection pure, morale, fondée sur l'estime, sur la conformité de pensées et de sentiments. Cette union est la seule que Tolstoï veuille réaliser pour Bezoukhof, car c'est la seule qui lui semble légitime. Mais, pour qu'elle puisse s'accomplir, il faut que le premier homme à qui Natacha engagea sa foi ne soit plus entre

elle et celui qu'elle doit épouser. Nous allons donc assister à la mort d'André Bolkonsky.

L'invasion des Français en 1812 a soulevé toutes les forces de la Russie : du moujik au velmoje, tout homme a éprouvé le besoin de se sacrifier. Les Rostow, dont le second fils Pétia cherche à partir comme hussard, sont surpris, au milieu de leur déménagement, par l'arrivée de blessés qu'on ne sait comment emporter plus loin. Ils font décharger une partie de leur mobilier, et organisent un convoi. Parmi les moribonds qu'ils ont ainsi recueillis, se trouve le prince André. Il a été frappé d'un éclat d'obus, dans la même journée que Kouraguine, et le hasard a voulu que le blessé pût contempler sur son lit d'agonie l'homme qui lui avait ravi le cœur de Natacha. Le coup de théâtre est des plus saisissants. Il n'est pas le seul qu'offre cette partie du livre. Natacha découvre pendant le voyage que le prince André est dans une voiture du convoi.

Elle s'échappe de nuit pour venir s'agenouiller à son chevet. Natacha et la princesse Marie se retrouvent à ce lit de mort. L'analyse des derniers sentiments et des sensations suprêmes du blessé est une merveille de divination; l'hyperesthésie des heures de veille, le délire des minutes de somnolence sont exprimés avec une force d'imagination qui fait frémir.

Cependant, à côté de la voiture des Rostow, chemine à pied un homme de haute taille, en vêtements de laboureur. C'est Pierre Bezoukhof, qui, lui aussi, a voulu trouver son occasion de se sacrifier. Il ne s'est pas enrôlé comme André Bolkonsky, Nicolas Rostow, Pétia et les autres: pense-t-il déjà, comme l'auteur de *Ma Religion*, qu'il n'a pas le droit de tuer un homme, fût-il un ennemi de la patrie? Il est resté dans Moscou avec de vagues projets que la fatalité, ce grand acteur des drames humains selon l'auteur de *La Guerre et la Paix*, l'empêche de mettre à exécution. Il est pris par

les Français, subit une captivité errante des plus dures ; mais il trouve parmi ses compagnons d'infortune un pauvre soldat aux pieds blessés, au corps rongé de vermine, qui lui apprend le grand secret de l'existence. Platon Karataïef, malgré ses dehors misérables, personnifie l'idéal moral et religieux auquel le comte Tolstoï, nous l'avons déjà vu, est attaché définitivement. Une fois que le héros de *La Guerre et la Paix*, Pierre Bezoukhof, a touché ce terme de son évolution, le roman n'a plus qu'à marcher lui-même à son dénouement. Je n'éprouve pas le besoin d'insister sur les conclusions de tous ces événements : la princesse Marie, dont le père est mort, épouse Nicolas Rostow, qui a eu l'occasion de la sauver en apaisant une révolte des paysans de Lissy-Gory, le domaine des Bolkonsky ; Bezoukhof, devenu veuf, est libre enfin d'épouser Natacha.

IV

Comme dans *La Guerre et la Paix*, le comte Léon Tolstoï se retrouvera dans *Anna Karénine* tel que ses propres aveux nous ont permis de le montrer. Comme dans *La Guerre et la Paix*, il s'est répandu un peu sur tous les personnages, et Vronsky, Constantin Lévine le représentent tour à tour, par quelque aspect caractéristique, tout aussi bien que Nicolas Rostow, le prince André, le comte Pierre. Ainsi le discours où le comte Vronsky propose une réorganisation de la propriété foncière, et prétend qu'il faut prendre pour base l'accord entre le paysan et son ancien seigneur, exprime une théorie que Tolstoï a professée longtemps, mais qu'il a dépassée depuis ; car il est arrivé, nous le verrons bientôt, au communisme.

De même, nous reconnaissons les idées de *Ma Religion* dans la résistance de Lévine à

l'élan patriotique, ou, pour parler son langage, à l'entraînement irréfléchi qui soulève la jeunesse russe et pousse l'un des personnages du roman, Vronsky, à s'enrôler volontairement pour défendre la cause des Serbes. En protestant par son abstention et même par ses discours contre les comités slaves et les enrôlements, Constantin Lévine applique déjà la doctrine que formulera plus tard le comte Tolstoï dans cette maxime : « Ne faites pas la guerre, » et qu'il commentera ainsi : « Jésus m'a montré que la cinquième tentation qui me prive de mon bien est la différence que nous faisons entre nos compatriotes et les peuples étrangers. Je ne puis pas ne pas croire à cela ; par conséquent, si, dans un moment d'oubli, je puis éprouver un sentiment d'hostilité pour un homme d'une autre nationalité, je ne puis plus, dans mes moments de calme, ne pas reconnaître que ce sentiment est faux; je ne puis plus me justifier, comme je le faisais autrefois, par la supériorité de mon peuple sur les autres,

par l'ignorance, la cruauté ou la barbarie d'un autre peuple; je ne puis plus, au premier avertissement, ne pas tâcher d'être plus affable envers un étranger qu'envers un compatriote. » Et si Vronsky se comporte autrement que Constantin Lévine, ce n'est pas que Tolstoï veuille opposer la conduite de l'un à la façon de voir de l'autre; en effet, ce n'est point par conviction, c'est par désespoir que Vronsky s'enrôle . il part, pour tâcher d'oublier, au milieu des agitations ou, comme disait Pascal, des « divertissements » de l'existence du soldat, l'impression du drame intime qui a profondément troublé son être et qui, par un dénouement fatal, mais imprévu, vient de l'éclabousser de sang.

Le roman d'*Anna Karénine* est l'histoire d'une liaison adultère ; le dénouement de cette liaison est un suicide. Ce suicide est-il, dans l'esprit du romancier, une sanction morale ? Ce serait là une conception tout à fait barbare, une sorte de jugement de Dieu tel qu'en eût imaginé un narrateur du Moyen

Age, et Tolstoï semble avoir voulu réfuter par avance une aussi vulgaire interprétation de son récit. Il y a, dans son roman, d'autres amours coupables, et c'est avec impunité que le couple tout à fait immoral formé par la princesse Betsy et son amant se livre à ses déportements. Au contraire, la passion qui a rivé l'un à l'autre Anna Karénine et le comte Vronsky est une passion sincère, profonde, presque austère, en dépit de l'irrégularité de leur liaison. Les cœurs de ces amants sont coupables, mais hauts; d'ailleurs, plus ils sont présentés avec sympathie par l'auteur du roman, plus la leçon qu'il veut tirer de leur tourment moral sera puissante. Tout le dessein et tout l'intérêt de l'ouvrage est ici. Quels déboires cette union illégitime tant rêvée réserve à la femme coupable? Quels chagrins profonds et quelles déconvenues vulgaires, quelles humiliations sanglantes et quels prosaïques ennuis jailliront de cette situation fausse, et la rendront, à la fin, si odieuse, si troublée, qu'il en faudra sortir,

dans un moment de désespoir, par un coup de folie ?

Jamais pourtant plus de conditions n'ont été réunies pour faciliter cette existence à deux extra-légale. Vronsky est trop grand seigneur pour redouter l'opinion ; il met une sorte de point d'honneur à la défier, et il installe sa maîtresse dans son riche domaine en femme légitime ; il impose, sans trop de difficultés apparentes, le respect de sa liaison à ses amis, à sa famille. De son côté, Anna Karénine aime Vronsky d'une passion absolue, et que le sentiment des sacrifices accomplis, au lieu de refroidir, exciterait. Elle ne demande en échange à son amant que d'être aimée de lui ; elle a mis, elle aussi, son point d'honneur à refuser les avantages d'un divorce que son mari, Alexis Karénine, lui a d'abord offert de faire prononcer contre lui-même. Elle l'a refusé par une double raison de délicatesse : elle ne veut pas ajouter cette injure gratuite aux torts dont elle est coupable envers cet

homme antipathique, mais honnête ; elle ne veut pas surtout qu'un soupçon de calcul puisse jeter son ombre sur le sentiment qu'elle a voué au comte.

Un divorce supprimerait pourtant bien des équivoques de sentiment qui créent des malentendus et bien des subtilités de conduite qui n'aboutissent qu'à des froissements. Ce divorce, Vronsky l'appelle de toute la force de son orgueil généreux. Anna Karénine en écarte l'idée avec le soin jaloux qu'une femme naturellement grande peut mettre à sauver les débris de sa dignité, après que le choc d'une passion l'a heurtée et fêlée comme un vase de prix. Cet antagonisme crée entre les deux amants une source secrète de rancune. Il y a d'autres troubles latents. De son mariage, Anna Karénine a un fils, dont elle vit séparée, qu'elle adore, et au seul souvenir duquel ses entrailles ressentent ce frémissement consécutif autant que précurseur de la maternité. De son amour avec Vronsky elle a eu une fille. Par une

anomalie singulière, elle n'aime pas l'enfant de l'homme qu'elle aime; elle en veut à sa fille d'occuper en quelque sorte une place usurpée, d'accaparer à elle seule des soins maternels dont il lui semble que l'autre enfant souffre cruellement d'être privé. Si la mère a ses accès de jalousie, bizarres, mais touchants, la femme a d'autres appréhensions que leur inanité n'empêche pas d'être fort douloureuses. Elle passe son temps, et ronge son cœur à épier l'attitude de son amant. Elle sait qu'il a renoncé, pour elle, à un avenir des plus brillants ; elle a peur de ne pas remplir son existence sans objet; elle prend chaque tentative de retour à une occupation, à une distraction quelconque, pour une preuve de lassitude, pour un aveu d'ennui, pour un indice de regret.

Vronsky, qui s'est donné tout entier, et sans esprit de retour, en vient à souffrir de cette défiance ; plus elle s'accuse, plus il ressent de déception et de dépit secret. Ici, la hauteur de caractère qui l'attache à sa

maîtresse, et qui lui a fait trouver aisé de tout braver pour elle, se retourne contre la malheureuse femme, et le pousse à résister aux efforts qu'elle fait pour le posséder plus pleinement. On devine où peut aboutir cette lutte de tous les instants. Chaque jour les angles s'avivent, les sentiments s'aigrissent, les procédés s'enveniment ; ces deux êtres, partis des sommets lumineux et libres de l'amour, sont descendus, sans s'en douter, jusqu'aux régions sombres et suffocantes de la haine. Ce résultat de la décadence inévitable de la passion est rendu non pas plus cruel, mais plus évident par une complication tout extérieure. Le divorce, qu'il avait offert un instant, Alexis Karénine le refuse lorsque sa femme, lasse de tant souffrir, se décide enfin à le solliciter. Et c'est ici que le futur auteur de *Ma Religion* paraît avec sa théorie nette de l'immoralité du divorce. Le groupe mystique, auquel le mari abandonné a été conduit à demander des consolations d'ordre religieux, déclare, par la bou-

che de la comtesse Lydia Ivanovna, qu'Alexis Karénine ne saurait accéder au vœu de sa femme, et lui rendre sa liberté, sans tomber lui-même en état de péché mortel.

A partir du jour où ce refus leur est notifié, Anna Karénine et Vronsky courent, malgré eux, à la séparation. En la redoutant, Anna la précipite. Vronsky s'irrite de son inquiétude toujours croissante, et, devant ce qui lui semble ingratitude pure, il affecte une indifférence qu'il ne ressent pas ; les discussions, jadis rares, se succèdent et tournent à la querelle; ce conflit quotidien finit par décider une explosion, suivie d'une rupture.

Vronsky s'éloigne. Il va chez sa mère, l'ennemie naturelle de sa maîtresse. A peine seule, Anna Karénine se sent comme déchirée dans toutes les fibres de son être : il faut qu'il revienne ; elle tombera à ses genoux ; elle s'humiliera comme un enfant coupable. Elle lui a écrit de revenir, mais elle n'a pas la force de l'attendre ; elle cour

au-devant de lui, et s'arrête à une station intermédiaire, où, par un télégramme, elle l'avertit de s'arrêter. Le train arrive ; il ne descend qu'un valet du comte, apportant un billet. Vronsky y annonce sèchement son retour. Le ton de la lettre est interprété par Anna Karénine comme une preuve nouvelle de la mort d'un amour qui chez elle seule s'est accru par la durée et par la possession. Elle se dit qu'elle n'a plus aucun sujet de vivre, et une série de circonstances fatales concourent, à cette minute décisive, pour la jeter au-devant de la mort. Elle veut fuir les regards investigateurs des curieux qu'a frappés à la station son attitude étrange ; elle quitte le trottoir de la gare et descend sur la voie. Elle se rappelle l'accident terrible dont fut victime, sous ses yeux, un aiguilleur écrasé à Moscou le jour même de sa première rencontre avec Vronsky : une sorte d'action réflexe se produit dans son cerveau ; un train de marchandises approche ; elle marche au-devant de lui.

« Elle examina froidement la grande roue de la locomotive, les chaînes, les essieux, cherchant à mesurer de l'œil la distance qui séparait les roues de devant du premier wagon, des roues de derrière.

« Là, se dit-elle, regardant l'ombre projetée par le wagon sur le sable mêlé de charbon qui recouvrait les traverses, là, au milieu, il sera puni, et je serai délivrée de tous et de moi-même.

« Son petit sac rouge, qu'elle eut quelque peine à détacher de son bras, lui fit manquer le moment de se jeter sous le premier wagon; elle attendit le second. Un sentiment semblable à celui qu'elle éprouvait jadis avant de faire un plongeon dans la rivière, s'empara d'elle, et elle fit un signe de croix. Ce geste familier réveilla dans son âme une foule de souvenirs de jeunesse et d'enfance ; la vie avec ses joies fugitives brilla un moment devant elle ; mais elle ne quitta pas des yeux le wagon, et lorsque le milieu, entre les deux roues, apparut, elle rejeta son

sac, rentra sa tête dans ses épaules, et, les mains en avant, se jeta sur les genoux sous le wagon, comme prête à se relever. Elle eut le temps d'avoir peur. « Où suis-je ? pourquoi ? » pensa-t-elle, faisant effort pour se rejeter en arrière ; mais une masse énorme, inflexible, la frappa sur la tête, et l'entraîna par le dos. « Seigneur ! pardonne moi ! » murmura-t-elle, sentant l'inutilité de la lutte. Un petit moujik, marmottant dans sa barbe, se pencha du marchepied du wagon sur la voie. Et la lumière, qui pour l'infortunée avait éclairé le livre de la vie, avec ses tourments, ses trahisons et ses douleurs, déchirant les ténèbres, brilla d'un éclat plus vif, vacilla et s'éteignit pour toujours. »

Certes, quand on rapproche de ce dénouement brutalement formidable l'épigraphe du livre : « Je me suis réservé la vengeance, dit le Seigneur, » on peut être tenté d'interpréter la parole de Jésus au sens judaïque du mot. Ce serait pourtant une

lourde erreur. Il est bien certain que cette fin brusque et tragique, dans le dessein du romancier, est la délivrance d'Anna Karénine ; c'est par pitié pour elle qu'il lui a octroyé la grâce de la mort. La mort seule pouvait mettre un terme au tourment de cette âme, et ce tourment a commencé avec la faute. C'est là le vrai châtiment de l'amour coupable; toute l'illusion, qui exaltait les sens, tant qu'ils se repaissaient seulement de l'ombre de l'amour, « love's shadow », comme dit le personnage de Shakespeare, s'évanouit dès qu'on s'est assouvi de l'amour même.

« Ce qui pour Vronsky avait été pendant près d'un an le but unique et suprême de la vie, pour Anna un rêve de bonheur, d'autant plus enchanteur qu'il lui paraissait invraisemblable et terrible, s'était réalisé. Pâle et tremblant, il était debout près d'elle, et la suppliait de se calmer, sans savoir comment et pourquoi.

« Anna! Anna! disait-il d'une voix émue,

Anna, au nom du ciel! Mais plus il élevait la voix, plus elle baissait la tête. Cette tête jadis si fière et si gaie, maintenant si humiliée! elle l'aurait abaissée jusqu'à terre du divan où elle était assise, et serait tombée sur le tapis s'il ne l'avait soutenue.

« Mon Dieu, pardonne-moi! sanglotait-elle en lui serrant la main contre sa poitrine.

« Elle se trouvait si criminelle et si coupable qu'il ne lui restait plus qu'à s'humilier et à demander grâce, et c'était de lui qu'elle implorait son pardon, n'ayant plus que lui au monde. Quant à lui, il se sentait pareil à un assassin devant le corps inanimé de sa victime. Le corps immolé par eux, c'était leur amour, la première phase de leur amour! Il y avait quelque chose de terrible et d'odieux au souvenir de ce qu'ils avaient payé du prix de leur honte.

« Le sentiment de la déchéance morale qui écrasait Anna s'empara de Vronsky. Mais, quelle que soit l'horreur du meurtrier devant le cadavre de sa victime, il faut le

cacher et profiter au moins du crime commis. Et, tel que le coupable qui se jette sur le cadavre avec rage, et l'entraîne pour le mettre en pièces, lui, il couvrait de baisers la tête et les épaules de son amie. Elle lui tenait la main et ne bougeait pas ; oui, ces baisers, elle les avait achetés au prix de son honneur, et cette main qui lui appartenait pour toujours était celle de son complice ; elle souleva cette main et la baisa. Vronsky tomba à ses genoux, cherchant à voir ce visage qu'elle cachait sans vouloir parler. Enfin elle se leva avec effort et le repoussa :

« Tout est fini ; il ne me reste plus que toi, ne l'oublie pas.

— Comment oublierais-je ce qui fait ma vie ? Pour un instant de ce bonheur...

— Quel bonheur ? s'écria-t-elle avec un sentiment de dégoût et de terreur si profond, qu'elle lui communiqua cette terreur. Au nom du ciel, pas un mot, pas un mot de plus.

« Elle se leva vivement, et s'éloigna de lui.

— Pas un mot de plus, répéta-t-elle avec une morne expression de désespoir qui le frappa étrangement, et elle sortit. »

Voilà la sanction morale. Quelle psychologie pénétrante ! Quel admirable commentaire et quelle puissante interprétation du « *surgit amari aliquid !* » Et ce n'est pas seulement le supplice de la femme que Tolstoï a décrit, c'est aussi celui de la mère, quand la séparation, longtemps ajournée par la volonté même du mari, est devenue indispensable aux deux amants, revenus tous les deux des portes de la mort, et revenus plus maladivement, plus éperdument épris l'un de l'autre.

Au début de cette séparation, Anna Karénine s'était habituée à penser qu'il était de son devoir de renoncer à tout ce qui autrefois avait fait son bonheur, et de laisser entre les mains de son mari, comme une compensationt elle quelle, tous les éléments de cette félicité passée qu'elle avait échangée contre une autre. « Je renonce à tout ce que

j'aime, à tout ce que j'apprécie le plus au monde, mon fils et ma réputation. » Elle réussit un certain temps à endormir, à tromper le sentiment maternel, à substituer à son affection pour son fils la tendresse et la préoccupation constante pour la fille née de sa liaison avec Vronsky. Mais Vronsky est obligé tout à coup de quitter l'étranger où les amants vivent depuis qu'ils sont ensemble ; il arrive avec Anna à Pétersbourg; la mère se retrouve près de la maison où son enfant habite ; elle veut y pénétrer , le revoir; elle sollicite une permission qu'on lui refuse sèchement ; elle prend le parti d'aller chez son mari, coûte que coûte, et d'arriver jusqu'à l'enfant en achetant les valets. Le lecteur ne me reprochera pas de citer cette scène admirable, dont j'emprunte la traduction, inélégante, mais expressive, au *Journal de Saint-Pétersbourg*.

« Elle se rendit dans un magasin de jouets, y acheta une foule d'objets, et dressa ensuite son plan d'action. Elle se dit qu'elle arrive-

rait de bonne heure, à huit heures du matin, quand Alexis Karénine serait encore sûrement au lit. Elle tiendrait à la main l'argent qu'elle donnerait au concierge et au domestique pour qu'on lui permît de passer ; elle se dirait envoyée par le parrain de Serge pour le féliciter, et chargée de déposer les jouets près du lit de l'enfant. Elle prépara même les phrases qu'elle dirait à son fils pour expliquer les raisons de leur séparation.

Le lendemain, à huit heures du matin, Anna descendait seule d'une voiture de louage et sonnait à la porte de la maison qui avait été naguère la sienne.

— Va donc voir ce qu'il y a. C'est une dame qui sonne, dit le concierge Kapitonitch, qui n'avait pas encore revêtu sa livrée officielle, et qui aperçut à travers les glaces de la porte une dame voilée attendant qu'on lui ouvrît. Son adjoint, un jeune garçon dont la figure était inconnue à Mme Karénine, eut à peine le temps d'ouvrir la porte que la jeune femme pénétrait déjà dans le vestibule

et lui glissait précipitamment dans la main un billet de trois roubles, en balbutiant : Serge... Serge Alexiévitch.

Mais après avoir regardé le billet, l'adjoint du concierge lui barra le chemin en lui demandant : Que désire Madame ? Elle n'entendit point la question et garda le silence. Voyant l'embarras de l'inconnue, le concierge alla lui-même à sa rencontre, et lui demanda ce qu'elle désirait.

— Je viens de la part de M. le prince Skorodoumof pour Serge Alexiévitch, dit-elle.

— Serge Alexiévith n'est pas encore levé, fit le concierge en la regardant avec attention. Anne ne s'attendait point à ce que ce vestibule, où rien n'était changé depuis son départ, produirait sur elle une aussi forte impression. Toute une série de souvenirs, les uns gais, les autres douloureux, agitèrent tout à coup son âme, et pendant un moment elle oublia pourquoi elle était venue.

— Madame voudra peut-être attendre un peu ? dit le concierge, en la débarrassant de

sa pelisse. A ce moment, il la reconnut à travers sa voilette et, s'inclinant respectueusement, lui dit : Veuillez entrer, Excellence.

Elle voulut parler, mais la voix lui manqua. Elle jeta au vieux concierge un regard de coupable qui implore sa grâce, et se mit à monter l'escalier à pas rapides et légers. Le concierge, toujours incliné, la suivait et trébuchait en tâchant de la devancer.

— Il y a le gouverneur, mais il n'est peut-être pas habillé. Je vais le prévenir.

Anne continuait à monter cet escalier qu'elle connaissait si bien, sans rien comprendre de ce que lui disait le vieux serviteur.

— Par ici, Madame, disait le concierge essoufflé. M. Serge occupe maintenant le petit salon. Veuillez attendre un peu, Excellence, je vais voir si l'on peut entrer, continua-t-il en s'arrêtant devant une porte derrière laquelle il disparut un moment....

— M. Serge vient de se réveiller, dit-

il en reparaissant. Anne n'entendait rien de ce que lui disait le concierge, et ne voyait rien autour d'elle. Elle ne pouvait pas croire au bonheur qui l'attendait. Cependant, au moment où le concierge rentra, elle entendit à travers la porte entr'ouverte un bâillement d'enfant. Elle reconnut le son de voix de son fils et il lui sembla le voir.

— Laissez-moi passer, retirez-vous, dit-elle en ouvrant la porte.

L'enfant était assis sur son lit, penché en avant, et achevait son bâillement. Au moment où ses lèvres se refermèrent,un sourire de béatitude somnolente illumina son visage, et il se recoucha lentement, avec onction, sur ses coussins.

— Serge, dit-elle d'une voix basse jusqu'à être à peine perceptible, en s'approchant du lit.

C'était bien lui, mais combien Anna se le figurait tout autre dans son imagination! Depuis qu'elle était séparée de son enfant, et dans les accès de tendresse passionnée qui

s'emparaient d'elle à sa pensée dans les derniers temps, elle le voyait toujours tel qu'il était à quatre ans, quand elle l'avait le plus aimé. Il était tout autre maintenant ; il avait grandi et maigri, depuis qu'elle ne l'avait vu. Pourquoi son visage était-il ainsi tiré ? Pourquoi ses cheveux étaient-ils coupés si court ? Comme ses bras sont devenus longs ! Comme il est changé ! Et cependant c'est bien lui, c'est bien la forme de sa tête, ses lèvres, son joli cou, et ses petites épaules un peu trop larges...

— Serge, fit-elle encore une fois.

L'enfant se souleva de nouveau sur son lit, secoua la tête comme pour chasser le sommeil et ouvrit les yeux. Il regarda doucement sa mère, qui se tenait devant lui, sourit comme un bienheureux, et referma ses yeux lourds de sommeil ; mais il ne se recoucha plus. Bien au contraire, se mettant à genoux, il lui tendit les bras.

— Serge, mon fils chéri, mon amour ! dit-elle haletante, en enlaçant dans ses bras

ce petit corps potelé qui frissonnait de plaisir sous la chemise de fine toile au contact des embrassements de sa mère. Encore à moitié endormi, les yeux toujours fermés, il la prit de ses mains par les épaules, et, l'attirant à lui, il se serra contre sa poitrine.

— Je le savais, dit-il en ouvrant les yeux. C'est ma fête aujourd'hui. Je savais que tu allais venir. Je vais me lever.

Et en disant cela, il se rendormit.

Anna le considérait avec avidité. Elle voyait combien il avait grandi et changé en son absence. Elle reconnaissait et elle ne reconnaissait plus en même temps ses pieds nus qu'on voyait à travers les draps dérangés, ses joues amaigries, les petites boucles de sa nuque qu'elle aimait tant à baiser autrefois. Elle posait sa main sur tout son petit corps et ne pouvait pas parler. Les larmes l'étouffaient.

— Pourquoi pleures-tu, mère ? dit-il en s'éveillant complètement. Mère, pourquoi

pleures-tu ? répéta-t-il en criant d'une voix qui larmoyait aussi.

— Je ne pleurerai plus. C'est de joie que je pleure. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu. Je ne pleurerai plus, répétait-elle en retenant ses larmes.

— Habille-toi donc, ajouta-t-elle après un moment de silence, et, sans lâcher sa main, elle s'assit sur la chaise placée à côté du lit et sur laquelle étaient posés les habits de Serge.

— Comment fais-tu pour t'habiller sans moi ? Dis-moi comment ? voulut-elle continuer d'une voix calme et gaie, mais les forces lui manquèrent de nouveau. Elle se tut et détourna la tête.

— Je ne me lave plus à l'eau froide. Papa l'a défendu. Et mon gouverneur, Vassili Loukitch, tu ne l'as pas encore vu ? Il va venir. Tiens ! tu t'es assise sur mes habits.

En disant cela, Serge éclata de rire. Elle le regardait en souriant.

— Mère, petite mère chérie, s'écria-t-il

tout à coup en s'élançant vers elle et en l'embrassant.

Il semblait avoir compris seulement à cet instant, en voyant son sourire, ce qui lui arrivait.

— Ote cela, dit-il en lui prenant son chapeau, et, quand il la vit tête nue, il se reprit à la serrer dans ses bras.

— Que penses-tu de moi? dit-elle. Tu n'as pas cru que j'étais morte?

— Pas un seul instant, va.

— Vrai, mon chéri?

— Je savais bien, je savais bien, répéta-t-il, et, s'emparant de la main qui caressait ses cheveux, il en appliqua la paume à sa bouche et se mit à la baiser avec fureur. »

Cependant l'heure où le gouverneur de Serge l'éveille d'ordinaire, est venue; il se présente, assiste à ce spectacle, tousse discrètement, essuie une larme, et s'éloigne en disant: « J'attendrai encore dix minutes. »

Dans le groupe des domestiques il y a grande émotion. Le valet de chambre ac-

cable le concierge de reproches. « J'aurais voulu voir, répond le vieux soldat, comment tu n'aurais pas laissé passer la maîtresse que tu as servie pendant dix ans et qui a toujours été bonne pour toi. Va donc lui dire qu'elle s'en aille. Tu es un malin, toi ! Vas-y donc. Tu ferais mieux de te borner à voler monsieur. »

On craint pourtant l'arrivée subite du père. On vient avertir madame qu'il peut arriver d'un moment à l'autre. Justement Serge lui raconte une chute qu'il a faite. La mère écoute le son de voix de l'enfant, regarde l'expression de son visage, serre sa main, mais ne peut plus saisir un mot de ce qu'il dit. « Elle n'a qu'une idée, qu'une sensation. Il va falloir s'en aller, le quitter ! »

Les adieux sont déchirants.

« Elle s'approcha de lui.

— Mon bien-aimé, dit-elle... Elle voulut ajouter « adieu, » mais elle ne put prononcer ce mot. Il le devina cependant à l'expression de son visage.

— Mon bien-aimé Koutik..., continua-t-elle en lui donnant son petit nom du temps où il était petit...

— Tu ne m'oublieras pas, dis? Tu ne... Elle ne put rien dire de plus. »

L'enfant comprend ce qu'elle ne peut lui dire. Il a entendu les mots de la bonne « toujours vers neuf heures; » il a saisi, sans se l'expliquer, l'expression d'effroi et de honte qui est sur le visage maternel.

« Il l'embrassa encore et à voix basse :

— Ne t'en va pas encore. Il ne viendra pas de sitôt. Sa mère se rejeta un peu en arrière pour voir s'il pensait ce qu'il disait, et l'expression effrayée de ce visage d'enfant lui fit comprendre que non seulement c'était à son père qu'il pensait, mais encore qu'il paraissait lui demander ce qu'il devait penser de son père.

— Serge, mon chéri, dit-elle, il faut l'aimer. Il est meilleur que moi, et je suis coupable envers lui. Quand tu seras grand, tu nous jugeras.

— Il n'y a personne de meilleur que toi... cria-t-il avec désespoir et en l'étouffant presque de ses caresses.

— Mon bien-aimé, mon pauvre petit...

Et Anne se prit à pleurer elle-même comme un enfant.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Vassili Loukitch entra dans la chambre. Des pas se firent entendre à l'autre porte, et la bonne dit d'une voix basse et effrayée : Il vient ! en présentant à Anna son chapeau.

Serge se rejeta dans son lit et se couvrit la figure de ses deux mains en sanglotant. Anna s'arracha à ses embrassements, baisa encore une fois ce petit visage baigné de larmes et se dirigea rapidement du côté de la porte. Elle se croisa avec Alexis Karénine. En la voyant, il s'arrêta, et fit une inclination de tête...

Quoiqu'elle vînt de dire qu'il valait mieux qu'elle, sa vue lui inspira un sentiment de jalousie si âpre qu'elle se sentit envahie par la haine et par la colère.

Elle baissa brusquement son voile et sortit de la chambre presque en courant.

Elle avait oublié dans sa voiture et rapporta chez elle les jouets qu'elle avait choisis avec tant d'amour et de tristesse.... »

C'est dans ces scènes, et ces analyses morales, qu'il faut chercher le sens et la portée du roman d'*Anna Karénine.* Il y a aussi une leçon constante et des intentions qu'il serait aisé de vérifier, *Ma Religion* en main, dans la conduite du mari, l'homme d'État, Alexis Karénine. Il est puni d'avoir sacrifié tout à son ambition, même l'amour et le soin de celle qu'il avait prise pour femme. Il ne se bat point avec Vronsky, parce qu'il manque de bravoure, mais surtout parce que la religion lui fait un devoir de ne pas essayer de tuer son prochain. Il hait sa femme coupable, jusqu'à souhaiter sa mort, et jusqu'à ressentir une déception en la trouvant vivante encore après les couches qu'elle a tant redoutées ; mais il s'attendrit devant son délire, devant les paroles de repentir qu'elle

prononce à ce moment qu'elle croit le dernier ; il lui pardonne. Du jour où il a goûté la douceur divine de la clémence, il est un autre homme : il a trouvé le sens de la vie ; il appliquera désormais la doctrine de Jésus : « J'offre l'autre joue au soufflet ; je donne mon dernier vêtement à celui qui me dépouille ; je ne demande qu'une chose à Dieu, de me conserver la joie du pardon ! »..... « Karénine se leva, des sanglots étouffaient sa voix ; Vronsky se leva aussi, courbé en deux, et regardant Karénine en dessous, sans se redresser. Incapable de comprendre des sentiments de ce genre, il s'avouait cependant que c'était là un ordre d'idées supérieur, inconciliable avec une conception vulgaire de la vie. »

V

L'étonnement que ressent Vronsky en entendant les paroles de Karénine, nous avons le droit de l'éprouver, à notre tour, en lisant l'ouvrage de Tolstoï intitulé *Ma Religion*. Cet ouvrage est une interprétation socialiste et communiste de l'Evangile. La censure en a interdit la vente et la publication ; mais elle ne saurait empêcher le manuscrit de circuler ; et quand elle arriverait à l'anéantir, elle restera toujours incapable de supprimer l'état d'esprit dont cet écrit n'est qu'une manifestation, et qui sera peut-être avant longtemps l'état d'esprit de tout un peuple.

C'est le cas ou jamais de se tourner du côté de la Russie, pour chercher, dans le spectacle des phénomènes moraux qui s'y produisent, la réponse à cette question : Comment naissent les dogmes ?

On a remarqué depuis longtemps que tous les grands bouleversements d'une nation sont suivis d'un redoublement des tendances mystiques; cela s'est vérifié en Russie plus qu'ailleurs. Par exemple, à la suite de l'invasion, en 1812, une sorte d'éruption sectaire succéda à la fièvre patriotique. Le paysan avait bravement brûlé sa récolte, et s'était armé pour chasser l'étranger. Il avait fait œuvre d'homme et on lui avait laissé entendre qu'une fois débarrassée de l'ennemi, la patrie reconnaissante le traiterait en fils et l'émanciperait. Le Français, délogé par le feu, décimé par le froid, se retire en semant de morts la route de la retraite. Mais l'heure de la liberté ne sonne pas encore. Il faut régler les affaires de l'Europe avant d'en venir à celles du moujik. Les traités conclus, les armées rentrées au pays, les droits du moujik restent méconnus, et ses plaintes sont étouffées. Son désespoir se traduit par les émigrations, par les attentats, par l'affiliation aux sectes

existantes, par la formation d'un nouveau dogme religieux et social : c'est à ce moment que l'on voit surgir pour la première fois les *bogomol*, ou hommes de prières.

Dans le dernier quart du siècle, la Russie a ressenti un ébranlement plus puissant que celui de l'invasion de 1812 : on peut dire que la face du pays a été transformée par le bouleversement de la condition populaire.

Le seul règne d'Alexandre II a vu se produire des faits comme l'abolition du servage, la répartition de la propriété, surtout l'augmentation de l'impôt qui a touché le peuple bien autrement que toutes les réformes. La domination du capital s'est accrue ; un grand réseau de voix ferrées s'est étendu sur le pays ; la maxime « laissez faire et laissez passer » a pénétré dans le village russe. Aucun de ces changements n'a pleinement réussi, ou, pour mieux dire, aucun n'a réussi d'abord. Dans les périodes de transition, c'est l'inconvénient qui frappe surtout la vue,

et qui le plus souvent fait négliger l'avantage. Or, ici, le mal l'a souvent emporté sur le bien. Ainsi, dans la régularisation de la propriété foncière, l'insuffisance des lots de terre attribués au paysan, et le défaut de proportion entre le revenu de ces lots et la taxe imposée, ont vite replacé le petit cultivateur sous la dépendance du gros propriétaire, et le servage a reparu sous un déguisement.

Quant aux réformes administratives, le zemvsto, le tribunal, l'école, tout cela ne s'est guère manifesté au peuple que par un accroissement de l'impôt, par la formule habituelle *tant par âme*. L'impôt rentrant d'autant moins que les charges augmentent, on a recours aux mesures extrêmes pour obtenir le paiement de la taxe. Le paysan n'a qu'un moyen d'échapper aux poursuites, c'est de se livrer corps et âme à l'usurier. En peu de temps la misère est universelle. Un seul homme s'enrichit aux dépens de tous les autres : c'est le koulak (le poing), l'accapareur.

Le pain manque dans bien des endroits. On le remplace, non par la brioche, mais par des préparations de paille, d'écorce ou d'herbe, tout ce qui s'appelle du terme expressif de trompe-la-faim (1). On comprend que, réduit à ces extrémités, le paysan se désintéresse de cette société qui le traite un peu moins bien qu'un vulgaire bétail. Ce qu'il sait des affaires publiques, c'est qu'il faudra payer l'impôt. Le bienfait le plus clair qu'il retire du temps employé à discuter les intérêts communs, c'est la rasade d'eau-de-vie dont on alimente les discussions : il s'étourdit ainsi pour quelques heures.

Alors, en haine du présent, les esprits se retournent vers le passé, et surtout s'élancent vers l'avenir. L'imagination naïve du paysan se console par le rêve ; l'ardeur de ses désirs se consume dans les utopies. L'idée de « *terres libres* » hante ces cerveaux exaltés.

(1) Le mot *podsporie* pourrait se rendre en français par la périphrase beaucoup moins expressive « les succédanés du pain. »

On se conte mystérieusement les promesses que le souverain de la Perse fait aux émigrants qui viendront s'établir dans son royaume : ses sujets ne paieront point d'impôts et n'auront point de supérieurs. Des masses compactes de population s'ébranlent tout à coup et partent pour le « pays des Eaux-Blanches. » C'est là que doit se réaliser l'idéal populaire. Beaucoup se mettent hors la loi sans quitter leur résidence et se refusent à toutes les obligations envers la commune ou le *mir*. D'autres se réfugient dans la forêt voisine, vont s'établir au désert, à la steppe. Un assez grand nombre s'en va visiter les lieux saints. Il en est, enfin, qui vont grossir la classe des vrais nihilistes, c'est-à-dire des gens qui font de leur vie même une hardie négation de tout ce qui est accepté, affirmé autour d'eux, la classe des *errants* ou celle des *occultes*.

L'attitude de ces réfractaires frappe le peuple, et ne tarde pas à lui inspirer un respect dont voici la cause. Le peuple russe a

la tête farcie de légendes. L'une des plus répandues est celle du centenaire, qui vit dans le désert, sans prendre d'autre nourriture qu'une hostie par semaine, et qui, n'ayant aucune notion de l'alphabet et de l'écriture, lit cependant dans le livre divin, le livre à feuilles d'or, où se trouve la réponse à toute question, la règle de toute conduite. On voit déjà comment la réalité et la légende peuvent arriver à se confondre. Dans la hutte isolée où s'est retiré ce reclus, que son intelligence et sa volonté préparent d'ordinaire au rôle exceptionnel qu'il va jouer, il se livre à des réflexions sans fin sur toute sorte de sujets. Il rumine à loisir, dans la solitude, toutes les difficultés de l'existence à laquelle il s'est dérobé ; il cherche à tâtons sa définition des biens et des maux ; il édifie lentement sa grave casuistique.

Les paysans prennent l'un après l'autre le chemin de l'ermitage. Ils sont sûrs d'en rapporter un bon conseil sur les cas litigieux.

Ces cas s'étendent à tout : affaires de famille, affaires de commune, affaires d'Église. Tout est discuté, soumis à la critique, à l interprétation du cénobite. Il va sans dire que les questions religieuses tiennent une grande place dans ce programme élaboré par les inquiétudes de la foule et les solutions fatidiques d'un seul. Mais le programme agite aussi les questions économiques ou sociales; il prépare l'avènement d'un droit nouveau. Ce droit dérive d'un devoir, et ce devoir se résume dans la formule « vivre d'après la justice » ou, en d'autres termes, « d'après la volonté de Dieu. »

Les schismes, formés comme on vient de le voir, sont ceux des petites gens. Ils n'ont rien de commun avec ceux que l'ennui de vivre développe parallèlement, en Russie, dans les classes élevées de la nation. Au rebours des sectes nées dans l'aristocratie, les schismes populaires prennent leur source dans le besoin d'exister; ils servent l'instinct qui pousse la créature à chercher non

seulement la vie, mais la meilleure forme de la vie. Voilà pourquoi ils agissent si puissamment sur la foule, voilà pourquoi ils traversent le temps et l'espace, faisant des prosélytes, des apôtres, des martyrs.

Ce qui est surprenant, c'est que le comte Tolstoï, riche et aristocrate, se soit fait l'apôtre d'une semblable religion. Comme les sectaires de la classe rustique, il édifie sur une nouvelle interprétation de l'Evangile tout un système religieux, politique et social.

Sa religion proprement dite prend pour base la maxime de l'Evangile : « Ne résiste pas au méchant. » Et ce n'est pas dans un sens allégorique, c'est à la lettre qu'il faut entendre ces paroles de Jésus. La loi des disciples de Jésus est précisément le contraire de celle des disciples du monde, qui est la *loi de la lutte.* Cette doctrine de Jésus, qui doit donner la paix au monde, tient tout entière dans cinq commandements :

1° Soyez en paix avec tout le monde, ne vous permettez pas de considérer quelqu'un comme vil ou insensé.

2° Ne violez pas les liens conjugaux ; ne commettez pas l'adultère.

3° C'est le serment qui entraîne les hommes au péché ; sachez que c'est un mal et ne vous liez par aucune promesse.

4° La vengeance ou justice humaine est un mal ; ne l'exercez sous aucun prétexte. Supportez les offenses et ne rendez pas le mal pour le mal.

5° Sachez que tous les hommes sont frères et fils du même père ; ne rompez pas la paix avec qui que ce soit sous prétexte de nationalité.

C'est en pratiquant cette doctrine que l'homme peut réaliser la vie bienheureuse. Et il n'y a de vie bienheureuse réalisable qu'ici-bas. Il n'y a point d'immortalité ; la conception de la résurrection des morts est, selon Tolstoï, d'une grossièreté barbare.

La doctrine politique qui dérive de cette

doctrine religieuse n'admet ni les tribunaux, ni les armées, ni les frontières des Etats.

La doctrine sociale à laquelle le dogme religieux et politique doit conduire est la suppression de la propriété, et la proclamation du communisme. L'homme n'est pas au monde pour que l'on travaille pour lui, mais il y est pour travailler lui-même pour les autres. Celui-là seul qui travaillera aura sa nourriture.

L'ennemi le plus dangereux de la société c'est l'Eglise, parce qu'elle entretient de toutes ses forces le contre-sens qu'elle a créé dans l'interprétation de la doctrine de Jésus. A cette fausse clarté du dogme de l'Eglise, qui égare les croyants et les laisse « aller à l'abîme, » il faut substituer la lumière de la conscience ; il faut éclairer toute sa conduite, en soumettant chacun de ses actes à l'approbation du juge que nous sentons en nous, « dans notre for intérieur. »

Pour arriver à mener cette vie que la conscience puisse approuver, que faut-il avant tout ? « Ne vous organisez pas une existence qui rend si difficile la tâche de ne pas se mettre en colère, de ne pas commettre l'adultère, de ne pas prêter serment, de ne pas se défendre par la violence, de ne pas faire la guerre ; organisez-vous une existence qui rendrait difficile de faire tout cela. » Ne supprimez pas à plaisir les conditions mêmes du bonheur terrestre ; ne rompez pas le lien de l'homme avec la nature, c'est-à-dire organisez votre vie de manière à jouir « du ciel, du soleil, de l'air pur, de la terre couverte de végétaux et peuplée d'animaux ; » de citadin affairé, ennuyé, maladif, devenez rustique. Retournez à la loi naturelle du travail, du travail librement choisi et accompli par cela même avec plaisir, du travail physique, source de l'appétit et du sommeil. Ayez une famille, mais ayez-en les joies autant que les soucis, c'est-à-dire gardez vos enfants près de vous, ne confiez

pas leur éducation à des étrangers, ne les emprisonnez pas ; ne les poussez pas « dans la corruption physique, morale et intellectuelle. » Ayez avec tous les hommes, quel que soit leur rang, leur pays, un commerce libre et affectueux. « Le paysan avec sa femme est libre d'entrer en relation avec 80 millions d'ouvriers depuis Arkangel jusqu'à Astrakan et de fraterniser avec eux, sans attendre de visite ou de présentation. Pour un employé et sa femme, il y a des centaines d'hommes qui sont des égaux ; mais les employés supérieurs ne les admettent pas, et, à leur tour, ceux-ci excluent leurs inférieurs. Pour un homme du monde opulent et sa femme, il n'existe que quelques dizaines de familles de la société. Le reste leur est étranger. Pour le ministre et le richard et leur famille, il n'y a plus qu'une dizaine de gens aussi riches et aussi importants qu'eux. Pour les empereurs et les rois, le cercle se resserre encore. N'est-ce pas la détention cellulaire, qui n'admet pour le détenu que des relations

avec deux ou trois geôliers ? » Enfin, vivez dans un milieu, dans des conditions d'hygiène, avec des habitudes morales qui vous rapprochent le plus possible de cet idéal qui est la base même du bonheur, la santé dans la durée de l'existence, la mort sans maladie quand l'existence est à son terme.

Plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus on s'éloigne de cet idéal : le tableau que Tolstoï trace des maux et des tourments physiques du riche et de l'aristocrate, de ceux qu'il appelle les « martyrs de la religion du monde, » est d'une singulière vigueur ; la déclamation de Rousseau contre les bienfaits prétendus de la civilisation a trouvé ici un puissant interprète.

Est-ce à dire que Tolstoï déclame ? Personne n'est plus convaincu. Ce n'est pas seulement en paroles qu'il déclare la guerre à l'organisation de la société que reconnaît et que défend le gouvernement de son pays. Il pratique sa doctrine ; il est prêt à tout

souffrir pour affirmer la cause de Jésus. Le refus du serment, qui est un des articles de sa foi, lui a déjà valu une condamnation d'un de ces tribunaux qu'il condamne lui-même au nom de la maxime évangélique : Ne jugez pas. Il n'est pas à croire que l'ancien héros des guerres du Caucase et de Crimée pousse son fils à refuser le service militaire, comme l'a déjà fait le fils de Sutaïef, le sectaire de Tver. Il aurait voulu se dépouiller de ses biens, pour se conformer au dogme social proscrivant l'héritage et la propriété ; il n'a été arrêté que par la crainte d'empiéter sur la liberté et sur la conscience d'autrui ; mais au milieu du luxe des siens, le comte Tolstoï mène une vie de pauvre. Il a laissé sa plume de romancier ; vêtu en paysan, il manie la faux ou la charrue ; entre les semailles et la fenaison, il évangélise.

Je ne veux ni propager ni réfuter son évangile ; il me suffit d'en avoir donné une idée au lecteur. Qu'il ne se comporte pas en lecteur trop français, et qu'il ne se hâte

pas de voir dans l'attitude dernière de Tolstoï une marque d'égarement. Cette attitude est dans son pays celle d'une multitude d'hommes. La seule secte religieuse des *chalapouty* (extravagants), qui prêche et pratique un Evangile communiste semblable à celui de Tolstoï, a conquis en vingt ans toutes les petites gens, toute la classe rustique du sud et du sud-ouest de la Russie. Des observateurs judicieux, des économistes informés prévoient l'entière et prochaine diffusion de la doctrine dans la basse classe de tout l'empire (1). Le jour où l'œuvre de propagation sera terminée, ces sectaires d'un dogme surtout social se compteront: leur nombre suffira à leur révéler leur puissance. Ce jour-là, s'ils s'avisaient d'agir, ils

(1) En 1882, un écrivain russe, M. Abramof, publiait, dans les Annales de la patrie, une très curieuse étude sur les *chalapouty*. Tourguénef en avait été très frappé; il disait, à ce propos : « Voilà le paysan qui se met en branle; il pourrait tout bouleverser avant longtemps. »

n'auraient, selon l'expression populaire, qu'à « souffler » sur l'ancien état de choses pour qu'on le vît s'évanouir.





TABLE DES MATIÈRES

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.



EN VENTE

DANS LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Les Contemporains : *Etudes et portraits littéraires*, par JULES LEMAITRE, de l'Académie française, *six volumes* in-18 jésus ; chaque volume broché . . . . 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Chaque volume se vend séparément.

Impressions de théâtre, par LE MÊME. *Neuf volumes* in-18 jésus; chaque volume, broché. . . . . 3 fr. 50
Chaque volume se vend séparément.

Myrrha, par LE MÊME. Un volume in-18 jésus, broché. . 3 fr. 50

Seizième siècle, par EMILE FAGUET. Un fort volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Dix-Septième siècle, *Etudes littéraires et dramatiques*, par EMILE FAGUET. Un fort vol. in-18 jésus, 11e édition, broché . . 3 fr. 50

Dix-Huitième siècle, *Etudes littéraires*, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 11e édition, broché. . . . . 3 fr. 50

Dix-Neuvième siècle, par LE MÊME. Un volume in-18 jésus, 11e édition, broché. 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Politiques et Moralistes du XIXe siècle, 1re *série*, par LE MÊME. Un fort volume in-18 jésus, 5e édition, broché. . . . . 3 fr. 50

Victor Hugo : *l'homme et le poète*, par ERNEST DUPUY. Un volume in-18 jésus, 2e édition, broché. . . . . 3 fr. 50

Bernard Palissy, par LE MÊME. Un volume in-18 jésus br. 3 fr. 50

Les Grands Maîtres de la littérature russe au XIXe siècle, par LE MÊME. Un volume in-18 jésus, 2e édition, broché. 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Bossuet, par G. LANSON. Un volume in-18 jésus, 3e édit., br. 3 fr. 50

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par MAURICE ALBERT. Un volume in-18 jésus, 2e édition, broché. . . . . 3 fr. 50

Aristophane et l'ancienne comédie attique, par A. COUAT. Un volume in-18 jésus, 2e édition, broché. . . . . 3 fr. 50

Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain, par AUGUSTE EHRHARD. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

La Comédie au XVIIe siècle, par VICTOR FOURNEL. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Le Théâtre d'hier, *études dramatiques, littéraires et sociales*, par H. PARIGOT. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . . 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Essais de littérature contemporaine, par G. PELLISSIER. Un vol. in-18 jésus, 2e édition, broché. . . . . 3 fr. 50

Nouveaux Essais de littérature contemporaine, par LE MÊME. Un vol. in-18 jésus, broché . . . . 3 fr. 50

Le Africains, *étude sur la Littérature latine d'Afrique*, par PAUL MONCEAUX. Un fort volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

La Préface de Cromwell, par SOURIAU. Un volume in-18 jésus broché. [illegible]